

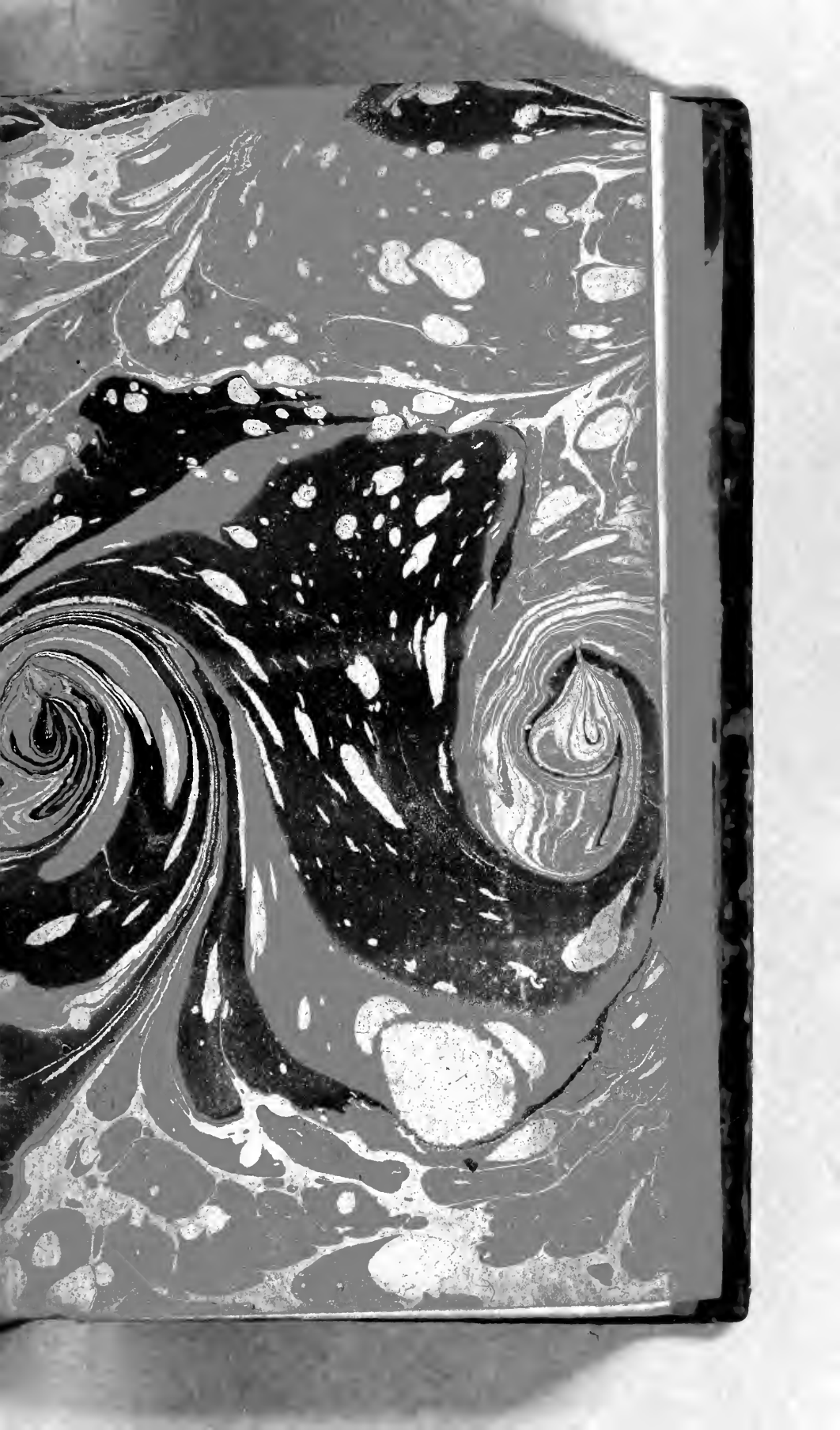


A182



*John Carter Brown,*







Söderman 1605

5.50

B. de D.

ämnar viny ager  
den Haffs...









LIBRARY



# VOYAGES

E T

## AVANTURES

DU CHEVALIER DE \*\*\*.

*Aux Isles Antilles Françoises sous le vent de  
l'Amérique Septentrionale , à la Havane ,  
Capitale de l'Isle de Cuba , & à Porto-  
Rico , appartenantes aux Espagnols , à  
San-Jago de la Véga , Capitale de la Ja-  
maïque , & à Port-Royal appartenantes  
aux Anglois , & son second voyage à la  
Martinique.*

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S ;

*Et se trouvent*

A P A R I S ,

Chez DESSAIN Junior, Libraire, Quai des  
Augustins, à la Bonne-Foi.

---

M. DCC. LXIX.



RECORDED





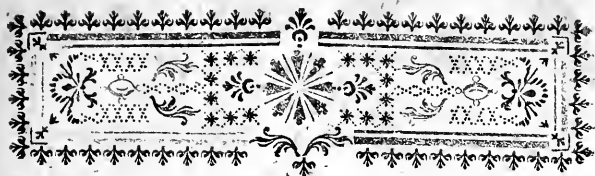


## E R R A T A

### *De la seconde Partie.*

- P**AGE 15, *lig.* 14, dannai, *lis.* donnai.  
16, *lig.* 5, perora, *lis.* parla.  
22, *lig.* 16, ledemain, *lis.* lendemain.  
50, *lig.* 22, affection, *lis.* affliction.  
55, *lig.* 4, Neker, *lis.* Nekre.  
57, *lig.* 2, expatriés, *lis.* expatrier.  
57, *lig.* 24, dannée, *lis.* donnée.  
59, *lig.* 3, tentée de croire, *lis.* portée à croire.  
60, *lig.* 18, une, *lis.* un.  
89, *lig.* 17, Julie, *lis.* Silvie.  
92, *lig.* 19, principaux des habitants, *lis.* principaux habitants.  
98, *lig.* 6, dans, *lis.* sur.  
122, *lig.* 13, renduns, *lis.* rendu.  
138, *lig.* 19, guais, *lis.* gais.  
161, *lig.* 26, avet, *lis.* avec.  
187, *lig.* 9, au moins toutes, *lis.* au moins à toutes.  
193, *lig.* 24, la deviendra, *lis.* le deviendra.  
206, *lig.* 5, interval, *lis.* intervalle.  
256, *lig.* 25, interval, *lis.* intervalle.





# VOYAGES

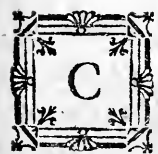
ET

## AVANTURES

DU CHEVALIER D\*\*\*\*.



### SECONDE PARTIE.



OMME il étoit déjà fort tard quand nous entrâmes dans le Port du Cap François, & qu'avant que nous eussions pû être en état de nous présenter décemment chez le Gouverneur, le Fort auroit été fermé, M. de Prépont remit au lendemain notre

*Part. II.*

A



descente à terre , & décida que nous passerions la nuit dans notre bord.

Nous eûmes jusqu'à plus de dix heures du soir différentes chaloupes , qui vinrent nous visiter & nous apporter , suivant que cela se pratique ordinairement par rapport aux bâtimens nouvellement arrivés , toutes sortes de coquillages & poissons parmi lesquels étoit un vieille d'environ trois pieds de long , qui nous servit à faire une chere d'autant plus exquise que nous l'arrosâmes de quelques bouteilles de vin du Cap de Bonne-Espérance , dont nous fit présent un Capitaine de Navire de la connoissance de notre Armateur , venu tout récemment de Guinée , & auprès de qui nous avions mouillé.

Lorsque nous eûmes soupé , j'engageai M. le Chevalier d'Orbigny à se retirer , & quand nous nous trouvâmes seuls , je le priai de me continuer son Histoire , qui avoit été interrompue lors du coup de vent que nous avions essuyé entre S. Christophe & Sainte-Croix , & que bien des circonstances l'avoient empêché d'ache-



ver. Il y consentit avec plaisir & la reprit ainsi.

## S U I T E

*De l'Histoire de M. & Mademoiselle d'Orbigny.*

A PRÈS que ma tante se fut promenée dans le parloir l'espace de sept à huit minutes, elle vint se remettre à sa place, & s'adressant à sa fille, elle lui dit; il me paroît, Mademoiselle, que votre imagination est prompte à s'échauffer, & fait beaucoup plus de chemin qu'elle ne devroit. Qui peut donc vous avoir déjà aussi bien instruite sur cet article? Sachez que quand bien même vous n'auriez pas pris le change sur ce qui m'est échappé, l'intelligence déplacée que vous avez fait paroître, annonce un desir qui, à votre âge, devient criminel; mais je n'ai pas eu en vue de vous faire regarder mon neveu comme un homme qui devoit être un jour à vous: deux choses essentielles s'y opposent;

A ij



vous n'êtes pas riche , votre cousin l'est encore moins , & le peu même qu'il a , il le doit à mes bontés ; ainsi , ma chere enfant , rejetez absolument de votre esprit l'impression que pourroit vous avoir fait , mal-à-propos , ce que j'ai dit fort innocemment , & dont néanmoins je me repens très-fort. Vous resterez ici encore deux ans , & alors si vous avez du goût pour un établissement dans le monde , je ferai en sorte de vous en procurer un digne de vous ; cependant je prie le Seigneur de vous inspirer une vocation plus utile à sa gloire & à votre salut. Je ne prétends pas au moins , pour cela , gêner votre inclination , ni vous contraindre en rien ; Dieu m'en préserve ! mais réfléchissez bien que le monde est hérissé d'écueils contre lesquels la vertu même la plus solide , qui n'est pas soutenue par la grace , va souvent se briser , à plus forte raison celles qui , comme la vôtre , ne sont que chancelantes. Considérez d'un autre côté les douceurs de la vie monastique , les délices que l'on goûte en se consacrant entierement à l'Auteur de nos jours , les épanchemens de notre cœur dans le sien , les



raviffemens qui toujours en font la fuite, cette sainte allégreffe que nous ressentons, lorsqu'en lui remettant entre les mains, une ame qu'il ne nous a confiée que pour l'employer à le louer, il nous couronne d'une gloire qui a fait l'ambition des plus grands Saints, & dont vous avez sous les yeux tant de modes. Vous quitterez vos parens, vos amis, cet effort est grand, j'en conviens; mais comptez vous pour rien les graces dont la Providence paye avec usure le sacrifice que vous lui faites de quelques plaisirs idéals & momentanés dont la jouissance n'emporte au plus que le tiers de notre vie, tandis que le reste devient la proie des remords souvent infructueux.

Faites la comparaison de ces deux états, ma chere fille, & j'agirai à votre égard en conséquence de l'option que vous en ferez; je vais vous laisser un instant avec votre cousin pour faire une visite à Madame l'Abbesse, je viendrai ensuite le reprendre & vous dire adieu.

Comme nous n'avions pas un instant à perdre, nous profitâmes, ma cou-



fine & moi de l'absence de Madame d'Orbigny pour nous faire l'aveu des sentimens que nous nous étions réciproquement inspirés , je lui jurai une persévérance même à l'épreuve de la mort ; elle me protesta que , quelque chose qui arrivât , elle me seroit inviolablement attachée toute sa vie , & que jamais aucun autre que moi ne lui feroit rien ; elle me tendit sa main que je lui baifai , & elle ferra la mienne.

Je lui racontai alors succinctement tout ce qui s'étoit passé entre sa mere & moi , je lui promis de la venir voir le jour de mon départ pour la garnison , & de prendre dans cet intervalle tous les arrangemens possibles pour lui faire tenir mes lettres sûrement , & lui faciliter les moyens de me faire parvenir les siennes.

Je lui conseillai aussi de ne point paroître rebelle aux volontés de sa mere , pendant les deux années qui me restoit à écouler pour atteindre ma majorité , afin de ne lui faire naître aucun ombrage qui pût nous être préjudiciable ; que de mon côté mon absence prochaine me mettroit à couvert de ses poursuites , & que d'ail-



leurs je saurois dissimuler de façon qu'il ne lui seroit pas possible de me deviner. J'avois à peine achevé cette dernière syllabe que Madame d'Orbigny rentra, & après avoir exhorté sa fille à faire de solides réflexions sur ce qu'elle lui avoit dit, sortit du parloir, m'en arracha & nous retournâmes à la ville.

Il ne fut question de rien pendant notre route, attendu que nous étions gênés par la présence de Mademoiselle Bonneuil, femme de chambre de ma tante qui nous avoit accompagnés. Elle avoit beaucoup de confiance en elle, & je la nomme ici parce qu'elle doit bientôt jouer un rôle intéressant dans cette histoire.

Cette fille étoit déjà d'un certain âge, elle avoit appartenu à feue ma mere, & n'étoit entrée au service de Madame d'Orbigny qu'après la mort de sa première maîtresse; c'étoit elle qui m'avoit élevé, & elle ne tarda pas à me donner des preuves de l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour moi.

Comme j'étois bien aise, en arrivant à la ville, de me livrer à mes réflexions, & de songer aux moyens



dont je me servirois pour voir ma cousine avant de partir, & établir entre nous une correspondance qui pût n'être pas découverte ; je feignis d'être plus incommodé que je ne l'étois avant d'aller au couvent ; ce qui me donna la liberté de me retirer dans ma chambre & de me mettre au lit. Il n'y avoit pas une heure que j'y étois quand Madame d'Orbigny vint me trouver ; elle parut très-sensible à mon indisposition, elle me proposa son Médecin, que je me gardai bien d'accepter, je me contentai seulement de la prier de vouloir attendre quelque tems, que peut-être le repos suffiroit pour me rendre la santé : elle y acquiesça, & me demanda ensuite si j'avois été content de la leçon qu'elle avoit faite à sa fille. Je ne manquai pas de l'approuver avec cet air de bonne foi qui persuade même les gens les plus défiants, & j'ajoutai que l'incartade de ma cousine ne devoit être considérée que comme un trait d'enfantillage, qui dans le fond, ne méritoit pas la moindre attention, & que dorénavant il ne falloit point pousser les choses plus loin, parce que, comme j'avois



déjà eu l'honneur de lui faire observer , je ne voulois pas donner lieu à une vocation forcée ; mais que si ma cousine prenoit ce parti d'elle-même , je m'en consolerois d'autant plus aisément que je n'aurois aucun reproche à m'en faire.

Je n'ai jamais vu de ma vie une femme aussi contente que le fut cette mere dénaturée ; elle m'accabla des plus tendres caresses qui , je crois , auroient eû des suites très-sérieuses , si mon cœur avoit été en ma disposition. Mademoiselle Bonneuil qui entra un instant après , me retira bien à propos de l'embarras où je me trouvois , & emmena avec elle sa maitresse pour aller souper.

J'employai toute la nuit à former différens projets & à ne rien résoudre , & le lendemain matin pendant que je m'habillois , je vis entrer Mademoiselle Bonneuil , qui venoit de la part de ma tante s'informer en quel état j'étois. Un air d'impatience que je fis paroître de me voir continuellement obsédé , joint à quelques soupirs qui m'échappèrent , donnerent lieu à cette fille de me dire qu'il y avoit en moi



plus de chagrin que de maladie , & que si je voulois lui ouvrir mon cœur , je trouverois en elle une confidente discrète ; que je ne devois pas ignorer combien elle m'avoit été attachée , qu'elle ne desiroit rien tant que de me prouver son zele ; elle m'avoua qu'elle avoit la confiance de sa maitresse , dont elle connoissoit toutes les vues sur moi , que la veille , tandis qu'elle la déshabilloit , elle lui avoit fait le récit de l'entretien qu'elle avoit eu avec l'Abbesse au sujet de sa fille , que son intention étoit de la contraindre par ruse ou par force à prendre l'habit , lorsque je serois à ma Garnison , & de lui faire faire sa profession avant mon retour ; qu'elle m'en avertissoit , afin que dans le cas où je m'y intéresserois , je prisse les précautions nécessaires pour en empêcher l'exécution ; qu'elle ne s'étoit déterminée à me faire de pareilles avances que pour m'aider de ses conseils & me rendre tous les services qui pourroient dépendre d'elle ; qu'elle étoit indignée des manœuvres de sa maitresse , & qu'elle ne seindroit dorénavant de la servir , dans ses trames criminelles , que pour



la faire échouer en servant l'innocence, & qu'enfin elle étoit bien résolue à me faire un sacrifice de sa fortune si on venoit à s'appercevoir qu'elle fût dans nos intérêts. J'acceptai avec reconnoissance les offres de cette fille, je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre ma tante & moi, je lui témoignai la répugnance invincible que j'avois pour mon mariage avec elle, le mépris que ses propositions m'avoient fait naître; je lui fis aussi entendre que mes intérêts particuliers, que j'étois bien aise de ménager, me forçoient à user, contre mon caractère, d'une dissimulation qui, dans toute autre circonstance, pourroit passer pour perfidie; & l'attente où j'étois d'un ordre de la Cour, que j'avois mendié, pour rejoindre le Régiment, afin de me mettre, par l'absence, à l'abri des poursuites infâmes de cette forcenée; je lui avouai mon amour pour ma cousine, son retour pour moi, les promesses que je lui avois faites de l'aller voir en partant pour Metz, l'envie d'établir une correspondance sûre entre nous deux; qu'en un mot, c'étoit là les vrais motifs du chagrin où elle



me voyoit plongé, & que personne dans le monde ne pourroit y remédier mieux qu'elle, si elle étoit effectivement aussi bien intentionnée qu'elle venoit de me l'affurer.

Cette fille me confirma dans la bonne opinion qu'elle avoit déjà commencé à me donner d'elle, me dit qu'elle alloit rêver aux mesures qu'elle prendroit pour m'obliger; que jusqu'à mon départ elle épieroit si bien sa maîtresse qu'elle ne lui laisseroit gueres le tems de me tourmenter dans les tête-à-tête que nous pourrions avoir ensemble, & qu'elle ne manqueroit pas de me rendre compte tous les matins de ce qu'elle auroit appris.

Trois jours après cette conversation, je reçus de la Cour l'ordre que j'en attendois, je jouai le désespoir en allant le porter à ma tante, qui manqua en expirer de douleur; elle me dit qu'elle avoit une de ses parentes attachée à la Reine, & que si je voulois, elle alloit lui écrire pour la prier de faire révoquer cet ordre, qui ne pouvoit être que l'effet d'une méprise, puisqu'il s'en falloit plus de sept semaines que mon congé ne fût ex-



piré. Je parus d'abord consentir à la proposition ; mais un instant après je lui fis observer que quand bien même on se feroit trompé dans les bureaux , mon empressement à le faire remarquer , feroit peut-être regarder ma démarche comme un éloignement pour le service qui me feroit mal noter , & que tout bien considéré , le parti le plus sage & le plus prudent étoit , malgré l'aimant qui m'attiroit auprès d'elle , de commencer par obéir , sauf lorsque je serois rendu à ma Garnison , s'il n'y avoit rien d'extraordinaire qui y exigeât ma présence , à faire mes représentations au Ministre , lui exposer le tort que mon absence pourroit faire à mes affaires , & lui demander un nouveau congé qui ne seroit pas moins que de quatre mois , en quoi je gagnerois le double ; elle se rendit à mes raisons , qu'elle trouva fort bonnes , & mon départ fut fixé à quatre jours de-là.

Mademoiselle Bonneuil vint à son ordinaire le lendemain matin dans ma chambre , pour me communiquer ce qu'elle avoit imaginé , & en me remettant un habillement d'Abbé tout



complet , rabat , perruque , calotte , &c. Elle me dit en riant : tenez , Monsieur , voilà de quoi vous introduire auprès de votre cousine le jour que vous partirez d'ici ; ferrez promptement le tout dans votre malle ; un cousin de votre taille , que j'ai au Séminaire , & à qui je rends service , a bien voulu , à ma prière , consentir à faire faire cet uniforme que j'ai été chercher hier au soir. Il a souvent été plus efficace que le vôtre pour faire des conquêtes ; il n'a pas tant d'éclat à la vérité , mais il est moins scandaleux , sur-tout lorsqu'il est endossé par la prudence , aussi est il fort en vogue aujourd'hui. J'ai pareillement tout arrangé pour votre correspondance , vous mettrez les lettres que vous écrirez à votre cousine sous mon enveloppe , & celles-ci sous l'enveloppe de mon cousin , qui me les rendra exactement ; je les ferai tenir à Mademoiselle d'Orbigny par une amie que j'ai Tourrière dans l'Abbaye où elle est ; je recevrai les réponses par la même voie , & je vous les ferai passer ; mais il faudra intéresser cette sœur par quelques petits présens , & il ne vous en coûtera que



cela ; n'êtes vous pas bien content de moi à présent ? Toutes vos difficultés sont applanies , c'est à vous maintenant à vous conduire de façon que rien ne transpire , autrement nous serions perdus sans ressource. Je me jettai au cou de cette charmante fille , que j'embrassai mille fois , pour la remercier du service essentiel qu'elle me rendoit , j'y joignis un diamant de quarante pistoles qui avoit appartenu à ma mere , & que je conservois depuis la mort de mon pere ; je lui donnai vingt-cinq louis pour faire ses largesses à ceux à qui elle jugeroit à propos ; elle s'en alla , & je sortis pour vacquer à quelques affaires que j'avois en ville.

A mon retour , je trouvai ma tante qui m'attendoit , elle me fit passer dans son cabinet & donna ordre en même tems que personne ne vint nous interrompre , que quand elle sonneroit. Il me prit dans ce moment un tremblement universel & une pâleur qui égaloit celle de la mort. Que craignez vous , Monsieur , me dit Madame d'Orbigny , je n'ai rien que de gracieux à vous annoncer ; tâchez de



vous remettre ? Elle me fit avaler un verre d'eau dans lequel elle versa quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse , me fit asseoir à côté d'elle , & pérorer ainsi.

Je ne fais , mon cher Chevalier , qu'elle impression a pu vous faire l'explication que nous avons eue ensemble il y a quelques jours ; mais je m'apperçois que depuis ce tems vous faites tout ce que vous pouvez pour m'éviter ; ce n'est pas-là , je pense , reconnoître mes bontés à votre égard. Je ne suis pas assez injuste pour exiger de vous un amour pareil au mien ; je sens bien que la disproportion de nos âges y doit mettre de la différence ; mais est-ce trop que de vous demander en retour de l'amitié ? Et pouvez-vous me la refuser sans ingratitude ? Quelques larmes qu'elle répandit , firent couler les miennes , & faisant alors un effort sur moi-même , en m'excitant à feindre pour elle une tendresse , que je ne ressentais que pour ma cousine , je lui pris les mains que je baisai , puis en me jettant à ses pieds , je m'écriai , après avoir préludé par quelques soupirs : plutôt à Dieu , Madame ,



que je n'eusse pour vous que les sentimens que vous me demandez ! je serois moins à plaindre , & n'encourerois pas vos reproches ; mais , j'en éprouve d'autres bien plus vifs , qui me rendront malheureux jusqu'au moment qui doit mettre le comble à mon bonheur , par l'impossibilité où je me trouve d'anticiper cet heureux instant , car le respect que vous m'inspirez d'un côté , & les préjugés de l'autre , bien loin d'être éteints en moi , y subsistent encore dans toute leurs forces , & seront toujours une barriere impénétrable aux desirs criminels que je pourrois former , dus-iez-vous même , par un excès de bonté , consentir à les satisfaire. C'est cette façon de penser , Madame , qui seule peut me consoler de la longueur des deux années qu'il me faut laisser écouler avant de posséder la divine d'Orbigny , à qui je jure un amour sincere & une fidélité inviolable , qui ne m'abandonneront jamais jusqu'au jour fortuné où elle voudra bien couronner ma constance.

Ma chere tante fut si pénétrée de ce qu'elle venoit d'entendre , & en fut



si bien persuadée, qu'en me relevant & me ferrant étroitement entre ses bras, elle m'embrassa tendrement & me dit, je n'aurois jamais cru qu'un jeune Officier de Dragons, qui a passé la moitié de sa vie dans les Garnisons, eut pû conserver autant de vertu; bien loin de vous blâmer, ajouta-t-elle, je vous admire & vous en aime davantage, j'avancerai même s'il est possible votre bonheur, comp- tez sur moi, je ne changerai point; donnez-moi souvent des assurances de votre amour, & vous en recevrez des miennes. Avant de la quitter, je crus devoir pour l'entretenir dans les bonnes idées que je venois de lui donner, hazarder quelques caresses confirmatives de ce que je lui avois avancé; elle ne s'y opposa que foiblement, & tout de suite, comme si j'avois eu peur de succomber, je me retirai avec précipitation dans ma chambre, pour me reposer un peu de la fatigue que m'avoit donné le rôle forcé que je venois de jouer, & dont ma délicatesse m'a fait repentir plus d'une fois en ma vie.

Le lendemain, veille de mon dé-



part, j'eus la visite de Mademoiselle Bonneuil, qui étoit déjà informée par sa maitresse de ce qui s'étoit passé entre nous ; elle m'apprit que ma tante s'étoit déterminée à aller avec elle une heure après mon départ à l'Abbaye, pour y dissiper son ennui ; qu'ainsi il falloit que je descendisse à la premiere poste, qui étoit à un quart de lieue plus loin que ce Couvent, & que j'y attendisse jusqu'au lendemain pour aller faire ma visite. Elle me demanda un billet pour ma cousine, qu'elle me promit de lui rendre en main propre ; elle me dit qu'il étoit à propos que je l'engageasse à prendre confiance en elle, & que je l'instruisse de sa bonne volonté pour nous. elle m'assura aussi qu'elle profiteroit de cette occasion pour prendre des mesures convenables avec la Tourriere ; que pour la mettre dans mes intérêts, elle commenceroit par lui donner quelques louis, & que le même soir, je recevrais la réponse de Mademoiselle d'Orbigny.

On vint dans ce moment m'avertir que ma tante m'attendoit pour dîner ; je descendis aussitôt, & après le repas,



j'allai avec elle dans son cabinet, où nous passâmes le reste de la journée à nous réitérer toutes les protestations que nous nous étions faites le jour d'au paravant.

Au moment où j'allois lui souhaiter le bon soir, elle me donna une tabatiere d'or où étoit son portrait, y ajouta une bourse de deux cens louis, & me promit de me faire tenir de l'argent toutes les fois que j'en aurois besoin.

Il est vrai que d'aussi beaux procédés me touchèrent tellement que je me repentis bien sincèrement de la façon indigne dont j'avois joué, & voulois encore jouer cette femme; & si son amour ne l'avoit pas portée à me faire paroître dans notre première explication des sentimens si contraires à l'honneur par rapport à ses enfans, & qui pis est, qu'elle n'eût pas eu l'imprudence de me conduire au Couvent où étoit sa fille, c'en étoit fait, je me serois estimé fort heureux d'unir mon sort à celui d'une personne aussi aimable & aussi généreuse; mais j'y voyois d'autant moins de remède, que je me sentoie épris de la plus violente



passion pour Mademoiselle d'Orbigny ,  
 & dans la disposition de tout risquer  
 pour en avoir la possession ; ainsi ne  
 pouvant plus reculer , je persistai dans  
 la résolution d'accumuler perfidies sur  
 perfidies , pour parvenir à mes fins  
 dans l'espérance cependant que le  
 laps de deux années , que l'on pour-  
 roit peut-être pousser jusqu'à trois ,  
 changeroit la face des choses. Ces  
 réflexions me conduisirent dans ma  
 chambre , où avant de me coucher ,  
 j'écrivis la lettre suivante à Mademoi-  
 selle d'Orbigny.

» Depuis que je vous ai vue , chere  
 » & aimable cousine , tout a bien  
 » changé ; je suis au mieux dans l'es-  
 » prit de ma tante , qui doit vous aller  
 » voir aujourd'hui , après que je serai  
 » parti. Mademoiselle Bonneuil , qui  
 » vous remettra cette lettre , est dans  
 » notre confidence & très-disposée à  
 » nous rendre toutes sortes de bons  
 » offices ; ainsi je vous prie de lui ac-  
 » corder votre confiance , dont je ré-  
 » ponds qu'elle n'abusera pas. Elle  
 » doit me faire tenir à un quart de  
 » lieue de votre Couvent , la réponse  
 » à cette lettre , que je vous prie de



» lui donner ; elle vous instruira de la  
 » façon dont je me présenterai devant  
 » vous , afin de vous garantir de la sur-  
 » prise que pourroit vous causer mon  
 » déguisement , & elle vous détaillera  
 » d'ailleurs les arrangemens que nous  
 » avons pris ensemble pour avoir sou-  
 » vent des nouvelles l'un de l'autre.  
 » Adieu , ma chere cousine , je vous  
 » embrasse de tout mon cœur ; aimez  
 » moi , s'il est possible , autant que  
 » je vous aime , & soyez assurée  
 » du tendre & fidel attachement que  
 » vous a voué pour la vie

Le Chevalier D'ORBIGNY.

Le ledemain , à six heures du matin ,  
 Mademoiselle Bonneuil vint me join-  
 dre ; je lui remis ma lettre , lui re-  
 commandai mes intérêts , & l'assu-  
 rai qu'elle auroit un jour lieu d'être  
 satisfaite de ma reconnoissance ; &  
 comme je me préparois à partir , ma  
 tante me fit avertir qu'elle m'atten-  
 doit pour prendre du chocolat ; je des-  
 cendis , & lorsque Madame d'Orbi-  
 gny m'apperçut , elle me dit qu'elle n'a-  
 voit pas fermé les yeux de la nuit , &  
 qu'elle m'avoit fait prier de passer chez



elle , afin d'avoir encore une fois le plaisir de m'embrasser avant de nous quitter ; je la remerciai de son attention à me procurer un bonheur d'autant plus agréable pour moi , que je ne m'y attendois pas ; nous déjeûnâmes , je pris congé d'elle , & montai dans ma chaise , suivi de Duval mon laquais , & nous partîmes.

Je me rendis à la première poste ; c'étoit l'endroit où je devois rester jusqu'au lendemain , & qui effectivement étoit éloigné tout au plus d'un quart de lieue de l'Abbaye de V\*\*\*. Je me fis donner une chambre , & sous prétexte d'une indisposition qui m'étoit survenue en route , je me mis au lit ; je défendis que personne autre que mon laquais entrât chez moi , & je me mis à rêver , en attendant fort impatiemment que le commissionnaire , que l'on devoit m'envoyer , arrivât.

Il étoit environ midi quand Duval vint interrompre mes réflexions , pour me demander ce que je voulois pour mon dîner : rien , lui répondis-je brusquement. Parbleu , Monsieur , me répliqua-t-il , si tous les Voyageurs fai-



soient comme vous , les Hôteliers ne dépenseroient pas beaucoup à payer leurs cuisiniers , & leur batterie deviendrait inutile ; mais encore faut-il prendre quelque chose , quand ce ne seroit que pour nourrir votre chagrin , qui , sans cela , pourroit bien vous faire crever. Son propos me fit rire , je lui ordonnai de s'asseoir auprès de moi & de m'écouter attentivement ; j'ajoutai que s'il étoit intelligent & discret , il pouvoit tout attendre de ma reconnaissance , qui le dispenseroit dorénavant de servir , mais que s'il abusoit de ma confiance , il pouvoit se regarder d'avance comme un homme mort.

J'ai toujours eu en partage , Monsieur , me dit ce brave garçon , les qualités essentielles que vous me recommandez , & je vous en donnerai des preuves dans toutes les occasions où vous m'employerez ; vous pouvez d'ailleurs compter sur mon zèle ; ma fidélité & mon attachement à vous servir , même aux risques de ma vie. Me voilà donc déjà par ce moyen à l'abri de vos menaces ; quand à l'espoir que vous me donnez , je m'en flatte



flatte d'autant moins , qu'il seroit inoui que le laquais d'un Capitaine de Dragons eût gagné avec son maître autre chose que des coups ; mais ce n'est pas l'appas du gain qui me conduit , j'ai l'âme généreuse & peu intéressée ; ainsi si vous êtes dans l'intention de me mettre dans votre confiance , parlez ; Duval votre serviteur est prêt à vous entendre & à tout exécuter pour vous plaire. D'après les assurances que Duval me donna & les protestations de fidélité qu'il me fit , je me trouvai l'esprit si allégé & si tranquille , que je sentis combien il étoit nécessaire & consolant , surtout pour un jeune homme qui a le cœur pris , de rencontrer un quelqu'un en qui il pût mettre sa confiance ; d'ailleurs l'air de franchise que j'avois déjà remarqué dans ce garçon depuis deux ans qu'il étoit à mon service , me décidèrent absolument à ne lui dissimuler aucunes de mes affaires. Il parut s'y intéresser avec ardeur , & me dit , voici , Monsieur , une aventure qui a ma foi bien la mine de nous faire faire du chemin. Après tout , n'importe , je vous promets de ne vous jamais aban-



donner, & dès ce moment vous pouvez faire autant & plus de fond sur moi que sur vous même : mais en attendant, commençons par manger un morceau, cela nous rendra la tête plus saine ; & sans attendre mes ordres, il me donna ma robe de chambre, me contraignit à me lever & fit apporter le dîner.

Il étoit déjà sept heures que je n'avois encore reçu aucune nouvelle, l'impatience me prit ; & j'allois envoyer Duval sur le grand chemin, pour voir s'il ne rencontreroit personne, quand il vint avec un jeune homme qui me remit un billet dont la souscription étoit à Monsieur Monsieur l'Abbé d'Arbois, à l'Etoile d'or, à R \*\*\*. Je payai le porteur, que je renvoyai, & je lus ma lettre qui contenoit ce qui suit.

„ Tout ce que je vous manderois ici,  
 „ mon cher cousin, n'équivaldroit  
 „ pas, à beaucoup près, à ce que je me  
 „ réserve à vous dire demain de vive-  
 „ voix ; ainsi ne perdez pas un instant,  
 „ je vous prie, à venir recevoir les  
 „ assurances de toute la tendresse d'un  
 „ cœur qui, tant que je vivrai, ne



, fera jamais à d'autre qu'à mon cher  
d'Orbigny.

## FÉLICITÉ.

, Je vous attends à dix heures que  
commence l'office, qui finit à onze  
& demie.

Je communiquai ce billet à Duval,  
qui s'écria avec une espèce d'enthousiasme, morbleu ! l'excellente éducation que celle d'un Convent ! à peine une jeune personne sortie de la couille, y a-t-elle été un an, qu'elle en sait plus que pere & mere. Vive vive et aimable enfant, qui va tout d'un coup au fait, & ne s'amuse pas à baragigner comme la plupart de nos petites précieuses de province, qui s'imaginent sottement qu'il ne faut se rendre aux desirs d'un amant, qu'après lui avoir fait parcourir ennuyeusement l'immensité volumineuse de l'impertinente Clélie, sans lui faire trace seulement de la moindre épisode. Eh bien ! Monsieur, ajouta-t-il, voyons, à quoi vous déterminez-vous ? A partir d'ici demain matin, neuf heures & demie, lui répondis-je, pour nous rendre à l'Abbaye, &



tu m'attendras dans l'Eglise, où j'irai te prendre quand j'aurai fait ma visite. Les choses ainsi arrangées, je me couchai, & je passai la nuit dans des inquiétudes horribles, soit par la crainte de ne pas réussir, soit par celle d'être reconnu : enfin le moment étant arrivé, je me levai, endossai mon nouvel uniforme, & me rendis à l'Abbaye de V\*\*\*. Aussitôt que j'eus sonné, une Tourriere vint qui me dit : Ah ! c'est Monsieur l'Abbé, montez au parloir S. Louis, on y sera en même tems que vous. Effectivement j'aperçus en entrant Mademoiselle d'Orbigny, qui d'un air riant me salua par un bon jour, M. l'Abbé, je m'approchai de la grille, qu'elle ouvrit pour me faciliter l'aisance de lui donner quelques tendres baisers dont elle ne fut pas en reste avec moi. J'avouerai ici que jamais de ma vie je n'ai ressenti de plaisirs aussi vifs que ceux que j'eus alors, ce qui prouve bien que les premières faveurs que nous recevons d'un objet aimé, quelques légères qu'elles soient, sont toujours les plus voluptueuses. Nous passâmes une heure ensemble à tenir le langage or-



ordinaire des nouveaux Français, nous nous communiquâmes réciproquement nos réflexions; nous arrêtâmes que nous nous en rapporterions aveuglément à Mademoiselle Bonneuil, & que nous nous donnerions toutes les semaines de nos nouvelles; nous nous jurâmes une fidélité inviolable & une constance à toute épreuve; nous n'oublîâmes pas, selon l'usage, de rendre garants de nos sermens tous les habitants de la voûte empirée, & le terme marqué, pour rester ensemble, étant expiré, Mademoiselle d'Orbigny ouvrit la petite grille; nous terminâmes comme nous avions débuté, & nous nous séparâmes.

Jeus attention, en sortant, de remercier la Tourrière; je lui fis présent de deux louis, je la priai de rendre à ma cousine tous les services qui dépendroient d'elle; & je l'assurai que Mademoiselle Bonneuil & moi aurions soins, de tems en tems, de les reconnoître. Je fus prendre Duval qui m'attendoit à l'endroit désigné, & nous nous rendîmes en peu de tems à notre Hotellerie, où nous résolûmes de passer le reste de la journée.



Le lendemain matin , nous partîmes pour Paris , où nous arrivâmes le jour d'après de fort bonne heure. J'allai rendre visite à notre Colonel où je dînai , & qui me mena passer la soirée à l'Hôtel de Gêvres , où j'eus le bonheur de gagner six cens louis à la roulette , qui me firent projeter bien des choses ; que par les sages conseils de Duval , je n'exécutai pas ; & il faut convenir que quoiqu'en général , il n'y ait pas de race plus mauvaise que celle des domestiques , il s'en trouve cependant par fois quelques-uns , qui sous leurs casques portent les plus belles ames du monde.

Pendant le court séjour que je fis dans cette ville , j'écrivis à ma tante , & à Mademoiselle d'Orbigny , sous les enveloppes convenues ; & le cinquieme jour de mon arrivée , j'en partis pour me rendre à Metz , lieu de ma destination , où je commençai d'abord par prendre tous les arrangemens nécessaires pour établir une correspondance sûre entre ma cousine & moi.

Pendant les huit premiers mois que je passai dans cette ville , j'eus lieu d'é-



tre content des nouvelles que je recevois ; mais la sécurité où je vivois ne fut pas de longue durée , car un soir en rentrant chez moi , Duval me rendit la lettre suivante.

» L'orage vient enfin de succéder  
 » au calme dont nous avons joui de-  
 » puis votre départ de ce pays , mon  
 » cher cousin , Madame d'Orbigny est  
 » venue ici aujourd'hui avec Made-  
 » moiselle Bonneuil , qui m'a remise  
 » votre dernière lettre. Cette mère  
 » dénaturée qui , en m'abordant ,  
 » avoit les larmes aux yeux , a dé-  
 » buté par me dire qu'elle étoit rui-  
 » née par la banqueroute que venoit  
 » de lui faire un particulier sur qui elle  
 » avoit un fonds de quarante mille écus ,  
 » dont elle recevoit ci-devant la rente ;  
 » que par cette perte elle se trouvoit  
 » réduite à en rayer & à se retirer  
 » dans sa petite terre des Ormeaux ,  
 » où elle ne se réserveroit de ses do-  
 » mestiques que la Bonneuil , une cui-  
 » sinière & un laquais ; qu'il étoit fort  
 » heureux que mon frère eût pris le  
 » parti de l'Eglise , état qui n'exigeoit  
 » pas des dehors pareils à ceux des  
 » gens du monde ; que le meilleur con-



30 feil qu'elle avoit à me donner étoit  
 30 de l'imiter , qu'elle feroit des efforts  
 30 pour me procurer une dot capable  
 30 de m'attirer la confidération de la  
 30 Communauté , & qu'en outre elle  
 30 m'assigneroit une pension de trois  
 30 cens livres qui me feroit exactement  
 30 payées tant que je vivrois ; qu'ainfi  
 30 fi j'étois fage , je me foumettrois  
 30 aveuglement aux ordres qu'elle me  
 30 donnoit , d'autant qu'il ne pouvoit  
 30 me refter , dans les circonftances  
 30 actuelles , aucun espoir de trouver  
 30 un établiffement fortable dans le  
 30 monde , & qu'elle étoit même dé-  
 30 cidée , après que fes affaires feroient  
 30 arrrangées , à venir paffer le refte de  
 30 fes jours avec moi pour y partager  
 30 ma folitude , & qu'elle fe flattoit ,  
 30 en goûtant les douceurs d'une faine  
 30 retraite , de laiffer un intervalle en-  
 30 tre la vie & la mort ; qu'elle alloit  
 30 de ce pas en conférer avec Madame  
 30 l'Abbeffe , dont elle connoiffoit la  
 30 piété , la Religion & la fageffe des  
 30 confeils , & que jufqu'à ce qu'elle  
 30 revînt me trouver , elle me laiffoit  
 30 Bonneuil pour me confirmer la vé-  
 30 rité de ce qu'elle venoit de m'an-  
 30 noncer.



„ Vous devez bien juger , cher &  
 „ tendre ami , que je n'ai pas été la  
 „ dupe de Madame d'Orbigny , & que  
 „ Mademoiselle Bonneuil n'a pas man-  
 „ qué de m'instruire de la marotte de  
 „ de cette hypocrite , qui non seule-  
 „ ment employe le mensonge , mais  
 „ encore se joue des choses les plus  
 „ sacrées , pour parvenir à ses fins.  
 „ Quoi qu'il en soit , notre confidente  
 „ m'a conseillé de dissimuler , d'ac-  
 „ quiescer à tout ce que voudroit ma  
 „ mere , de prendre même l'habit si  
 „ elle le jugeoit à propos , de ne m'in-  
 „ quiéter de rien , jusqu'à la fin de  
 „ mon noviciat ; & que lorsqu'il seroit  
 „ rems d'éclater , elle le feroit pour  
 „ me prouver , ainsi qu'à vous , com-  
 „ bien elle avoit à cœur nos intérêts ;  
 „ c'est dans ce moment qu'elle m'a  
 „ rendu votre lettre , & que je lui ai  
 „ donné celle-ci pour vous la faire  
 „ tenir. Cette bonne fille m'a dit aussi  
 „ que sa maitresse devoit vous écrire  
 „ à ce sujet ; surtout ne vous laissez  
 „ pas prendre aux pièges qu'elle vous  
 „ tendra ; faites comme moi , feignez  
 „ & soyez d'ailleurs assuré que per-  
 „ sonne autre que vous , mon cher



» d'Orbigny , ne possédera le cœur de  
 » votre tendre & constante cousine ,

FÉLICITÉ.

Je ne fus pas aussi surpris que l'on pourroit se l'imaginer , je connoissois le caractère de ma tante , elle me l'avoit montré tout à découvert dans le premier entretien que nous avions eu ensemble ; il est vrai que pendant un tems , j'avois cru que mes représentations l'avoient changée , ce qui même , m'avoit fait en quelque sorte blâmer ma conduite à son égard ; mais quand je vis ces nouvelles manœuvres tendre aux mêmes fins , je pris mon parti , & je me promis bien , aidé de Mademoiselle Bonneuil , de la faire contribuer elle-même à rompre toutes ses mesures.

Je montrai cette lettre à Duval , qui me confirma dans le dessein où j'étois de ne rien entreprendre sans l'aveu de Mademoiselle Bonneuil. Deux jours après on m'en remit une de Madame d'Orbigny , que je rappelle pour faire connoître la mauvaise foi de cette marâtre : voici comme elle étoit conçue.



„ Que j'aurois besoin , mon cher  
 „ Chevalier , de vous avoir avec moi  
 „ pour me consoler du chagrin que  
 „ me donne votre cousine , qui va  
 „ prendre le voile , malgré ce que j'ai pu  
 „ lui dire pour l'en empêcher , elle est  
 „ absolument déterminée à embrasser  
 „ la vie monastique. Je vous avoue  
 „ que si je ne craignois de me rendre  
 „ criminelle devant Dieu , en m'oppo-  
 „ sant à sa vocation , j'irois l'enlever  
 „ dès demain du Couvent.

„ Je vous engagerois bien , si j'osois ,  
 „ à demander un congé à la Cour ,  
 „ pour venir ici quelque tems , afin de  
 „ m'aider à détourner ma fille de la  
 „ résolution où elle est , ou pour tra-  
 „ vailler à me distraire des idées tristes  
 „ que me causera la perte que j'en  
 „ vais faire ; mais vous l'avoueraï-je ,  
 „ mon cher Chevalier , je me crains  
 „ autant que vous vous craigniez  
 „ avant votre départ. Vous devez  
 „ m'entendre : ainsi toute réflexion  
 „ faite , & pour notre commune tran-  
 „ quillité , je vous conseille de passer  
 „ dans votre Garnison le tems qui doit  
 „ encore s'écouler jusqu'au moment



« on pourra être entièrement à vous ;

DE CAILLIERE D'ORBIGNY.

Duval fut si indigné de la fourberie de cette femme , qu'il ne se possédoit plus , & je crois que si je ne l'avois retenu , il seroit parti dans l'instant pour , disoit-il , aller pourfendre en deux cette misérable , dont il auroit jetté moitié dans la riviere & l'autre dans le feu , afin d'empêcher la réunion des deux parties capables de former un tout qui seroit horreur aux animaux les plus féroces. Je ne pus m'empêcher de rire des expressions de ce garçon , je n'en avois jamais entendu de pareilles ; il étoit Basque , & avoit été huit ans Dragon dans ma Compagnie , dont il étoit sorti à cause d'une blessure qu'il avoit reçue dans le bras gauche , qui le mettoit hors d'état de servir le Roi , & il avoit préféré de s'attacher à moi , plutôt que d'accepter les invalides , que l'on lui avoit offerts.

Voici la réponse que je fis à ma tante :

« Autant je suis éloigné , Madame ;  
« de donner les mains à une vocation



» forcée , autant je le suis de m'op-  
 » ser à une volontaire ; ainsi dès-là  
 » que ma cousine est dans les disposi-  
 » tions que vous me marquez , je vous  
 » conseille de la laisser agir à sa fan-  
 » taisie ; vous avez fait ce qui conve-  
 » noit à une bonne & sage mère , le  
 » reste est l'ouvrage de Dieu , aux vo-  
 » lontés de qui il faut absolument se  
 » résigner.

» Quant à ce qui me concerne , vous  
 » devez juger par vous même combien  
 » je desirerois être auprès de vous ;  
 » mais en même tems j'approuve les  
 » motifs qui vous retiennent. Je  
 » compte toujours sur la continuation  
 » de vos bontés , & sur la promesse  
 » que vous me faites de metre le sceau  
 » à mon bonheur aussitôt que le ter-  
 » me , que vous avez fixé , fera ex-  
 » piré.

Le Chevalier d'ORBIGNY.

Pendant l'année qui suivit cette époque , notre commerce de lettres entre ma cousine & moi , ne fut point interrompu : mais comme le moment critique approchoit , Duval me fit sentir qu'il étoit bien tems de décider



quelque chose, qu'il ne m'en restoit que ce qu'il m'en falloit pour prendre les précautions nécessaires à une entreprise telle que celle que je méditois, & surtout de ne point oublier que si l'argent étoit le nerf de la guerre, il l'étoit pareillement de toutes les autres opérations de la vie. En conséquence de ce conseil, je me déterminai d'abord à écrire à l'ami que j'avois dans les bureaux que ma santé se trouvant considérablement altérée, sans qu'il me restât d'espoir de pouvoir jamais être en état de continuer mes services, je le priois de m'obtenir du Ministre l'agrément de me défaire de ma Compagnie en faveur d'un Officier que je lui nommai, & de m'accorder une retraite honnête.

J'écrivis aussi à ma tante que l'ennui me consumant dans ma Garnison, & que n'y ayant pas d'apparence, que d'après sa dernière lettre, je pusse me flater de me rendre auprès d'elle avant six mois, je venois d'écrire à la Cour pour en obtenir un congé de quatre que j'avois envie d'aller passer en Allemagne, d'où je lui donnerois de mes nouvelles ; mais



que ne voulant rien faire sans son consentement, je la suppliois de m'en accorder la permission, & d'y joindre l'argent nécessaire pour y paroître dans un état convenable à ma naissance.

J'instruisis ma cousine & Mademoiselle Bonneuil de ce que j'avois fait, & je priai cette dernière de me mander quand il seroit tems de se montrer pour enlever l'innocente victime que Madame d'Orbigny vouloit sacrifier à son amour défordonné & à sa cupidité.

Environ quinze jours après, l'Officier que j'avois proposé à la Cour obtint l'agrément pour traiter de ma Compagnie, dont il me donna quinze mille livres, & le Ministre m'envoya un brevet de six cens livres de pension.

Je ne tardai pas non plus à recevoir de Madame d'Orbigny son consentement pour voyager en Allemagne, & auquel elle ajoutoit une lettre de change de deux cens louis qui me furent comptez à Metz par le Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres.

Tout m'avoit réussi à souhait jus-



qu'à ce moment, & au moyen de mon économie je me trouvois possesseur d'environ trente-six mille livres, sans compter mes petits meubles de défaite; mais le dénouement me faisoit trembler quelquefois, malgré tout ce que pouvoit me dire mon fidèle Duval pour me rassurer.

La veille du jour que j'avois fixé pour mon départ, on me remit une lettre de Mademoiselle Bonneuil, dans laquelle en étoit une de ma cousine; elles me mandoient toutes deux de ne point parcourir l'Allemagne, mais de rester dans le premier endroit d'où je leurs écrivois, jusqu'à ce que j'eusse reçu leurs réponses.

Le lendemain je partis de Metz, à l'ouverture des portes, pour me rendre à Manheim, ville du Palatinat, où l'Electeur fait ordinairement sa résidence. J'appris que le Marquis de T\*\*\*, Seigneur François, dont j'avois l'honneur d'être parent, étoit alors à cette Cour; je fus lui rendre visite; il me fit l'accueil du monde le plus flatteur, & voulut bien se donner la peine de me présenter à l'Electeur, que je trouvai fort affable; j'eus lieu



d'être content de la réception qu'il me fit ; je passai le reste de la journée avec le Marquis, & le soir je me retirai à l'Hôtel où j'étois descendu.

J'écrivis avant de me coucher à ma tante & à ma cousine, je leur mandai que je comptois passer quelque tems dans cette Ville, & que je n'en partiroy qu'après avoir reçu de leurs nouvelles. En les attendant je m'amusai à visiter tout ce qu'il y avoit de plus curieux à Manheim. Le Palais de l'Electeur est un des plus beaux & des plus riches morceaux qu'il y ait en Allemagne. La Cour du Palatin est fort brillante, & la Citadelle très-bien fortifiée ; il y avoit dans ce tems-là une troupe de Comédiens François qui étoit assez bonne ; je ne manquois pas une seule représentation afin de faire diversion à toutes les inquiétudes qui m'assailloient malgré moi. Je faisois ma cour fort assidument à son Altesse Electorale, qui quelquefois me faisoit l'honneur de m'admettre à sa table & à son jeu, où je ne laissai pas que d'augmenter mes fonds, & je passois le reste de mon tems soit à la promenade, soit avec le Marquis de T\*\*\*.



Il y avoit déjà 17 à 18 jours que j'étois à Manheim , lorsqu'un soir, en rentrant chez moi , Duval me remit deux lettres , dont l'une de ma tante qui ne disoit pas grand chose , & l'autre de Mademoiselle Bonneuil , qui étoit conçue en ces termes.

» Il n'y a plus que trois semaines  
 » Monsieur , d'ici au jour fixé pour  
 » la profession de votre cousine , si ,  
 » comme je n'en doute pas , vous  
 » êtes toujours dans la même résolu-  
 » tion à son égard , partez sans différer  
 » pour vous rendre au Bourg , où  
 » vous avez déjà couché , & qui est  
 » à un quart de lieue de l'Abbaye de  
 » V\*\*\*. arrivez y en séculier , des-  
 » cendez à l'étoile d'or , & envoyez  
 » par Duval un petit billet à la sœur  
 » Agathe , Tourriere , où vous mar-  
 » querez seulement M. l'Abbé est de  
 » retour ; cela suffira & le lende-  
 » main vous aurez de mes nouvelles. Il  
 » seroit cependant nécessaire , en cas  
 » d'événement , que vous prissiez vos  
 » mesures de façon , qu'au moment  
 » d'avoir votre proie , on ne vous  
 » l'enlevât faute d'être le plus fort ;  
 » surtout soyez circonspect , voilà le



» moment décisif, & si vous le man-  
 » quez ce sera votre faute. Adieu.

B O N N E U I L.

Duval, dont j'allois avoir besoin plus que jamais, n'eut pas plutôt entendu la lecture que je venois de lui faire de cette lettre, qu'il me dit Par la Corbleu, Monsieur, voici donc enfin l'instant arrivé où je dois figurer? alons, vite dépêchez-vous de m'instruire du rôle que je dois jouer dans cette Piece, afin que je m'y prépare & que je me rende digne du suffrage de mon cher Maître, & de notre jeune Héroïne que je brûle d'envie de connoître.

Je ne lui eus pas plutôt déclaré mes intentions, qu'il me dit: il faut Monsieur, que nous partions demain d'ici, vous pour Nancy & moi pour Mets. Donnez-moi ce soir, une lettre pour l'officier qui vous a remplacé dans votre Compagnie, & engagez-le à donner des congés de semestre à trois de ses dragons à qui vous les aviez promis avant de quitter. Ce sont de bons vivans de mes amis, je les connois braves, honnêtes gens,



& capables dans le besoin de nous donner un coup de collier. Avant de remettre votre lettre à leur Capitaine , je sonderai leurs dispositions , je m'arrangerai avec eux pour la récompense qu'il faudra leur donner , & je vous les conduirai bien armés d'ici à quatre ou cinq jours à Nancy à l'Hôtel des trois Maures , où je vous conseille de descendre.

Je n'hésitai pas , je lui donnai la lettre qu'il me demandoit ; & le lendemain , après avoir pris congé du Marquis de T \* \* \* , nous partîmes chacun pour notre destination. Je me rendis à Nancy le troisième jour de mon départ de Manheim , & Duval m'y rejoignit avec sa recrue le sixième jour d'après notre séparation.

Il fallut songer tout aussi-tôt à habiller promptement ces trois hommes , qui laissèrent leurs uniformes en garde à l'hôtesse jusqu'à ce qu'ils retournassent les reprendre.

Le dixième jour de mon arrivée à Nancy , j'en partis avec tout ce cortège ; Duval , qui étoit à la tête , avoit l'air aussi satisfait qu'un partisan qui vient de lever une forte contribution ,



& en cinq jours nous rendîmes  
au bourg de R\*\*\*, à l'Etoile d'or  
sur les neuf heures du soir

Je ne manquai pas d'envoyer par  
Duval un petit billet à la sœur Aga-  
the, tel que Mademoiselle Bonneuil  
me l'avoit marqué : on donna ordre  
à mon laquais d'attendre dans l'Eglise,  
& une demi-heure après on lui remit  
la réponse suivante.

» Vous êtes arrivé bien à tems, mon  
» cher cousin, pour me délivrer d'en-  
» tre les mains de la tyrannie, vous  
» aurez demain des nouvelles de Ma-  
» demoiselle Bonneuil, conformez-  
» vous exactement à ce qu'elle vous  
» prescrira, & tout ira bien : adieu ;  
» je vous embrasse, & si je dois ju-  
» ger de votre empressement par le  
» mien, vous devez brûler du desir  
» de tenir entre vos bras votre fidelle  
» & tendre.

FÉLICITÉ.

Ces vingt-quatre heures ne se pas-  
serent pas sans que je fisse bien des  
réflexions sur la démarche que j'allois  
faire, & sur les suites qui pourroient  
en résulter, si je venois à échouer ;  
ce qui ne laissa pas de me causer



beaucoup d'inquiétude , malgré tout ce que purent me dire Duval & ses compagnons , qui faisoient une aussi bonne contenance que s'ils avoient dû aller au bal. Je ne dormis pas de la nuit ; je me levai de fort bonne heure , & il étoit environ midi quand je reçus ce petit billet de Mademoiselle Bonneuil.

» Tout est préparé , Monsieur , vo-  
 » tre cousine doit faire sa Profession  
 » lundi prochain , fête d'une Sainte de  
 » l'Ordre ; Madame sa mere lui por-  
 » tera demain Dimanche , ses diamans  
 » & ses plus beaux ajustemens , afin  
 » de parer , selon l'usage , la victime  
 » qu'elle veut immoler. Le jardinier  
 » de l'Abbaye vous rendra le même  
 » soir à dix heures un billet de moi ,  
 » suivez-le avec votre chaise & votre  
 » escorte où il vous menera , & vous  
 » ne tarderez point à voir Mademoi-  
 » selle d'Orbigny. J'ai d'ailleurs pour-  
 » vu à tout , je ne resterai avec Ma-  
 » dame votre tante que pour conti-  
 » nuer à vous servir , & par les pré-  
 » cautions que j'ai prises, elle ne pour-  
 » ra jamais me soupçonner de rien.  
 » Aussi tôt que vous serez rendu en  
 » lieu sûr, écrivez-moi , & je vous in-



» formerai de tout ce qui se passera.

BONNEUIL.

Je n'avois pas encore décidé où je me retirerois avec ma cousine ; & lorsque j'y rêvois , Duval vint me proposer Trèves , ville électorale & archiépiscopale , la plus prochaine de nous , & la plus convenable , tant pour y donner la main à ma cousine , que pour être à l'abri des poursuites que l'on pourroit faire contre nous.

J'attendis le lendemain avec la plus vive impatience , je fis charger ma chaise , mettre trois chevaux dessus , & sceller quatre bidets pour mes gens ; en un mot , je veillai à ce que tout fût prêt pour dix heures du soir. Elles étoient à peine sonnées , que le jardinier arriva avec un petit billet de Mademoiselle Bonneuil, qui contenoit ce peu de mots :

» Faites diligence , Monsieur , & ne  
 » manquez pas de m'écrire quand  
 » vous le pourrez. Donnez dix louis  
 » au porteur , lorsque votre cousine  
 » sera libre, j'ai satisfait au reste. Adieu  
 » & bon voyage. »

Après avoir payé généreusement



mon hôte , je partis avec mon cortège & l'émissaire de Mademoiselle Bon-neuil , qui nous conduisit par der-riere les murs de l'Abbaye , jusqu'à une petite porte qui donnoit dans le jardin ; il l'ouvrit fort doucement , alla prendre une malle qui étoit à l'en-trée , la chargea sur ma chaise , ren-tra , donna un petit coup de sifflet , & à l'instant je vis paroître la sœur Aga-the , accompagnée d'un jeune hom-me , qui , sitôt qu'il m'aperçut , vint se précipiter dans mes bras ; je l'em-brassai , le fis monter dans ma chaise , donnai au jardinier la récompense promise ; il referma sa porte , & nous nous éloignâmes.

Nous courûmes toute la nuit & le lendemain jusqu'à midi , que nous nous arrêtâmes dans un gros bourg pour y prendre un court & léger re-pas , & ensuite nous continuâmes no-tre route jusqu'à Trèves , où nous ar-rivâmes le quatrième jour.

Nous convînmes alors , ma cou-sine & moi , que jusqu'à nouvel or-dre , elle resteroit dans les habille-mens qu'elle avoit , sous le nom d'un jeune Seigneur qui visitoit les cours étrangères



étrangères & que je passerois pour son gouverneur. Ce fut dans ce moment qu'elle me déclara avoir emporté les diamans de sa mere, ainsi que les autres effets qu'elle en avoit reçus le jour même de notre départ, & qui étoient d'une valeur à nous être d'une grande ressource dans l'occasion.

Je donnai avis à Mademoiselle Bonneuil de notre arrivée ; je la priai de m'informer de tout ce qui s'étoit passé depuis notre évasion, sur qui rouloient les soupçons ; & je l'engageai à ne me rien céler, afin que je m'arrangeasse en conséquence, & qu'en attendant de ses nouvelles j'allois travailler à m'unir avec ma chere cousine.

Comme je n'avois personne à Trèves à qui je pusse m'ouvrir pour mettre mon projet à exécution, je résolus de laisser ma cousine dans cette ville avec Duval & deux de ses compagnons, & d'emmener avec moi le troisieme jusqu'à Manheim, d'y sonder les dispositions du Marquis de T\*\*\* mon parent, & que si elles m'étoient favorables, je me décou-



virois à lui, pour qu'il m'aidât de ses conseils & de ses connoissances, sinon que je verrois à me retourner d'un autre côté.

Je partis dès le lendemain, & en arrivant à Manheim, j'allai à la même hôtellerie où j'étois descendu à mon premier voyage; & comme j'entrois dans ma chambre le facteur m'apporta une lettre de ma tante, qui avec la douleur la plus amere, m'instruisoit de l'enlèvement de ma cousine à qui elle prodiguoit les épithètes les plus odieuses, elle finissoit par m'ordonner de me rendre auprès d'elle sans aucun délai.

Je ne crus pas devoir déferer à ses ordres, je me contentai de lui témoigner le chagrin que me causoit la triste nouvelle qu'elle m'apprenoit que je prenois toute la part imaginable à son affection, qu'elle pouvoit compter qu'aussi tôt que je serois rétabli d'une chute que j'avois fait, j'allois auprès d'elle pour la consoler, que je ferois l'impossible pour découvrir les ravisseurs de sa fille & que jusqu'à ce, je lui conseillois de ne point s'inquiéter, & de mena



ger une fanté qui m'étoit plus chere qu'à elle même.

J'allai ensuite à l'hôtel du Marquis de T\*\*\*, qui, si-tôt qu'il m'appercut, me demanda en riant par quel hasard il me voyoit dans un état si différent que celui où je m'étois montré ci-devant, il ajouta que cela sentoient bien l'aventure, qu'il me prioit cependant de l'en informer; & que si ses services & son crédit pouvoient m'être utiles, il s'emploieroit avec plaisir pour m'obliger. Son accueil gracieux m'enhardit; & après avoir exigé sa parole d'honneur de me garder le secret, je lui fis l'aveu de tout ce qui m'étoit arrivé, je lui montrai mes lettres, & je terminai par implorer ses bons offices. Très-volontiers, me dit-il en m'embrassant, restez ici & attendez moi, je vais travailler pour vous. Il sortit en effet & revint au bout de deux heures avec une lettre du Chancelier de l'Electeur Palatin, pour son frere, qui étoit Evêque & suffragant de l'Archevêque, Electeur de Trèves, & en me la présentant, cet aimable ami me dit : Partez promptement, terminez vos affaires,



& revenez ensuite ici, vous y ferez en sûreté, & nous aviserons ensemble à ce qu'il faudra faire pour vous réconcilier avec la maman, & lui faire avaler la pilule.

Je ne pris que le tems de dîner avec le Marquis, je montai ensuite dans ma chaise & me rendis à Trèves, où je trouvai ma chère cousine, qui ne m'attendoit pas si-tôt, je lui rendis compte du succès de mon voyage; je repris mes habits ordinaires, & j'allai rendre ma lettre au Suffragant, qui, après m'avoir fait différentes questions, auxquelles je répondis sans aucun détour, il me dit: je peux tout dans votre affaire, hors de vous donner des dispenses à cause du degré de parenté qui est entre vous & votre cousine. Il faut les faire venir de Rome, ainsi, allez de ma part chez M. Nekre banquier, & portez-lui le billet que je vais vous donner, il passa en même tems dans son cabinet, & au bout de dix minutes il vint me rejoindre, & en me remettant sa lettre, il me dit: ce Banquier vous expédiera promptement & aura égard d'ailleurs à ce que je lui marque pour



vous bien traiter , & vous pouvez être assuré , Monsieur , que je ne négligerai rien pour vous prouver le cas infini que je fais de vous. Il me prescrivit ensuite les autres formalités qu'il falloit observer en attendant mes dispenses , & il m'ajouta , je suis cependant bien-aïse de vous prévenir que ce mariage , quoique très-bon ici , ne pourra valider dans votre pays qu'autant qu'il sera réhabilité. Je pris congé de ce Prélat & me rendis ensuite chez le Banquier , qui , après avoir lu la lettre du Suffragant & examiné mes papiers , me demanda cent louis , tant pour les dispenses que pour le Courier extraordinaire qu'il alloit faire partir exprès pour moi.

Je retournai ensuite à notre hôtel , où il fallut bien nous résoudre à attendre patiamment le retour du Courier. Nous employâmes cet intervalle de tems à aller voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville, qui est très-ancienne, grande & bien peuplée ; elle est la capitale de l'Archevêché dont l'Archevêque est Electeur & Archichancelier de l'Empire pour les Gaules ;



il donne le premier son suffrage à l'élection d'un Empereur , il y a une Université , il s'y trouve encore de très-beaux restes de l'antiquité. Il y a quantité d'Eglises , dont la plus belle est la Cathédrale , qui est sur-tout remarquable par les pierres dont elle est bâtie , & qui sont si grandes , que l'on est dans l'usage de dire dans le pays , que l'on s'est servi du diable pour les employer. Cette ville est sujette à beaucoup de révolutions quand il y a guerre entre la France & l'empire , elle est dans une très-belle situation sur la Mozelle , que l'on passe sur un très-beau pont entre deux montagnes. Le pays est très-fertile , il abonde en vin à qui l'on donne le nom de vin de Mozelle , & qui a un petit arrière-goût d'ardoise , que bien des gens aiment , & qu'en mon particulier je déteste d'autant plus , qu'il est très-froid sur l'estomac & passe difficilement. L'Electeur n'y demeure point , il fait sa résidence à Coblents , ville dépendante de son Electorat , au confluent du Rhin & de la Mozelle , dont le terrain est aussi très-fertile , & produit beaucoup de vin.



C'étoit autre fois une ville impériale ,  
& elle est distante d'environ vingt-  
trois lieues de Trèves.

M. Nêker nous servit si bien & le  
Courrier fit tant de diligence , que le  
vingt-troisième jour de son départ de  
Trèves , il rapporta nos dispenses ;  
j'en fis part à ma cousine , qui dans  
l'instant reprit les habits de son sexe ,  
& nous allâmes ensemble en donner  
avis au Suffragant , qui voulut bien  
lui-même nous honorer de la béné-  
diction nuptiale ; deux Ecclésiastiques  
& deux de mes gens servirent de té-  
moins. Je levai un extrait en bonne  
forme de l'acte de célébration , &  
nous fûmes dîner chez le Prélat qui  
nous y avoit invités dès la veille ; il me  
rennit en sortant de table une lettre  
pour son frere , nous souhaita bien du  
bonheur , & nous prîmes congé de lui.

En arrivant à notre Hôtel , je ré-  
compensai largement mes trois Dra-  
gons , à qui je recommandai le secret ,  
sur tout ce dont ils avoient été témoins ;  
je leur abandonnai les habits que je  
leur avois fait faire , & je les congé-  
diai ; ils me dirent en partant qu'ils  
alloient passer chez eux le reste de



leur semestre , & qu'avant de se rendre à leur garnison , ils iroient à Nanci reprendre leur uniformes. Je payai la dépense que nous avions faite pendant notre séjour à Treves , je chargeai l'hôtesse de recevoir toutes les lettres qui viendroient à mon adresse , & de me les faire passer à Manheim , sous l'enveloppe du Marquis de T\*\*\*. & le lendemain matin , nous montâmes en chaise pour nous y rendre.

Comme il étoit tard le jour que nous arrivâmes , & que nous étions un peu fatigués , j'envoyai Duval avec un petit billet chez le Marquis de T\*\*\*. qui vint nous joindre dans l'instant même que nous allions nous mettre à table , & qui , après les complimens de félicitation qu'il nous fit , à ma cousine & à moi , sur le nœud qui venoit de nous unir encore plus intimement , il voulut bien consentir à partager notre souper. Il y fut question du parti que nous prendrions , je lui fis observer que nous nous étions joués trop cruellement , Madame d'Orbigny & nous , pour pouvoir se flatter d'aucun accommodement ; que l'unique moyen



de se soustraire à son ressentiment étoit de nous expatriés jusqu'à ce que Dieu eût disposé d'elle , qu'il m'étoit déjà venu plusieurs idées à ce sujet , que je lui communiquerois en tems & lieu , c'est-à-dire quand j'aurois reçu les nouvelles que j'attendois.

Le Marquis de T\*\*\*. vint nous prendre le jour d'après pour nous présenter à son Altesse Electorale , qui étoit déjà instruite de notre histoire. Ce Prince nous reçut avec bonté , & nous dit que nous pouvions rester dans ses Etats tant que nous voudrions , qu'il nous prenoit sous sa protection , que nous ne serions pas inquiétés , & que quelques puissances que l'on employât auprès de lui , il ne donneroit jamais les mains à rien de ce qui pourroit nous nuire. Après avoir pris congé de cet Electeur , nous passâmes chez M. le Chancelier , que nous remerciâmes de la recommandation qu'il nous avoit donnée auprès de son frere , qui avoit eu toute l'efficacité que nous pouvions en attendre ; nous lui fîmes un petit détail de tout ce que ce Prélat avoit fait pour nous , nous lui rendîmes la lettre dont nous



étions porteur , & nous allâmes dîner chez le Marquis , qui nous mena après à la Comédie & nous reconduisit ensuite à notre hôtel.

Le quatrième jour de notre arrivée à Manheim , le Marquis de T\*\*\*. me remit une lettre de Mademoiselle Bonneuil qui étoit venue de Trevës sous son enveloppe ; en voici le contenu.

» Je n'ai pas le tems , Monsieur ,  
 » de vous faire un détail exact & circonstancié de tout ce qui s'est passé  
 » ici depuis votre départ & celui de  
 » Mademoiselle d'Orbigny , de la surprise de sa mere, lorsqu'en arrivant à  
 » l'Abbayé , elle apprit cette terrible  
 » nouvelle ; de sa rage , de sa fureur ,  
 » & de son désespoir , qui furent encore fomentés par les brocards que  
 » la noblesse du voisinage , qui avoit  
 » été invitée à cette profession , lâcha  
 » sur elle , & des suites qui en résultèrent ; il faut pour n'en être pas crue  
 » vée qu'elle ait eu un tempérament  
 » bien fort , ou qu'elle ait été soutenue  
 » par l'espoir d'une vengeance prochaine , que je lui vois méditer depuis  
 » quelques jours.



„ Le bruit public est que c'est un Abbé  
 „ qui a fait cet enlèvement , & votre  
 „ chere tante est presque tantée de croire  
 „ que vous êtes cet Abbé , surtout de-  
 „ puis qu'elle a appris que vous aviez  
 „ vendu votre compagnie sans l'en in-  
 „ former ; que vous en aviez touché  
 „ 15000 liv. & que malgré cela , vous  
 „ lui aviez encore demandé de l'ar-  
 „ gent pour voyager en Allemagne.  
 „ Elle est outrée , & a pris la résolu-  
 „ tion d'aller dans peu à Paris , pour  
 „ solliciter vivement le Ministre de  
 „ s'intéresser dans cette affaire , afin  
 „ qu'il engage toutes les Puissances  
 „ étrangères des pays où vous pour-  
 „ riez vous être retiré , de vous faire  
 „ arrêter. Ses diamans lui tiennent  
 „ encore plus à cœur que sa fille ; elle  
 „ vous traite d'ingrat , de perfide , &  
 „ jure qu'elle ne se croira vengée que  
 „ lorsqu'elle vous aura fait punir sui-  
 „ vant la rigueur des loix , & fait en-  
 „ fermer votre cousine dans un Cou-  
 „ vent pour le reste de ses jours.

„ Mais comme un malheur n'arrive  
 „ jamais seul , elle a appris quelques  
 „ jours après votre départ , que son  
 „ fils , sur qui elle commençoit à jet-



» ter des yeux de bienveillance , avoit  
 » depuis environ huit mois , fait ses  
 » vœux aux Dominicains , où il étoit  
 » depuis près de deux ans , & que ses  
 » supérieurs venoient de l'envoyer en  
 » Mission aux Indes.

» Elle a en même tems reçu de S.  
 » Domingue , une lettre d'une de vos  
 » tantes du côté paternel , qui avoit  
 » épousé il y a environ vingt-cinq ans ,  
 » un Américain très-riche , nommé M.  
 » d'Artinvilliers , qui étoit alors en  
 » France , & qui est mort depuis en-  
 » viron dix-huit mois , ainsi qu'un fils  
 » unique qu'elle en avoit eu. Elle prie  
 » Madame d'Orbigny , au cas qu'elle  
 » ait plusieurs enfans , de lui en envoyer  
 » une pour la consoler dans sa vieil-  
 » lesse , & se charger de l'administra-  
 » tion de ses biens , qui sont considé-  
 » rables , & qui lui passeront après  
 » elle.

» C'est à vous à présent , Monsieur ,  
 » à prendre vos précautions de façon  
 » à ne vous pas laisser surprendre , &  
 » à perdre par une négligence inex-  
 » cusable le fruit d'une entreprise qui  
 » a été si bien conduite. Profitez des  
 » découvertes que j'ai faites , elles ne



» peuvent que vous être avantageuses ;  
 » & dans les circonstances où vous  
 » vous trouvez , il n'y a point à ba-  
 » lancer. Partez donc au plus vite , &  
 » ne vous exposez pas à rester plus  
 » longtems en Allemagne où il y a  
 » tout à craindre pour vous.

» Informez-moi de ce que vous au-  
 » rez décidé , & foyez assuré que je  
 » veillerai toujours de près à vos in-  
 » térêts , qui me sont plus chers que  
 » les miens propres.

B O N N E U I L.

Quand j'eus fait la lecture de cette lettre , le Marquis de T\*\*\*. trouva que cette fille étoit très-sensée , qu'elle raisonnoit fort juste , qu'effectivement dans l'occurrence présente , ses conseils étoient bons , qu'il les approuvoit beaucoup , & qu'il nous exhortoit à les suivre ; nous en convinmes tous.

Il ne s'agissoit plus que de faire le choix du Port où nous irions nous embarquer ; j'en avois bien plusieurs en vue , mais je ne savois auquel m'arrêter. Le Marquis , qui s'aperçut de mon embarras , fixa tout d'un coup



mon irrésolution en me proposant la Rochelle, où il avoit, disoit-il, un oncle maternel qui y occupoit une des premières places auquel il nous recommanderoit, que nous en ferions très-bien reçus, & qu'il nous feroit avoir un passage à bon compte dans le premier bâtiment qui partiroit pour S. Domingue, nous acceptâmes avec autant de plaisir que de reconnoissance l'offre qu'il nous faisoit. Il écrivit dans l'instant la lettre dont nous devons être porteurs; & il fut arrêté que nous partirions dès le lendemain, & qu'il nous feroit escorter par son valet de chambre & un autre Allemand, deux hommes capables de nous bien secourir, le cas échéant.

Le Marquis nous conduisit ensuite chez l'Electeur, pour le remercier & prendre congé de lui; nous allâmes aussi chez le Chancelier; nous employâmes le reste du jour à nous préparer, à faire charger nos équipages, & le lendemain matin à huit heures, nous partîmes pour la Rochelle.

Nous ne fûmes point inquiétés pendant la route, quoique très-longue; & le jour d'après notre arrivée dans



cette ville , je fus rendre la lettre du Marquis de T\*\*\*. à son parent , qui voulut absolument que nous fussions loger chez lui ; & qui à cet effet , envoya chercher nos équipages par ses domestiques. Je renvoyai ceux du Marquis de T\*\*\*. après les avoir bien récompensés & payé leur retour ; j'écrivis à leur Maître une lettre d'adieu & de remerciemens , j'en fis autant à Mademoiselle Bonneuil , à qui je rendis compte de tout ce que nous avions fait pendant notre séjour en Allemagne , & à qui je promis de donner de nos nouvelles aussitôt que nous serions à S. Domingue.

Au bout de trois jours il se présenta un Capitaine de Navire , qui devoit mettre à la voile dans peu pour le Fort S. Pierre , où il comptoit recevoir le prix d'une cargaison qu'il y avoit laissé l'année précédente ; & de-là faire route pour le Cap François. Nous n'eûmes pas de peine à nous arranger ensemble ; nous fîmes porter dans son bord toutes les choses qui pouvoient nous être nécessaires pendant la traversée ; je trouvai à me défaire avan-



tageusement de ma chaise de poste ,  
& nous nous embarquâmes.

Notre navigation fut une des plus  
heureuse qu'on eût encore vue , & le  
trente-huitieme jour , depuis notre  
départ de la Rochelle , nous mouillâ-  
mes dans la rade du Fort S. Pierre ,  
où après avoir resté six semaines ,  
nous appareillâmes pour nous rendre  
à S. Domingue. Nous eûmes le pre-  
mier jour un vent fort contraire , & le  
second nous effuyâmes dans le canal  
de la Dominique une tempête si fu-  
rieuse , que ce n'est pas sans miracle  
que nous sommes ici aujourd'hui ; no-  
tre vaisseau alla se briser sur les cô-  
tes de Marie Galante , & nous fûmes  
assez heureux pour être du nombre  
des sept personnes, qui de trente dont  
notre navire étoit composé , purent  
entrer dans la Chaloupe , qui nous  
conduisit dans cette Isle , & ce ne fut  
qu'en mettant pied à terre , que ma  
cousine m'apprit qu'elle avoit eu la  
présence d'esprit de sauver la petite  
cassette qui contenoit nos diamans &  
nos especes , que nous aurions sacri-  
fiés de bien bon cœur, pour retirer des  
flots notre fidel Duval , qui selon



tout apparence , y avoit été englouti.

Voilà , Monsieur , ajouta le Chevalier d'Orbigny , l'histoire dont vous avez désiré d'être instruit ; il ne me reste plus qu'à vous remercier , ainsi que M. de Prépont , des bontés & des attentions obligeantes , que vous avez eu l'un & l'autre pour nous. Je souhaite bien sincèrement de trouver des occasions de vous donner des preuves de ma reconnoissance & de l'attachement que je vous ai voué. Mais il est encore une chose qui m'embarrasse ; c'est de savoir dans quelle partie de cette Isle , que l'on dit être d'une grande étendue , demeure Madame d'Artinvilliers ; car nous voici dans un pays où nous n'avons aucune connoissance , & où nous serons bien neufs. Autant les malheurs m'ont rendu humble & modeste , autant étois-je haut & avantageux quand la fortune me favorisoit ; & comme j'étois alors dans un âge où le bonheur autorise la suffisance , j'engageai le Chevalier d'Orbigny à se tranquilliser , je lui promis d'applanir toutes les difficultés , je lui conseillai d'aller se préparer avec sa cousine à descen



dre à terre avec nous ; je lui dis que nous les conduirions chez M. de la Roche-Aillard , Gouverneur de l'Isle , qui certainement se feroit un vrai plaisir de les obliger à notre recommandation. J'allai ensuite d'un air leste & content de moi-même , rendre compte à M. de Prépont des offres de services que je venois de faire à M. & Mademoiselle d'Orbigny , ( car il ignoroit encore qu'ils fussent mariés , & que je sçusse leur histoire. ) Quoi ! me dit cette Armateur , avec un ton un peu sec , vous accordez votre protection à des étrangers auprès d'un Général que vous n'avez jamais vu , & que vous ne connoissez que de nom ; vous faites plus , vous me mettez en jeu , en me supposant , sans doute , votre façon de penser , dont je suis fort éloigné. Il faut en vérité que vous ayez perdu l'esprit ; faites , Monsieur , comme vous l'entendrez , pour moi , je vous proteste que je ne m'en mêlerai pas. Je lui répliquai avec dépit , que quand bien même je devrois faire une sottise , ce ne ne seroit pas celle de me dédire de ce que j'avois avancé , & que je m'y prendrois



de maniere que je me tirerois de ce pas avec honneur. C'est ce que je souhaite, me repartit-il ; mais nous verrons, & nous nous séparâmes.

Ce n'est pas que M. de Prépont ne fût très en état d'effectuer ce que j'avois pensé de lui ; mais j'ai sçu depuis qu'il avoit été bien-aise, en me mortifiant un peu, de m'apprendre à ne me pas livrer si aisément, ni à faire dorénavant des promesses aussi indiscrettes. Pourquoi faut-il, hélas ! que la Parque ait moissonné si vite les jours d'un si honnête-homme & d'un si bon ami, qui par ses conseils m'auroit sauvé bien des écarts qui n'ont pas arrangé mes affaires.

Quand nous fûmes prêts, Mademoiselle d'Orbigny me donna en garde sa petite cassette, que j'enfermai dans mon coffre de bord, & nous descendîmes tous à terre.

Avant d'entrer au Gouvernement, j'eus soin de prévenir M. & Mademoiselle d'Orbigny de n'y pas entrer ensemble le même tems que nous, parce que j'étois bien-aise de prévenir M. de la Roche-Allard sur leur compte, aupa-



ravant de les introduire , afin de leur ménager un accueil digne d'eux.

D'abord que ce Gouverneur vit notre Armateur, il vint au-devant de lui, les bras ouverts, en le saluant d'un bon jour, mon cher Prépont, comment vous portez-vous, je suis bien aise de vous voir ; nous dînerons ensemble, puis en me regardant ; quel est ce jeune homme, qui est avec vous ? C'est, lui répondit M. de Prépont, un Gentilhomme que m'a associé M. le Marquis de Champigny, & qui est porteur d'une recommandation de ce Général auprès de vous. Je lui présentai en même tems ma lettre : quand il l'eut lue. Oui, oui, me dit-il, vous pouvez compter que je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi. Oh ! ça, vous dînez ici avec Prépont ; mais qui est ce qui vient encore là ? ajouta-t-il, en apercevant M. & Mademoiselle d'Orbigny, qui entroient dans ce moment ; c'est, lui répondis-je, mon Général, deux illustres infortunés qui ont fait naufrage sur les côtes de Marie-Galante, & à qui nous avons donné le passage jusques ici. Nous vou-



supplions de leur accorder votre protection, dont ils ont grand besoin, pour découvrir une tante qu'ils ont dans ce pays, & que l'on nomme Madame d'Artinvilliers. Comment diable, reprit ce Gouverneur, c'est ma bonne amie, elle demeure à présent à la Houpeliere, habitation qu'elle a auprès de la porte, à dix ou onze lieues d'ici. Je la ferai avertir demain, & jusqu'à ce qu'elle vienne vous chercher, en s'adressant à M. & Mademoiselle d'Orbigny, vous me ferez l'amitié de loger chez moi; mais il me semble cependant, que votre tante m'a dit qu'elle n'avoit demandé à sa belle-sœur qu'un neveu ou une niece, & en voilà deux. Tant mieux, tant mieux, abondance de bien ne nuit pas. Mais, lui dis-je, mon Général, ces deux-là ne font qu'un; & néanmoins ils font chacun en leur particulier, neveu & niece de Madame d'Artinvilliers. Oh! oh! m'y voilà, répliqua-t'il, le cousin a couché avec la cousine; c'est ma foi la bonne façon de conserver les biens dans une famille. Mais nous développerons cela une autre fois, & en attendant le di-



ner, passez tous dans le fallon, je vais vous y présenter à la compagnie, & si vous voulez, vous ferez une partie.

En sortant de table, M. de la Roche-Allard me tira à l'écart avec M. de Prépont, & me pria de lui raconter l'histoire de M. & Mademoiselle d'Orbigny. Je lui donnai à ce sujet, toute la satisfaction qu'il désiroit, & sans omettre la moindre circonstance. Je suis bien charmé, me dit ce Général, d'être prévenu de cela, j'en serai plus à portée d'obliger ces jeunes gens, & je vais commencer par envoyer un Nègre à la Houpelière avec une lettre pour Madame d'Artinvilliers, qui ne manquera pas de répondre à mon invitation. J'allai ensuite chercher ces deux infortunés, qui confirmèrent à ce Gouverneur ce que je venois de lui dire, le remercièrent de ses bontés & de la protection qu'il vouloit bien leur accorder. M. de Prépont & moi, prîmes congé de la compagnie & retournâmes coucher à bord après avoir promis à M. le Général que tant que nous serions au Cap, nous irions tous les jours dîner chez lui.



Lorsque nous nous trouvâmes seuls ; cet Armateur me fit entendre que comme les allées & les venues nous emporteroient bien du tems ; il étoit d'avis que nous prissions un logement à terre , pendant que nous serions obligés de rester au Cap ; j'y acquiesçai avec d'autant plus de plaisir , que je me flattai d'y faire quelques connoissances capables de me distraire un peu du chagrin que j'avois de me trouver si éloigné de Madame de Norsoy , qui malgré quelques petites infidélités de passage , auxquelles le cœur ne participeroit pas , étoit réellement la seule que je pusse aimer.

En conséquence de cette résolution , nous descendîmes à terre le lendemain de fort bonne heure , après avoir fait mettre dans notre chaloupe les effets de M. & Mademoiselle d'Orbigny , que nous leur envoyâmes au Gouvernement avec la petite cassette qui m'avoit été confiée la veille , & nous nous occupâmes à chercher un endroit convenable pour nous retirer tous les soirs. Nous n'en trouvâmes pas d'autre qu'une petite maison , où il y avoit seulement trois chambres , lé-



gerement meublées, dont une de réserve, un Magasin assez spacieux, une cave & une petite cuisine séparée suivant l'usage du pays. Cette maison appartenoit à une veuve qui demouroit dans son habitation, éloignée d'environ une lieue de la ville, & qui y vivoit avec une niece qui composoit toute sa famille. Nous résolûmes d'aller après dîner faire une visite à cette veuve, & de nous accommoder de sa maison, si elle nous en faisoit un prix raisonnable. Après avoir fait encore quelques visites, nous nous rendîmes au Gouvernement, où sitôt que M. de la Roche-Allard nous aperçut, il nous cria vive les gens de parole; si vous continuez à en agir ainsi avec moi sans façon, nous serons amis. M. & Mademoiselle d'Orbigny nous firent aussi mille caresses; ils offrirent à M. de Prépont de lui payer leur passage, qu'il refusa très-généreusement, s'estimant trop heureux, leur dit-il, d'avoir pu leur être bon à quelque chose; & ils terminèrent par les complimens ordinaires en pareil cas.

Un instant après, Mademoiselle d'Orbigny me tira dans l'embrasure d'une



d'une croisée, & me parla ainsi. Je fais trop de cas, Monsieur, de l'amitié dont vous nous avez déjà donné tant de marques, pour ne pas vous en demander la continuation. Puis-je me flatter que vous ne me la refuserez pas ? Je lui répondis que j'étois trop honoré de celle qu'elle m'avoit accordée sans l'avoir méritée, pour négliger la moindre des choses qui pourroient la convaincre de mon respectueux attachement & de ma déférence à ses volontés. S'il en est ainsi, Monsieur, me répliqua-t-elle, j'exige que vous m'en donniez tout à l'heure une preuve. Très-volontiers, lui répondis-je, Mademoiselle, & rien ne me sera impossible quand il s'agira de vous servir. Hé bien ! me dit-elle, Monsieur, en me présentant un fort beau diamant, je veux que vous acceptiez cette bague, non pas comme une reconnaissance de ma part, mais comme un gage assuré des sentimens que j'ai pour vous. Je m'étois trop avancé pour reculer ; ainsi j'acceptai le présent, & je baifai de bien bon cœur la main qui me le faisoit.

Après que nous eûmes dîné ;

*Part. II.*

D



pris congé de M. le Gouverneur & de nos compagnons de voyage ; nous nous rendîmes à l'habitation de la Dame Avrillon , c'étoit le nom de la propriétaire de la maison que nous avions en vue. Elle nous reçut assise dans un grand fauteuil avec trois ou quatre oreillers derriere son dos ; elle étoit assez vieille, & qui plus est, asthmatique. Quand nous l'eûmes instruite du sujet de notre visite , elle appella deux ou trois fois d'une voix enrouée & sépulchrale , Silvie ; aussitôt nous vîmes une fille assez jolie , d'environ vingt-trois ou vingt-quatre ans , qui ne m'eut pas plutôt envisagé qu'elle s'écria. Ah ! ma chere tante , voilà un Monsieur , en me montrant du doigt , avec qui je suis venue de France ; elle me demanda par quel bonheur elle avoit le plaisir de me revoir , je lui répétai ce que nous venions de dire à sa tante. Elle nous dit qu'elle étoit enchantée de nous être bonne à quelque chose , qu'ordinairement sa maison se louoit soixante piastras par mois ; mais qu'à cause de nous , elle la laisseroit à cinquante. Nous nous récriâmes beaucoup sur la cherté , & enfin après



bien des débats de part & d'autre ; nous convînmes à quarante , & Mademoiselle Silvie ( qui par parenthese étoit la Demoiselle aux papillotes , dont j'ai parlé dans ma premiere partie ) nous promit de se rendre le lendemain matin , à dix heures , à la ville , pour passer le marché , faire balayer la maison , & nous remettre les clefs qui nous manquoient. Elle nous offrit ensuite la collation avec tant d'instances , que nous ne pûmes nous résoudre à la refuser ; elle me fit aussi donner ma parole , que pendant que je serois au Cap , j'irois la voir quelques fois & dîner avec elle.

En nous reconduisant , je l'embrassai , & nous retournâmes au Cap , où nous nous embarquâmes pour aller coucher à bord.

Nous convînmes en soupant que M. de Prépont enverroit à la ville deux pieces de vin , & toutes les choses qui pourroient nous être nécessaires pendant le séjour que nous y ferions. Il donna aussi ordre à son Lieutenant de coucher dorénavant à son Brigantin , & le lendemain nous descendîmes à terre avec nos équi-



pages , que nous fîmes conduire à notre maison , où nous trouvâmes Mademoiselle Silvie , qui nous avoit devancé de plus d'une heure ; elle nous remit toutes les clefs , nous allâmes passer le marché ; & sur ce qu'elle nous dit qu'elle resteroit deux jours à la ville , pour quelques affaires qu'elle y avoit , M. de Prépont l'engagea à ne pas souper ailleurs qu'avec nous , & nous la quittâmes pour nous rendre au Gouvernement.

Après dîner un Officier Suisse, nommé Schmitt , aborda M. de Prépont & le tira à l'écart pour lui demander s'il n'avoit pas de tabac de Saint-Vincent dont il voulut se défaire , qu'il avoit presqu'entièrement manqué dans l'Isle , & qu'il lui procureroit quelqu'un qui s'en accommoderoit avec lui. Je le veux bien , répondit M. de Prépont , envoyez-le demain matin chez moi & nous nous arrangerons.

En sortant du Gouvernement cet Armateur me dit d'aller à bord pour y chercher mon tabac , qu'il avoit une très-bonne occasion pour m'en procurer la vente , & qu'il espéroit



me faire faire un bon coup. Je le remerciai , partis tout de suite , & à l'exception de deux grosses andouilles que je me réservai pour mon usage , j'apportai tout ce que j'en avois.

En arrivant au logis , je trouvai M. de Prépont & Mademoiselle Silvie qui m'attendoient , nous procédâmes au partage des chambres , & après avoir fait assaut de compliment , je choisis la plus petite , & en même tems la plus voisine de celle de Mademoiselle Silvie , nous soupâmes ensuite le plus gayement du monde , nous fîmes faire un petit tour de savanne , & nous nous retirâmes ensuite chacun dans notre appartement.

Aussi-tôt que je jugeai cet Armateur endormi , j'allai frapper doucement à la porte de Mademoiselle Silvie , qui me demanda ce que je voulois ; renouveler connoissance avec vous , lui répondis-je. Quoi ! me dit-elle , est-ce que vous rêveriez encore à la bagatelle ? Pour moi depuis que je vous ai quitté , je n'y ai seulement pas pensé une minute. Vous n'avez donc guères songé à moi , lui répliquai-je ; en tout cas je ne vous res-



semble point , car je n'ai pas été un instant sans m'entretenir de vos charmes , & sans desirer de vous revoir. Aussi le dieu des cœurs , pour me récompenser de ma persévérance , a-t-il dirigé mes pas jusqu'ici , afin que je vous retrouvassé ; mais je ne croyois pas que ce fût pour vous faire des reproches de votre ingratitude. Adieu, je me retire , & je ne vous verrai jamais. Attendez , Monsieur , attendez , me dit Mademoiselle Silvie , je vais . . . . . Mais enfin , à quoi cela nous menera-t-il ? à jouir , Mademoiselle , à jouir , lui repartis-je , & à goûter l'un & l'autre des plaisirs que l'amour ne réserve qu'à la jeunesse , & que nous ne ferons pas toujours en état de ressentir. Elle se leva & ouvrit ; j'entrai , & par des démonstrations physiques je lui prouvai la solidité de mes raisons.

Il étoit près de huit heures quand M. de Prépont entra dans ma chambre pour me reprocher ma paresse ; mais il ne sçavoit pas que j'avois employé une bonne partie de la nuit à autre chose qu'à dormir , & je ne jugeai pas à propos de l'en instruire.



Un instant après que je fus levé M. Schmitt arriva avec un particulier pour acheter mon tabac , qui me produisit deux cent Piaftres de poids , qui avec ce que j'en avois vendu à sainte Croix , me fit un bénéfice de plus de trois cens pour cent , non compris ce que j'en avois réservé pour moi.

Quand ces deux hommes furent partis , Mademoiselle Silvie qui les avoit vus sortir , nous dit que celui qui accompagnoit l'Officier , étoit un soldat Suisse déguisé qui servoit de croupier à des Espagnols qui n'osoient pas par eux-mêmes faire ouvertement le commerce dans l'Isle , & que si nous avions du coton , de l'indigo , des toiles , des mouffelines , dentelles , galons , castors , taffetas , fouliers , & toutes autres especes de marchandises , à l'exception du sucre , dont le transport étoit trop difficile , elle nous en procureroit la vente à un aussi bon compte que nous le pourrions faire aux côtes d'Espagne sans courir les mêmes risques. Nous acceptâmes avec joie ses offres , & nous lui promîmes une récompense honnête. Cela



étant, nous dit-elle, je vais retourner chez ma tante pour la prévenir, y prendre le linge & les hardes dont je pourrai avoir besoin ici, & je vous rejoindrai après demain.

Après son départ, M. de Prépont écrivit à son Lieutenant de lui envoyer, hors le sucre, toutes les marchandises que nous pouvions avoir l'un & l'autre, tant dans le Brigantin que dans les deux barques, & qu'il vint les accompagner jusqu'à notre Magazin, où il attendroit que nous fussions de retour; & nous nous rendîmes au Gouvernement.

Aussitôt que M. de la Roche-Allard nous apperçut, il vint nous prendre, M. de Prépont & moi, chacun par une main, en nous disant : venez, Messieurs, que je vous présente à une Dame qui est arrivée hier ici avec le Curé de sa Paroisse, afin de vous faire les remerciemens qu'elle vous doit pour tous les égards que vous avez eus pour son neveu & sa niece; je lui ai conté leur histoire, & quoiqu'ils n'aient pas absolument observé les règles de la bienséance, on leur a tout pardonné, d'autant que M. le Curé, que voilà,



& qui se trouve être le frere de Mademoiselle d'Orbigny , a promis de faire réhabiliter leur mariage , suivant la permission qu'il compte en obtenir de son Supérieur Général , qui est Vicaire Apostolique dans cette colonie , ce qui , avec les autres formalités que nous observerons , suppléera au défaut de consentement de Madame d'Orbigny. Ainsi Madame d'Artinville , qui ne comptoit que sur un neveu ou une niece , se trouve à présent chargée de toute sa famille. Je vais aussi mander à la Cour cet événement afin que l'on empêche , s'il en est tems encore , Madame d'Orbigny de faire quelques nouvelles incartades dignes d'elle & préjudiciables à sa famille.

M. de Prépont & moi , félicitâmes ces quatre personnes de leur heureuse réunion ; nous nous embrassâmes tous , & nous fûmes nous mettre à table.

Après le dîner , comme nous nous doutions bien que notre Lieutenant étoit à nous attendre au logis , nous prîmes congé de toute la compagnie , & Madame d'Artinville qui devoit s'en retourner avec sa famille à la Houpeliere , nous invita avec instance



à y aller passer quelques jours avec elle avant notre départ, & M. le Général qui devoit être de la partie offrit de nous y conduire, & nous leur en donnâmes notre parole.

Nous trouvâmes effectivement notre Lieutenant avec une bonne partie de nos marchandises que nous fîmes mettre dans le Magasin, & le lendemain il nous apporta le reste hors le sucre. M. de Prepont fit séparer ce qui lui appartenoit d'avec ce qui étoit à moi, afin que nous pussions chacun mettre la main dessus sans être obligés de chercher quand nous en aurions besoin. Nous allâmes à l'ordinaire dîner au Gouvernement, où il fut beaucoup question de Madame d'Artinville & de sa famille. L'après midi, comme nous n'avions pas grand chose à faire, nous passâmes dans le salon, j'y jouai au passe dix, & en moins de deux heures j'y gagnai quatre-vingt pistolles d'Espagne. L'heureux tems ! la fortune voloît après moi, & elle me joignoit ; aujourd'hui, je cours après elle & je ne puis l'atteindre, quelle différence ! Jeunes gens, si jamais dans votre belle saison, vous vous trou-



vez dans le cas d'en être favorisés, profitez-en, car il vient un tems où cette inconstante nous délaisse. Rappelez-vous à ce sujet ce qu'en dit le proverbe.

Pendant que nous soupions, M de Prépont me félicita sur le gain que j'avois fait, & il me dit que si le même bonheur m'accompagnoit dans la traite, il ne doutoit pas qu'en deux ou trois campagnes, je ne fusse en état de procurer un sort heureux à Madame de Norfoÿ; c'est tout ce que je desiré, lui répondis-je, & un instant après, appercevant à mon doigt le diamant que m'avoit donné Mademoiselle d'Orbigny, il me demanda d'où me venoit ce bijou, je lui en rendis compte. Il se mit à sourire en me disant qu'il souhaitoit qu'il eût un meilleur sort que celui qu'il m'avoit donné. Je le réserve, lui repartis-je, pour ma chere Victoire; mais à propos, je voudrois bien lui écrire, & je ne sçai par quelle occasion Tenez toujours votre lettre prête, me dit cet Armateur, je vous en procurerai une dans peu. Pour ne pas perdre de tems, j'allai tout de suite dans ma chambre,



& avant de me coucher , j'écrivis ce qui suit.

„ Je profite , ma chere Victoire , de  
 „ l'unique occasion que j'ai trouvée de-  
 „ puis mon départ de Marie Galante ,  
 „ pour vous donner de mes nouvelles.  
 „ Je ne cesse jour & nuit de penser à  
 „ vous , & de maudire l'espace qui se  
 „ trouve entre nous , qui me prive  
 „ d'aller à chaque instant vous don-  
 „ ner des preuves de toute ma  
 „ tendresse. La seule chose qui m'en-  
 „ pêche de succomber à la douleur  
 „ que me cause cette cruelle sépara-  
 „ tion , est l'espoir que j'ai d'être bien-  
 „ tôt en état d'unir mon sort au vôtre  
 „ pour ne nous jamais quitter ; Nep-  
 „ tune & Plutus me favorisent , j'ai  
 „ tout crédit dans leur empire , ils  
 „ sont mes garants. L'amour hélas !  
 „ l'amour en fera-t-il de même ? Puis-  
 „ je m'en flater ? Il est dans vos yeux ,  
 „ adorable Victoire , interrogez-le de  
 „ ma part , faites mieux encore , dic-  
 „ tez lui sa réponse. Adieu chere &  
 „ tendre amie , je vous quitte à re-  
 „ gret , je vous embrasse de tout mon  
 „ cœur , & vous prie de ne pas dou-  
 „ ter de la constance , de la fidélité &



» de l'inviolable attachement que vous  
 » a voué pour la vie ,

Le Chevalier D\*\*\*.

Le lendemain matin , je remis ma lettre à M. de Prépont , qui m'assura qu'elle ne tarderoit pas à partir ; & tandis que nous étions à réfléchir sur l'avantage qui résulteroit pour nous , si nous pouvions nous défaire à bon compte au Cap d'une partie de nos marchandises , ainsi que Mademoiselle Silvie nous l'avoit fait espérer , nous la vîmes entrer avec deux hommes qu'elle nous présenta comme des gens qui avoient envie de traiter avec nous de bonne foi. M. de Prépont qui prévint bien que nous en aurions au moins pour la journée , me pria d'aller chez M. de la Roche-Aillard pour nous excuser de ce que nous ne pourrions pas ce jour-là avoir l'honneur de lui faire notre cour. Quand je lui eus fait mon compliment , il me répondit avec son ton ordinaire , à la bonne heure , j'y consens pour aujourd'hui sans tirer à conséquence , mais ne vous y accoutumez pas , entendez-vous ? car je ne m'en accommoderois pas moi. J'aime



les gens de parole , & au bout du compte , quelques affaires que l'on ait , il faut toujours dîner soit dans un endroit ou dans un autre , ainsi plus de pareilles excuses dorénavant ; adieu. M. de Prépont manqua étouffer à force de rire , quand je lui rendis compte de ma mission. Un instant après cet Armateur me tira à part pour me dire que comme les deux croupiers que Mademoiselle Silvie nous avoit amenés , n'avoient pas assez de fonds pour faire affaire avec nous deux , il étoit d'avis que je commençasse par me défaire de mon lot ; j'y consentis volontiers , & après dîner , ils se chargèrent à peu de chose près de mes marchandises , moyennant deux mille cent piaftres de poids , de sorte qu'il ne me restoit plus de toute ma pacotille que quarante quintaux de sucre , deux pieces de basin , dont une d'Hollande & l'autre des Indes , une piece de tafetas noir , quatre paires de pistolets damasquinés en argent , deux fusils de maître garnis de même , quelques petites quincailleries de peu de conséquence , & quatre garnitures de veste en graine d'épinards de fil. Ces deux



croupiers promirent à M. de Prépont de revenir sous quinzaine pour s'accommoder avec lui. Mais quand ils furent sortis, Mademoiselle Silvie nous dit qu'il devoit nous en venir un autre, qui en effet ne manqua pas & s'arrangea avec M. de Prépont de toute sa partie de coton & de son indigo, qu'il lui paya en bon papier sur les meilleurs Négocians de l'Isle.

Nous nous rendîmes ensuite au Gouvernement, où nous dînâmes; & ceux qui deux jours auparavant avoient perdu leur argent contre moi, exigèrent une revanche, où je leur gagnai encore 35 pistolles, & je crois que si j'avois resté longtems au Cap, de revanche en revanche, je les aurois bientôt mis hors d'état de m'en demander davantage.

Nous retournâmes de bonne heure à notre Magazin, dans lequel Mademoiselle Silvie vouloit bien rester quand nous n'y étions pas, sur l'espérance dont nous l'avions flatée de l'intéresser honnêtement; cela lui faisoit d'ailleurs un petit établissement de passage assez joli, qui ne laissoit pas de lui procurer autant & même plus



de plaisir que s'il avoit été à vie.

Le jour d'après , qui étoit un Dimanche, étant à la Messe de la Paroisse, nous y vîmes entrer M. de la Roche-Allard , accompagné de plusieurs Officiers de la Garnison. Aussitôt qu'il nous apperçut , il nous fit signe d'approcher , & il nous dit qu'il avoit des nouvelles intéressantes à nous donner, En sortant nous l'accompagnâmes au Gouvernement , où il nous lut une lettre qu'il avoit reçue de Madame d'Artinvilliers qui lui mandoit que son neveu le Dominiquain avoit obtenu de son Supérieur Général, Vicaire Apostolique , les pouvoirs nécessaires pour réhabiliter le mariage de sa sœur avec son cousin , que le jour de la cérémonie étoit fixé au mardi suivant , & qu'elle se flattoit qu'il voudroit bien l'honorer de sa présence & nous amener avec lui pour y passer le reste de la semaine. Quoique ce voyage dérangeât beaucoup nos affaires , nous ne pûmes nous dispenser , de le faire , ou d'encourir la disgrâce de ce Gouverneur , qui étoit entier , peu aisé quand on lui résistoit , & que nous avions d'ailleurs besoin de le ménager; ainsi nous



lui promîmes de nous rendre à ses ordres le lendemain à sept heures.

Aussitôt que nous eûmes dîné, nous retournâmes à notre logis, où nous trouvâmes heureusement Mademoiselle Silvie, que nous priâmes de vouloir bien ne pas désemparer de notre Magasin pendant que nous serions en campagne; elle nous le promit, & M. de Prépont ajouta qu'il alloit se rendre à bord pour instruire son Lieutenant de ce qu'il auroit à faire, qu'il lui donneroit ordre de se rendre au magasin & d'y rester jusqu'à notre retour.

Quand nous fûmes seuls, Mademoiselle Julie & moi, je lui recommandai de ne me pas faire d'infidélité avec M. de Trainfort notre Lieutenant, qui étoit jeune, frais, bien facé, dont les épaules n'annonçoient pas une courte haleine, & qui quoique fort honnête homme, étoit d'ailleurs le plus indiscret mortel que je connusse: elle me promit tout ce que je voulus, & je n'en crus que ce qu'il m'en plut. Comme nous étions sur ce propos, Mademoiselle Silvie reçut la visite d'une petite Créole extrêmement jolie



d'environ quinze ans , fille d'un Com-mandeur de Negres , & qu'elle me dit être son arriere petite-cousine. Oh ! l'aimable enfant ; m'écriai-je en la voyant , puis m'approchant de l'oreille de Mademoiselle Silvie , je lui dis assez haut pour que la petite l'entendît , que je donnerois bien volontiers dix pistoles d'Espagne, pour qu'elle m'accordât ses bonnes graces. M. de Prépont arriva dans ce moment , la conversation en resta-là ; la jeune personne s'en alla, nous passâmes dans le Magasin qui nous servoit en même tems de salle à manger , & nous nous mîmes à table.

Tandis que nous soupions , M. de Prépont me dit qu'il avoit remis ma lettre pour Madame de Norfoÿ à un Corsaire qu'il avoit trouvé avec son Lieutenant, dont il étoit ami , & qui partoît le mercredi suivant pour la Guadeloupe, qu'il lui avoit fortement recommandé de la faire rendre sûrement à cette Dame aussitôt qu'il seroit arrivé , & que je pouvois compter sur son exactitude.

Nous fîmes, avant de nous, coucher un porte-manteau commun pour notre voyage, & nous nous retirâmes. Je me



levai le lendemain d'assez bonne heure pour faire mes adieux à Mademoiselle Silvie , je passai ensuite chez M. de Prépont , & nous nous rendîmes au Gouvernement avant sept heures ; nous y déjeûnâmes amplement , nous montâmes en voiture avec M. de la Roche-Allard & M. le Procureur Général du Conseil supérieur du Cap , qui étoit parent de feu M. d'Artinvilliers , & nous arrivâmes à la Houpelière , habitation de cette dame , distante d'environ onze lieues du Cap , & d'une de la Porte , route de Léogane , sur les quatre heures après midi , à cause d'un relais que M. le Gouverneur avoit envoyé à moitié chemin pour ne pas tant fatiguer ses chevaux.

Il n'est pas possible d'exprimer la joie que l'on fit paroître à notre arrivée , on nous y accabla de politesse & de remerciemens , & en mon particulier , j'ose dire que les héros de cette fête , se disputèrent à l'envi l'un de l'autre , à qui me feroit le plus de caresses , à un tel point que je ne crois pas que jamais aucuns convives se soient trouvés dans le cas de faire res-



sentir à leurs hôtes une pareille allégresse.

On nous lut , avant de souper , les articles du contrat qui avoit été passé la veille entre les conjoints , par lequel Madame d'Artinvilliers leur assuroit tous ses biens , dont cependant elle se réservoir la jouissance sa vie durant. Nous le signâmes après les parens & M. le Général , & nous assistâmes le lendemain au nouveau mariage de M. & Mademoiselle d'Orbigny , ou plutôt à la réhabilitation de celui qui avoit été fait à Trèves ; cette cérémonie fut accompagnée d'une pompe dont on n'avoit pas encore vu d'exemple dans le pays. Elle fut suivie d'un dîner somptueux & d'un bal où tous les principaux des habitans des environs , qui y avoient été invités , se trouverent , & on y donna un pharaon , où à mon ordinaire , je gagnai plus de deux cens pistolles d'Espagne , ce qui fit dire à M. de la Roche-Allard que je n'avois besoin d'autre pacotille pour faire la traite aux côtes , que de cent pistolles ; qui avec le bonheur dont je jouissois , seroient plus que suffisantes pour gagner en moins de



trois mois le produit d'une année des mines du Potosé.

Nous restâmes ainsi quatre jours francs à la Houpeliere, toujours dans de nouveaux plaisirs qui se succédoient les uns aux autres; mais comme nos affaires nous rappelloient au Cap, nous obtînmes avec bien de la peine notre passeport pour y retourner: nous partîmes donc le samedi matin avec la même compagnie que celle avec qui nous y avons été, & nous arrivâmes au Cap à huit heures du soir.

*Fin de l'Histoire de M. & Mademoiselle  
D'Orbigny.*

Nous trouvâmes Mademoiselle Silvie & M. de Trainfort notre Lieutenant dans les plus heureuses dispositions du monde, c'est-à-dire à souper; nous nous joignîmes à eux, & officiâmes des mieux, car nous n'avions rien pris depuis le déjeuner, que nous avions fait avant de partir de la Houpeliere; & dans les pays chauds, les digestions ne s'arrêtent pas longtems en chemin, surtout dans de jeunes estomacs, aussi faut-il que la répara-



tion suive de près la dissipation , qui est quelquefois de plus d'une sorte. Après le repas , M. de Prépont renvoya son Lieutenant à bord , parce que nous n'avions pas un troisième lit à lui donner , & qu'il n'auroit pas été décent à Mademoiselle Silvie de lui offrir la moitié du sien , dont certainement ils n'auroient point été fâchés ni l'un ni l'autre. Je m'aperçus qu'en se levant , ce Lieutenant tenoit sa main droite sur ses reins & qu'il appuyoit la gauche sur la table , ce qui me fit dire assez haut , d'un ton ironique , en m'adressant à Mademoiselle Silvie. Eh ! à quel jeu , Mademoiselle Monsieur de Trainfort s'est-il ainsi accommodé , je le croyois ma foi mieux sur la hanche ? Elle me répondit en rougissant un peu , que le pied lui avoit glissé sur les marches en descendant à la cave , & qu'il étoit tombé sur les reins , je souris malignement , & la quittai.

Le lendemain , Dimanche , nous allâmes à la messe & de-là au Gouvernement , nous y trouvâmes le neveu du Gouverneur de l'Isle de Cuba ; il se nommoit Dom Gusman de Tellas-



cos, il ne faisoit que d'arriver dans une Frégate Espagnole qui devoit dès le jour même, après dîner, continuer sa route pour le Mexique. M. de la Roche-Allard lui offrit un logement tant qu'il séjourneroit dans l'Isle, nous dînâmes ensemble & nous apprîmes que le motif de son voyage étoit de se faire rendre une barque qui lui appartenoit, & qui avoit été enlevée depuis trois semaines par un Corsaire François. Il prétendoit que cette barque n'étoit point de bonne prise, qu'elle étoit partie de la Havane avec une commission du Gouverneur pour aller à Porto-Rico y rendre à leur destination les marchandises dont elle étoit chargée; mais qu'un coup de vent, dont elle avoit été surprise pendant la nuit, l'avoit jettée sur nos côtes sans aucune intention d'y faire le commerce; ce qui étoit aisé à vérifier par la patente même du Patron, qui étoit restée entre les mains du Corsaire, qui ne l'avoit point trouvée armée en guerre, puisqu'elle n'avoit que quatre pierriers & dix hommes d'équipage; que bien loin de se mettre en défense, elle avoit amené au



premier ordre qui lui en avoit été donné, ne comptant pas à la vérité qu'on dût la saisir, parce qu'elle n'étoit pas dans le cas, & qu'enfin toutes les circonstances de cet enlèvement militoient en sa faveur.

Le Corsaire que M. le Général manda après le dîner, soutint au contraire qu'il avoit rencontré cette barque sur nos côtes, à l'Esterre du Port de Paix, environ sur les cinq heures du matin, en sortant d'en poursuivre une autre qui lui étoit échappée une heure auparavant, & qu'il avoit jugée être de société par un coup de canon qu'il avoit entendu tirer de ce côté-là, signal ordinaire pour s'entr'avertir, & qu'en outre il avoit vu les restes d'un feu qui avoit été allumé à terre, qui étoit un second signal confirmatif du premier, ce qui l'avoit forcé à s'emparer de cette barque qui étoit de fort bonne prise; que quant à la patente du Patron, elle ne méritoit aucune considération, en ce que les Gouverneurs donnoient toujours de ces sortes de commissions pour s'en servir au besoin; & que d'ailleurs, si le Patron s'étoit rendu de bonne grace, c'est qu'il n'avoit



n'avoit pu s'échapper, ni ne s'étoit pas trouvé en état de se défendre.

Comme je commençois une partie d'ombre, il vint un Nègre de M. de Prépont nous avertir, de la part de Mademoiselle Silvie, qu'il y avoit au magasin deux personnes qui nous y attendoient; cet Armateur me pria de m'y rendre, & me dit que s'il étoit question de choses auxquelles je ne pusse pas répondre, ou faire par moi-même, que je les remisse au jour d'après, qu'il avoit des raisons pour rester au Gouvernement, & que le soir, en soupant, il m'en instruiroit.

Je trouvai les deux Croupiers qui s'étoient accommodés de mes marchandises, & je les renvoyai jusqu'au lendemain matin. Quand ils furent fortis, j'essuyai de Mademoiselle Silvie des reproches sanglans du trait malin que je lui avois lancé la veille au sujet de M. de Trainfort. Quoique je ne me souciaffe plus gueres de cette fille depuis que j'avois vu sa petite cousine, j'avois envie de la ménager à cause du besoin que je prévoyois bien en avoir par la suite pour parvenir à mes fins, d'autant que je m'étois ap-



perçu plus d'une fois que l'argent avoit beaucoup d'attrait pour elle, ce qui m'engagea à lui faire une espece de satisfaction ; mes excuses lui plurent & nous fîmes la paix.

Nous nous promenâmes dans la Savanne en attendant le retour de M. de Prépont, elle me fournit l'occasion de lui demander si pendant notre absence, elle n'avoit pas eu la visite de sa parente ; une seule fois, me dit-elle, n'en seriez-vous pas amoureux ? Point du tout, lui répartis-je ; cependant elle me plaît, je ne ferois pas fâché de la voir, & si l'occasion s'en présentoit, je lui offrirois de bon cœur la collation. Cela étant, me répondit Mademoiselle Silvie, elle viendra Dimanche ; mais point d'entreprise, car c'est un enfant fort sage & bien élevé, il est malheureux pour elle d'avoir un pere, grand dissipateur, & qui lui fait, ainsi qu'à sa mere, passer de mauvais momens. Dans ces entrefaites arriva M. de Prépont, qui me dit que son intention, en restant au Gouvernement, avoit été de causer avec Dom Gusman de Tellascos, qu'il en avoit trouvé l'occasion pendant une



courte absence de M. de la Roche-Allard, qu'il avoit appris de cet Espagnol qu'il ne pouvoit rester au Cap que trois semaines, à cause des affaires importantes qu'il avoit à la Havanne, qu'il comptoit profiter du tems qu'il seroit dans nos Iles pour remettre les intérêts entre les mains de quelqu'un sur qui il pût compter pour les faire valoir & obtenir la main levée de son bâtiment, & qu'ensuite il loueroit une barque pour s'en retourner, qu'ils en étoient-là lorsque M. le Général étoit venu les rejoindre, ce qui l'avoit empêché de pousser les choses plus loin; & il m'ajouta, j'irai seul demain de bonne heure au Gouvernement pour conférer avec M. de la Roche-Allard d'un projet qui m'est venu dans la tête, & qui s'il réussit, nous sera fort avantageux pour la campagne de l'année prochaine; car pour celle-ci, comme nous nous sommes défaits de la plus essentielle partie de nos marchandises, je ne compte toucher les côtes que pour m'y fournir de tabac d'Espagne, cacao, chevaux, mulets, argent en barre & poudre d'or si j'en trouve l'occasion, & m'aboucher en même-



tems avec quelques connoissances que j'y ai , afin de convenir d'un endroit où nous puissions nous joindre sans courir aucun risque pour faire nos échanges. Vous en faurez davantage , me dit-il , après l'entretien que je compte avoir demain avec M. le Gouverneur , & nous retournâmes au logis. En y arrivant , nous trouvâmes M. de Trainfort qui nous informa qu'il venoit d'arriver un Navire des côtes de Guinée , dont la cargaison étoit de six cens Nègres. M. de Prépont se proposa tout de suite d'engager M. de la Roche-Allard à lui céder deux des six Nègres qui devoient lui revenir de cette cargaison , à raison d'un par cent , dont ils ont le choix sur la totalité , avant que la vente soit ouverte , droit qui est dû en entier aux Gouverneurs Généraux , & aux Intendants pour moitié seulement ; on appelle ces fortes de Nègres choisis , des pieces d'Inde , qui ordinairement sont estimés quinze cens livres chacun.

Cette circonstance me fit renâître l'envie que j'avois déjà eue plusieurs fois d'avoir un Nègre , mais je voulois qu'il fût Créole , & qu'il n'eût pas



plus de dix à douze ans ; j'en parlai à M. de Prépont , qui me promit de s'en informer. Mademoiselle Silvie qui étoit présente m'offrit de m'en procurer un que sa tante vouloit vendre , je lui dis de le faire venir , & que je m'en accommoderois volontiers s'il n'étoit pas trop cher ; il fut convenu qu'elle iroit elle-même le chercher le lendemain , & qu'elle reviendrait tout de suite. Comme nous ne pouvions pas laisser notre Magazin seul , M. de Prépont donna ordre à son Lieutenant de venir relever Mademoiselle Silvie , il soupa avec nous , s'en retourna à bord , & nous nous retirâmes.

Le jour d'après , nos deux Marchands ne manquèrent pas de revenir , ils s'accorderent de la moitié où environ des effets de M. de Prépont , qu'ils payerent en bonnes piaftres de poids , & en noix de poudre d'or , qui équivaloient bien au moins les meilleures lettres de change.

Je n'avois pas encore vu de cette charmante poudre qui a été la cause de bien des cruautés exercées en Amérique par les Espagnols , j'en de-



vins amoureux, & je priai M. de Prépont de m'en céder quelqu'une pour des piaftres. Malgré fon amitié pour moi, il héfita un peu avant de m'en donner fix de feize qu'il avoit reçues, à condition que fi jamais j'étois dans le cas de m'en deffaisir, ce feroit en fa faveur; rien n'étoit fi jufté & je lui promis. Ces noix pesoient environ quatre onces chacune, il en eft de moindres, il en eft auffi de plus fortes; l'once eft communément eftimée dans ce pays cinq piftoles d'Efpagne de poids, ce qui revient à cent livres de notre monnoie, quoique j'en aye vendu, lors de mon premier voyage en France, en l'année 1733, jufqu'à cent huit livres.

Je crois devoir avertir icile lecteur, que quand les Croupiers ont une fois fait affaire avec les Corfaires, ils n'enlevent jamais leurs marchandises que pendant la nuit, & très-fouvent ce n'est pas la première qui fuit le jour où ils ont traité; & ce dans la crainte d'être épiés & fuivis lors du transport qu'ils en font dans les Esteres où ils font attendus par les Efpagnols.

Quand nos Croupiers furent partis,



M. de Prépont s'en alla au Gouvernement, ainsi qu'il m'en avoit prévenu la veille, & me laissa le gardien du Magasin jusqu'à l'arrivée de notre Lieutenant qui ne tarda pas à s'y rendre. Comme je le connoissois grand bavard, je l'interrogeai sur le compte de Mademoiselle Silvie, je le raillai sur son mal de reins, je le pressai de me déclarer une chose que je lui fis entendre m'avoir été avouée : enfin je lui serrai de si près le bouton qu'il en perdit patience, & avec un ton brusque, digne d'un Marin, qui n'est pas habitué à réfléchir, il me dit; parbleu, Monsieur, quand on a donné sa parole d'honneur, on doit la tenir, ainsi changeons de propos, je vous prie, ou je vous laisserai seul. Je me mis à rire, & allai rejoindre M. de Prépont au Gouvernement.

Pendant le dîner, M. de la Roche-Allard, comme si M. de Prépont ne l'avoit informé de rien, demanda à Dom Gusman de Tellascos, s'il devoit venir une barque pour le rechercher, ou s'il en loueroit une au Cap; cet Espagnol lui répéta tout ce qu'il avoit dit la veille à cet Armateur, qui pro-



fita de cette occasion de lui faire offre  
 de son brigantin pour le mener à la  
 Havanne , où il comptoit , ajouta-t'il ,  
 aller avec moi pour quelques affaires  
 que nous avions à terminer avec deux  
 Bayonnois , qui étoient établis dans  
 cette ville ; que comme nous pourrions  
 bien nous trouver dans le cas d'avoir  
 besoin de la protection de son excel-  
 lence M. le Gouverneur , notre in-  
 tention étoit de le supplier de vouloir  
 bien nous être favorable auprès d'elle ,  
 & seconder la recommandation que  
 M. le Général avoit promis de nous  
 donner pour M. son oncle. M. de la  
 Roche-Allard interrompit dans le mo-  
 ment M. de Prépont , pour dire qu'il  
 consentiroit volontiers à nous donner  
 cette preuve de sa considération pour  
 nous , si nous n'avions pas dû recon-  
 duire Dom Gusman à la Havanne ,  
 mais qu'il étoit plus que suffisant pour  
 nous rendre vis-à-vis de son oncle  
 toutes sortes de bons offices , & qu'il  
 joignoit avec plaisir sa prière aux  
 nôtres pour l'y engager. Cet Es-  
 pagnol , à qui le crédit de M. le Gé-  
 néral pouvoit être fort utile dans le  
 procès qu'il avoit à l'Amirauté , pro-



mit beaucoup , & tint même encore davantage ainsi qu'on le verra par la suite. De cette façon , M. de la Roche-Allard , qui certainement ne nous auroit pas donné la lettre que nous lui demandions , trouva le moyen de nous obliger , & de ne se pas compromettre.

Après le dîner , M. de Prépont , qui dans l'occasion n'oublioit pas ses intérêts , aborda Dom Gusman de Tel-lascos , offrit de lui procurer un homme fort entendu dans les affaires de prites , & très-diligent ; il l'assura qu'il solliciteroit vivement en sa faveur quelques amis qu'il avoit à l'Amirauté , & qu'il agiroit de façon à faire donner une tournure avantageuse à son affaire , mais qu'il falloit absolument nier ce malheureux coup de canon , ainsi que le feu , & rejeter le tout sur une autre barque que son Patron soutiendrait n'avoir point vue , & qui apparament s'étoit arrêtée au même endroit que la sienne avant qu'elle y fut arrivée ; il persuada enfin si bien cet Espagnol qu'il s'en attira la confiance , & qu'il lui donna tout pouvoir de suivre son procès jusqu'à jugement dé-



finitif ; & depuis ce moment jusqu'à celui de notre départ , ces deux hommes furent inséparables , & conçurent l'un pour l'autre une estime & une amitié dont ils ont eu plus d'une fois occasion de se donner réciproquement des preuves.

Cette ouverture de cœur nous arrêta au Gouvernement jusqu'à près de sept heures , nous trouvâmes à notre retour au logis Mademoiselle Silvie , qui venoit d'y arriver avec son petit Nègre ; nous en fûmes très-contens , M. de Prépont & moi , tant pour la figure que pour la taille ; il avoit environ 13 ans , & pouvoit valoir au plus sept cens francs , mais on ne le voulut pas laisser à moins de cent pistolles , je le refusai , & fus me coucher.

Il n'y avoit pas deux heures que j'étois endormi , quand j'entendis frapper plusieurs coups à la porte de la rue , j'ouvris la fenêtre & je vis nos deux Croupiers de la veille , qui venoient chercher leurs marchandises. J'éveillai Mademoiselle Silvie & le Nègre de M. de Prépont , qui vinrent avec moi au Magazin ; lorsque nous



leur eûmes délivré leurs effets , Ma-  
demoiselle Silvie vint jusques dans  
ma chambre , pour me demander  
pourquoi je ne voulois pas m'accom-  
moder de son Nègre , que sa tante lui  
avoit ordonné de ne le pas laisser à  
moins de huit cens livres , & qu'il  
étoit bien juste qu'elle eût aussi un  
petit bénéfice , qu'elle en avoit agi avec  
moi de maniere que je n'y devois pas  
regarder de si près , quand ce ne seroit  
que par reconnoissance. Je fus si étonné  
de cet impudent propos , que je restai  
au moins deux minutes sans lui répon-  
dre ; mais elle n'y perdit rien pour at-  
tendre , car aussitôt que je fus un peu  
remis , je lui témoignai la surprise où  
j'étois de ce qu'elle osoit se plaindre  
de ma reconnoissance , que j'avois  
porté bien au de-là de ce qu'elle mé-  
ritoit , je lui reprochai ses infidélités ,  
je lui rapportai la conversation que  
j'avois eu avec Trainfort & la façon  
comique dont il m'avoit appris son  
secret sans le vouloir : enfin je lui en  
dis tant qu'elle se mit à pleurer. Ses  
larmes me touchèrent , je lui donnai  
vingt-cinq piastres , & je lui-dis que  
quand il feroit jour , je lui remettrois



en présence de M. de Prépont sept cents cinquante livres pour le prix de son Nègre , ne voulant pas que cet Armateur fût informé de la sottise que je faisois ; qu'ainsi elle avoit par ce moyen cent francs de bénéfice , je lui promis de n'en pas rester là si j'avois lieu d'être content d'elle dans l'exécution d'un projet que je méditois , où elle me seroit nécessaire , & que j'engagerois même M. de Prépont à la récompenser largement de ses soins ; elle me quitta , & j'allai passer le reste de la nuit dans mon lit.

Aussitôt que je fus levé , je passai chez M. de Prépont , à qui je fis connoître un si grand desir d'avoir le petit Nègre , qu'il consentit que j'en donnasse deux pistolles d'Espagne de plus , quoiqu'il ne les valut pas , & dans l'instant je payai devant lui à Mademoiselle Silvie cent vingt-cinq piastres qui me restoient à lui donner , & que cet Armateur crut être la totalité du prix.

Nous sortîmes un instant après , & M. de Prépont me mena à bord du vaisseau négrier , où après avoir remis au Capitaine l'ordre par écrit , qu'il avoit de M. de la Roche-Allard ;



il choisit six jeunes Nègres, depuis dix huit jusqu'à vingt ans, en donna sa décharge, & nous descendîmes à terre, d'où nous nous rendîmes au Gouvernement avec nos pieces d'Inde, parmi lesquels M. le Général laissa le choix à M. de Prépont pour les deux qui lui convenoient, moyennant trois mille livres, & dont on lui offrit le lendemain quarante écus de bénéfice, s'il avoit voulu s'en défaire.

Le samedi suivant, le Marchand qui avoit acheté le coton & l'indigo de M. de Prépont, vint nous voir, & il s'accommoda du reste des marchandises de cet Armateur qu'il paya en piastres de poids. Nous allâmes ensuite au Gouvernement, où nous trouvâmes M. & Madame d'Orbigny, qui étoient venus exprès de la Houpe-lière, pour rendre une visite à M. de la Roche-Allard, & lui faire leurs remerciemens. Le proverbe qui dit que la satisfaction embellit, se trouva bien confirmé en la personne de Madame d'Orbigny, car quoique jusqu'alors je l'eusse vue, par sa beauté, dans le cas d'inspirer des passions aussi vives que subites, je la trouvai dans ce moment, au dessus même de l'exagération.



L'indulgence qu'ont ordinairement les amateurs de romans pour les héroïnes qui en sont l'objet , me fait espérer que si le hazard les fait tomber sur cet endroit, ils ne regarderont pas comme hyperbolique , l'éloge que la vérité me force à faire de celle-ci.

Je fis naître à M. de Prépont l'idée de donner à dîner à cet heureux couple , & il se chargea de faire agréer cette partie à M. le Général , qui eut d'abord bien de la peine à se rendre , mais qui enfin se laissa aller aux sollicitations des deux héros de la fête. Elle fut fixée au mardi suivant ; on y invita Dom Gusman de Tellascos , le Procureur Général du Conseil supérieur du Cap, le Lieutenant Général & le Procureur du Roi de l'Amirauté , le Lieutenant de Roi , le Major de la Place & le Commandant. M. de Prépont , muni de l'agrément de M. de la Roche - Allard , chargea le Maître d'Hôtel de ce Général de faire la dépense nécessaire pour donner un repas convenable à l'importance des personnes qui y seroient au nombre de douze , de le préparer dans les



cuisines du Gouvernement , de nous fournir , table , vaisselle , dessert , linge , & généralement tout , hors le pain & le vin.

De retour au logis , M. de Prépont envoya un de ses Nègre à bord , pour y prendre du vin de Champagne rouge & blanc dont nous avions bonne provision , quelques bouteilles de malvoisie ; deux d'eau des barbadès & de fine orange ; il écrivit en même tems à son Lieutenant d'engager le Capitaine du navire , qui nous avoit si bien abreuvé à notre arrivée , de nous céder quelques bouteilles de son vin du Cap , & le tout fut rendu & rangé dans notre cave avant huit heures du soir.

Le lendemain, Dimanche, en sortant de la messe, je feignis avoir une si forte migraine que j'allai me coucher , & je priai M. de Prépont , qui alloit dîner au Gouvernement de m'excuser auprès de M. de la Roche-Allard & de la compagnie. J'attendois ce jour-là ma petite Créole qui ne vint qu'à trois heures après midi ; je lui donnai une fort belle collation , dont j'avois autant besoin qu'elle , je lui fis les plus



jolies propositions du monde , je lui montrai de l'or , je lui en offris , mais peine inutile ; elle rioit de tout , mangeoit comme quatre , buvoit très-peu , dont j'enrageois , & ne me répondoit rien. A la fin ma patience se laissa , je hazardai quelque-unes de ces honnêtes libertés , qui souvent sont pathétiques ; elle s'éfaroucha , se mit à crier , & appella sa cousine qui venoit de descendre. Mais voyant qu'elle n'arrivoit pas , & que pour tâcher de l'appaiser , je me mettois en devoir de redoubler mes politesses , elle s'échappa de mes bras , & fut rejoindre Mademoiselle Silvie qui étoit sur la porte , & qui dans l'instant monta pour me reprocher mon entreprise. La résistance de cette petite créature , que je regardois comme très-déplacée à mon égard , & comme un défaut d'éducation , qui est communément assez bonne dans cette Colonie , me donna de l'humeur , & dans mon premier mouvement je brusquai Mademoiselle Silvie , à qui cependant par réflexion , je parlai ensuite ainsi.

Vous n'ignorez pas sans doute à présent , ma chère Silvie , l'inclination



qua j'ai conçue pour Suzette votre petite cousine, je ne fais en cela que vous rendre le change de votre infidélité, mais moins heureux que vous ne l'avez été, je trouve cette petite personne d'une indocilité à m'en faire très-mal augurer, si vous ne l'aidez pas un peu de vos conseils pour lui donner une autre façon de penser que celle qu'elle a, qui est des plus ridicules; ainsi si vous voulez me seconder, je triplerai l'offre que j'ai faite la première fois que je l'ai vue; mais pour cet effet, il faut que vous l'engagiez à coucher ce soir avec vous, que vous envoyez Tiou Tiou, (c'étoit le nom de mon Nègre) en avertir sa mere, afin qu'elle n'en soit pas inquiète, & vous la ferez reconduire demain. Je tirai en même tems ma bourse, je comptai devant elle les trente pistoles d'Espagne en or, je lui en donnai sur le champ une par forme d'arrhes, que je lui promis de ne pas déduire de la somme principale, si les choses se passoient bien & avec décence; & sans attendre sa réponse, je m'en allai au Gouvernement, où on me félicita beaucoup sur le rétablissement de ma



fanté, j'y fis une partie d'ombre avec Madame d'Orbigny, & nous ne retournâmes au logis qu'à huit heures du soir.

En y arrivant je trouvai Mademoiselle Silvie avec sa petite cousine. Tion Tion, que j'interrogeai, me dit qu'il avoit été chez la mère de Suzette pour la prévenir que sa fille n'iroit pas y coucher; elles souperent toutes deux avec nous, je pressai l'heure de la retraite, à cause de mon indisposition prétendue, & environ une heure après que je fus dans ma chambre; Mademoiselle Silvie vint m'y trouver pour me dire que ce n'étoit pas sans peine qu'elle étoit venue à bout d'engager sa cousine à se rendre à mes desirs, & de lui persuader tous les avantages qui lui reviendroient de sa complaisance pour moi, qui peut-être me détermineroit un jour, si j'avois lieu d'en être satisfait, à lui procurer un bon établissement; elle m'avertit ensuite qu'elle étoit déjà couchée, qu'elle m'attendoit, & que je pouvois l'aller joindre. Je trouvai encore bien des préjugés à vaincre, beaucoup de petites façons à combat-



tre, & on aima mieux enfin risquer l'assaut que de capituler.

Après avoir quitté la petite Suzette, qui n'étoit plus si farouche, je lui fis donner sa parole de venir coucher au logis au moins deux fois par semaine, & il étoit près de trois heures quand je me retirai chez moi, j'y trouvai Mademoiselle Silvie fort endormie, je l'éveillai & la renvoyai dans sa chambre.

Il étoit environ dix heures quand je passai chez M. de Prépont, qui me trouva un peu changé, je n'eus pas grand peine à lui faire croire que c'étoit un effet de ma migraine, & du peu de sommeil de la dernière nuit, dont je ne jugeai pas à propos de lui apprendre la véritable cause. Il me parut un peu embarrassé sur le compliment qu'il devoit faire à Mademoiselle Silvie, que nous ne pouvions admettre avec les personnes que nous devions avoir le lendemain à dîner. Je me chargeai de la commission, & j'alloi de ce pas lui proposer d'aller passer la journée du mardi avec la mère de sa cousine, que je lui recommandai de ramener le soir; je lui donnai



deux piaſtres pour la dépenſe qu'elle pourroit y faire , & en ſa préſence , je remis à Suzette les trente piſtoles convenues , que je commençois fort à regretter.

Nous allâmes à l'ordinaire au Gouvernement , nous y paſſâmes l'après midi à jouer , & nous revinmes enſuite au logis. Mademoiſelle Silvie m'inſtruiſit qu'elle avoit été reconduire ſa couſine , & qu'elle avoit prévenu ſa mère qu'elle iroit le lendemain dîner avec elle. Elle m'ajouta que pour captiver la bienveillance de cette femme , dont elle avoit été touchée de la miſere , elle lui avoit fait préſent de deux piſtolles d'Eſpagne ; je feignis de ne la pas entendre , & j'allai rejoindre M. de Prépont.

Le lendemain nous tirâmes du Magazin le peu de marchandises qui nous reſtoient , que nous distribuâmes dans nos chambres. Ce fut là la ſalle où nous reçûmes notre compagnie , qui n'arriva précifément qu'à l'heure de ſe mettre à table. Un repas bien ordonné , des mets exquis , un ſuperbe deſſert , des vins excellens , liqueurs fines , caſſé &c. redoublèrent dans



nos convives une joie qui y étoit naturelle, & nous firent passer la journée du monde la plus agréable, qui fut suivie, d'un bal où vint une bonne partie de la ville; il dura jusqu'à minuit, & chacun se retira ensuite. Cette fête ne laissa pas de coûter à M. de Prépont, il étoit bien juste que je fisse la moitié des frais; mais il ne fut pas possible de lui faire entendre raison sur cet objet.

Mademoiselle Silvie & sa cousine, qui étoient revenues sur les huit heures du soir, profitèrent de la circonstance favorable du bal pour en partager les plaisirs, & j'eus soin de ne les pas laisser manquer d'aucuns des rafraîchissemens qui leur plurent. Aussi pour m'en témoigner leur reconnaissance elles m'annoncerent qu'elles seroient inséparables pendant le séjour que nous devions faire encore au Cap, qui heureusement ne fut pas long, sans quoi il m'en auroit coûté une bonne partie du gain que j'avois fait au jeu, car j'avois à faire à des sangsues, & je n'étois pas d'avis de laisser aller au tambour ce qui m'étois venu de la flûte.



Nous ne nous occupâmes plus qu'à solliciter en faveur de Dom Gusman de Tellascos, un jugement qui lui donnât main-levée de sa barque ; M. de Prépont intéressa à cet effet tous ses amis & ses connoissances avec une chaleur digne de lui ; mais nous ne pûmes rien opérer de ce voyage. Cette affaire étoit sujette à de grandes discussions qui demandoient du tems, & éloignoient conséquemment la décision du procès que Dom Gusman ne fut pas en état d'attendre ; ainsi nous nous préparâmes à partir sous peu de jours.

Nous commençâmes par aller à bord de notre Brigantin pour le visiter & le faire mettre en état de tenir la mer ; & comme notre intention n'étoit pas de nous défaire de notre sucre aux côtes, nous le fîmes décharger & transporter dans nos barques qui devoient nous attendre au Cap, où nous devions les reprendre à notre retour.

Nous ne laissâmes dans chacune de nos barques que quatre hommes & un Patron, nous fîmes passer le reste sur notre Brigantin, pour renforcer



notre équipage, nous y fîmes aussi transporter deux canons qui nous manquoient avec un supplément de fusils, de pistolets à ceintures, haches d'armes, grenades, & généralement toutes les provisions de guerre & de bouche dont nous pouvions avoir besoin. Nous nous pourvûmes enfin comme si nous avions eu un trajet considérable à faire.

La veille de notre départ, M. de Prépont fit ses comptes avec Mademoiselle Silvie, il lui paya deux mois de location de sa maison, quoique nous n'y eussions pas été cinq semaines; mais le surplus lui tint lieu de gratification pour les soins qu'elle s'étoit donnée pour nous procurer des croupiers & garder notre Magazin. Cet Armateur porta la générosité à mon égard, jusqu'à refuser absolument que j'entraisse en rien dans cette dépense, ce qui m'indemnisa un peu de celle que m'avoit occasionné cette fille & sa petite cousine, qui montoit à plus de soixante pistolles d'Espagne, sans mettre en ligne de compte les chagrins que cette dernière me causa par la suite.



Toutes nos affaires étant terminées & rien ne nous arrêtant plus au Cap nous allâmes dîner le lendemain au Gouvernement, nous prîmes congé de M. de la Roche-Allard, & sur les quatre heures après midi, nous en partîmes avec Dom Gusman de Tellascos, pour nous rendre à bord, où notre Lieutenant nous attendoit, nous appareillâmes après le salut ordinaire & nous fîmes voile pour la Havanne, Capitale de l'Isle de Cuba, peu distante du Cap François.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant cette traversée, & le deuxieme jour de notre départ, nous mouillâmes sous pavillon Espagnol dans le Port de cette ville, après en avoir préalablement obtenu la permission du Gouverneur à qui nous avions envoyé dans notre chaloupe M. de Trainfort qui étoit chargé d'une lettre de Dom Gusman de Tellascos, avec qui nous descendîmes à terre pour aller saluer M. son oncle auquel il nous présenta. La premiere chose que nous lui demandâmes, fut qu'il eut la bonté d'envoyer visiter notre bâtiment, où nous l'assurâmes d'avance qu'on



qu'on ne trouveroit que des munitions de guerre & de bouche, que non-seulement nous avions envie de lui prouver que notre intention n'étoit pas de faire le commerce, mais encore d'ôter par-là aux Espagnols les soupçons que pourroit leur donner notre arrivée. Nous ajoutâmes ensuite que deux seuls motifs nous avoient engagé à faire ce voyage, le premier pour y reconduire M. son neveu, & le second pour implorer sa protection, si nous nous trouvions dans le cas d'en avoir besoin, pour recouvrer des sommes qui nous étoient dues par quelques particuliers François qui étoient établis dans sa ville, & que par parenthèse, nous avions eu soin de prévenir par des lettres, dont avoit été porteur notre Lieutenant, qui en sortant du Gouvernement les avoit fait tenir à leurs adresses, afin qu'au cas qu'ils vinssent à être interrogés, ils ne se trouvassent pas en contradiction avec nous. Ce Gouverneur ne consentit qu'après bien des instances de notre part à nous accorder la visite que nous demandions; quant au surplus, il nous assura qu'il feroit géné-



ralement tout ce qui seroit en son pouvoir pour nous rendre service ; nous primes alors congé de lui , & de son neveu , & nous allâmes coucher à bord.

Il y a apparence qu'après notre départ , Don Gusman de Tellaſcos prit ſoin d'inſtruire ſon oncle de la réception gracieuſe que lui avoit faite M. de la Roche-Allard , de la conſidération que ce Général avoit pour nous , & de nos démarches officieuſes , qui toutes avoient tendues à le favoriſer dans l'affaire qu'il avoit à l'Amirauté , pour lui faire reſtituer ſa barque , car il nous envoya ſon Ecuyer le lendemain-matin pour nous inviter à dîner , & à prendre un logement dans ſon Palais pendant le ſéjour que nous feroions à la Havanne , ce que nous acceptâmes avec d'autant plus de plaifir , qu'indépendamment de la ſatisfaction que nous aurions d'être tous les jours avec ſon neveu de l'amitié de qui nous avions tout à attendre , nous aurions encore plus de liberté d'aller & venir dans la ville quand nous le jugerions à propos , ſans courir le riſque , étant logés au Palais , d'être



perpétuellement épiés par une nation qui est des plus ombrageuses, conséquemment de voir à toute heure nos correspondans pour prendre avec eux des arrangemens pour la campagne suivante, & profiter d'une aussi belle occasion pour faire, en bonne partie, la charge de notre Brigantin.

Pour répondre à cette invitation, nous prîmes toutes les choses qui pouvoient nous être nécessaires, que nous embarquâmes dans notre chaloupe & que nous fîmes porter par nos Nègres au Gouvernement, où nous fûmes reçus bien différemment de la veille. On nous y régala partie à la françoise, partie à l'espagnole & partie à l'amérigaine; & si le safran dans les ragouts, les sucreries & l'eau n'y furent point épargnés, au moins le vin, quoique très bon, & les liqueurs y furent-ils bien ménagés. Nous nous conformâmes par bienfaisance à ce premier repas à l'usage de la nation, mais Dom Gulman qui s'étoit apperçu combien nous nous étions contraints, & à qui d'ailleurs notre façon de vivre ne déplaisoit pas, nous conseilla d'agir dorénavant comme si nous étions



dans notre pays, & que lui-même, pour faire les honneurs du sien, en satisfaisant son goût, nous y provoqueroit.

Après le dîner, M. le Gouverneur qui avoit bien au moins 78 ans, & qui ne vouloit pas que l'on pût dire de lui qu'il eût jamais brûlé une méridienne, chargea son neveu, avant d'aller la faire, de nous accompagner partout où nous voudrions, ce que son âge, ajouta-t-il, ne lui permettoit pas de faire. M. de Prépont qui craignoit d'être gêné, fronça un peu le sourcil; de quoi Dom Tellascos s'étant aperçu, il lui dit à l'oreille, en se penchant un peu sur son épaule: ne vous inquiétez pas, mon cher ami, je vous donne carte blanche, bien loin de vouloir vous nuire, je vous ferai plus utile que vous ne pensez, en ce que ma présence servira d'antidote à l'ombrage que vous pourriez donner aux surveillans qui rôdent sans cesse ici, si je n'y étois pas; ainsi prenez confiance en moi, soyez persuadé que vous n'avez pas un meilleur ami, & agissez en conséquence.

Ces assurances nous décidèrent en-



tierement ; nous ne fîmes cependant  
 ce jour-là que parcourir la ville , mais  
 nous employâmes bien plus efficace-  
 ment ceux qui suivirent , car il  
 fut arrêté entre nos correspondans &  
 nous , que nous nous rendrions l'an-  
 née suivante vers le 15 Septembre ,  
 aux environs de l'Esterre du Port de  
 Paix , que nous tiendrions la mer  
 sans mouiller jusqu'à ce que nous  
 fussions reconnus , qu'en atten-  
 dant ce moment nous serions toujours ,  
 sçavoir , le bâtiment Espagnol sous  
 pavillon françois , & le notre sous pa-  
 villon espagnol , & que le signal com-  
 mun , pour ne nous pas méprendre ,  
 seroit de mettre chacun à notre grand  
 mât une girouette jonquille ; mais que  
 comme nous ne pouvions , ni les uns  
 ni les autres , garantir les événemens  
 qui pourroient nous empêcher de rem-  
 plir nos engagements , le premier arrivé  
 attendroit l'autre pendant huit jours  
 en louvoyant , que les trois derniers ,  
 il tireroit le matin & le soir un coup  
 de canon , & que le neuvieme , ils'en  
 retourneroit. Nous convinmes aussi de  
 la nature , de la quantité & de la qua-



lité des marchandises que nous apporterions pour échanger, & nous nous séparâmes très-contens les uns des autres, munis chacun d'un double de ces conventions.

Cet arrangement une fois pris, nous songeâmes très-sérieusement à faire la charge de notre bâtiment, nous ne laissions pas cependant d'être fort embarrassés pour y parvenir. quand il me vint dans l'idée de proposer à M. de Prépont de nous ouvrir à Dom Gusman de Tellascos, que je croyois être assez notre ami pour se prêter à tout ce qui pourroit nous obliger. Cet Armateur trouva mon avis bon, & résolut de le suivre; en conséquence nous nous rendîmes le lendemain matin dans l'appartement de cet Espagnol, à qui nous fîmes part de nos vues; il nous embrassa à l'instant, & nous dit qu'il étoit bien charmé que nous l'eussions trouvé digne de notre confiance, & que quoi que la chose proposée fût de difficile exécution, il feroit en sorte de la rendre possible. Il nous demanda ensuite en quoi nous voulions faire consister notre charge, nous lui répondîmes en chevaux, mulets, ta-



bac, cacao, vanille, poudre d'or &c. Je vous entends, nous dit-il, & d'ici où comptez-vous aller ? Au Cap, lui répliquâmes-nous, pour y décharger, & de-là à Porto-Rico faire la même manœuvre. Voilà dit-il une fort belle spéculation, & j'ai à ce sujet un projet que je vous communiquerai en tems & lieu ; mais jusqu'à ce, je vois bien qu'il faut que je vous aide, autrement vous auriez peine à réussir ; ainsi donnez-moi demain l'état des marchandises que vous voulez emporter, & ne vous inquiétez de rien, j'en fais mon affaire, j'entens un peu cette partie, je ne payerai certainement pas plus cher que vous, reposez-vous encore ici une huitaine, & je vous procurerai tous les amusemens qui dépendront de moi pour prévenir l'ennui que vous pourriez y prendre.

Le lendemain nous allâmes lui porter ce qu'il nous avoit demandé, & nous lui remîmes en même tems douze mille piastras qui faisoient une somme de soixante douze mille livres, dont les trois quarts appartoient à M. de Prépont, & le surplus à moi ; nous le supplîâmes de les employer s'il



pouvoit , & même plus s'il en trouvoit l'occasion dont nous lui ferions sur le champ le remboursement ; & c'est à dater de ce moment que M. de Prépont m'affocia avec lui pour un quart dans son commerce , franc & quitte de tous frais pour cette campagne seulement ; mais aux conditions que par la suite , j'entrerois dans les dépenses au prorata de l'intérêt que j'aurois.

Le jour d'après , étant allé à la messe avec Dom Gusman de Tellaſcos , nous vîmes passer devant nous une dame qui me parut d'une taille fort avantageuse , & qui étoit entièrement couverte de sa mante ; elle fut se placer d'un côté opposé au nôtre , je fis tout ce que je pus pour apercevoir son visage & en découvrir les traits ; mais il étoit si bien caché que je perdis mes peines. Je questionnai beaucoup Dom Gusman sur son compte , mais ne la connoissant pas , il ne put rien m'en apprendre.

Le lendemain en me levant Tiou Tiou vint m'avertir qu'il y avoit dans l'anti-chambre une Métive qui demandoit à me parler. Comme je n'avois fait aucune connoissance depuis que



J'étois à la Havanne; je trouvai ce message singulier, & je me décidai pourtant à la faire entrer, elle me remit le billet suivant.

» Si le jeune étranger qui m'a tant  
 » observée à la messe, est effective-  
 » ment curieux de me voir, qu'il se  
 » rende ce soir à l'entrée de la nuit  
 » chez la Dona Fabricia Sidonia, qui  
 » demeure auprès de l'Eglise où il a  
 » été hier, il y verra la Mètive qui  
 » doit lui rendre ce billet, qu'il se  
 » laisse conduire, & il ne tardera pas  
 » à jouir de la satisfaction qu'il a de-  
 » sirée. S'il est discret, il n'a rien à  
 » craindre; mais s'il ressemble aux  
 » gens de sa nation, qu'il ne s'expose  
 » pas à venir.

Je ne fus pas peu surpris à la lecture de cette lettre, & quoique je ne sceusse encore à quoi me résoudre, je lui promis de me trouver au rendez-vous; je lui donnai une piasire, & je la renvoyai.

J'avouerai ingénument que si mon amour propre fut flatté, mon embarras fut encore plus grand. Je n'étois pas assez au fait du local du pays pour m'exposer à une démarche inconsidé-



rée , dont les suites pouvoient m'être funestes ; mais je brûlois d'impatience de voir cette nouvelle dulcinée , qu'une imagination échauffée me représentoit pour le moins aussi belle que Vénus , ou que les houries de Mahomet , tant fêtées par Petit de la Croix. J'aurois cependant été bien aise de trouver un quelqu'un qui pût m'instruire assez pour me rassurer sur mes craintes , & je n'osois me confier à M. de Prépont , qui certainement n'auroit pas manqué de me détourner de mon dessein par des conseils sages , à la vérité , mais très-difficilement goûtés par de jeunes gens que le tempérament conduit ordinairement plus que la raison : enfin après avoir bien examiné le pour & le contre , & fait toutes les réflexions possibles , je me déterminai , en suivant ma direction électrique , à courir les risques de l'aventure. Je m'habillai promptement pour aller reconnoître l'endroit désigné , afin de ne me pas tromper , & dans le moment que je sortois du Palais , je rencontrai Dom Gusman , qui étonné de me voir seul contre ma coutume , &



surtout le matin, me demanda en riant si j'allois en bonne fortune; il me prit tout d'un coup envie de lui faire ma confidence, & sans autre examen, je lui communiquai le billet qui m'avoit été adressé, & je lui avouai en même tems, mes desirs, & mes frayeurs. Quand il l'eut lu, il m'avoua qu'à l'écriture il connoissoit la personne dont il étoit question, que c'étoit une jeune veuve d'environ vingt-trois ans, des plus aimables, & qui même passoit pour être tres-retirée, qu'il avoit été fort ami du mari, qu'elle étoit très à son aise & n'avoit qu'un frere Officier dans les flottes du Roi, qui faisoit ordinairement sa résidence à Carthagène. Puis en se frappant le front de la main, il ajouta, voilà en vérité une invitation qui ne s'accorde gueres avec la reputation dont a joui cette dame jusqu'à présent, & il faut que vous lui ayez fait une impression bien forte pour s'exposer à perdre dans un seul jour, par son imprudence, ce qu'elle a acquis pendant dix années d'une conduite suivie. Au surplus je vous jure de n'en jamais parler, & je vous proteste d'ailleurs que



vous n'avez rien à appréhender ; mais comment ferez-vous pour que M. de Prépont ne soit pas informé de votre démarche, je connois ces entrevues nocturnes, la vôtre vous conduira au moins jusqu'au point du jour. Quant à cela, lui répondis-je, j'ai pourvu à tout, hors à une seule chose qui m'embarrasse fort, & qui est de sçavoir comment je rentrerai les portes ne s'ouvrant point avant six heures du matin. S'il n'y a que cette bagatelle qui vous inquiète, me répliqua-t-il, je m'en charge, je vous donnerai mon Negre Balthazard, garçon expérimenté, qui aura ordre de se rendre une heure après vous chez la Dona Sidonia, où il vous attendra jusqu'à votre retour de chez Dona Elvire de Cusma (c'étoit le nom de l'inconnue), il vous ramenera jusqu'à la porte du petit chemin couvert qui conduit au corps-de-garde de la Puerta, je parlerai ce soir à l'Officier, & vous n'essuyerez aucune difficulté. J'étois si transporté de la nouvelle passion qui m'aveugloit, (d'autant plus ridiculement, qu'à l'exemple de l'intrépide Chevalier de la Manche, je n'en avois



jamais vu l'objet), que j'aurois volontiers sacrifié tout ce que je possédois alors, pour témoigner à cet aimable Espagnol combien j'étois sensible à la beauté de son procédé, & au service qu'il me rendoit; hélas! je ne devois pas m'en étonner, il connoissoit le cœur de l'homme, dont il avoit fouillé tous les replis; il l'étoit lui-même & ne s'ignoroit pas. Comment donc n'auroit-il pas compati aux faiblesses de ses semblables? Il étoit bien éloigné de penser comme ces vieux pécheurs atrabilaires & jaloux, qui désespérés de ne plus goûter des plaisirs que l'impuissance seule leur interdit, croient s'en venger en répandant le fiel caustique, dont leur ame est abreuvée, sur tous ceux qui peuvent encore s'en procurer la jouissance.

J'allai néanmoins reconnoître la maison de la Dona Fabrice de Sidonia, & je retournai ensuite au Palais, où je trouvai M. de Prépont qui n'étoit pas sorti de sa chambre; je me plaignis d'un petit mal de tête qui augmenta après le dîner. Nous sortîmes ensemble pour le dissiper; mais



on eut beau faire, il fut tenace; & après avoir fait plusieurs tours de promenade tant dans la ville que sur le port, je pris congé de la compagnie en lui faisant entendre que n'ayant besoin que de repos, j'allois me coucher, & qu'il étoit inutile que sous prétexte de nourriture, on vint m'éveiller. Quand j'arrivai au Palais, je fis monter Tion Tion, à qui je donnai ordre, quelques instances que l'on lui fît pour me parler, de dire que je lui avois défendu de m'interrompre; je pris la clef de ma chambre, & je partis. En descendant l'escalier, je rencontrai Balthazard, qui me dit que son maître l'avoit instruit, que j'allasse toujours devant & que d'ailleurs je fusse tranquille.

Je me rendis donc chez la Dona Fabricia, j'y trouvai la Métive qui m'attendoit, & qui sans me rien dire, sortit. Je crus devoir la suivre, à dix pas, elle se retourna & me fit signe de continuer, j'obéis. Elle traversa au moins cinq à six rues, sans me faire grace d'aucunes de ces évolutions qui annoncent si bien le mystère, & nous parvînmes enfin dans une ruelle qui



avoit l'air d'un vrai coupe-gorge , &  
 dont l'inspection me fit frémir. Je sus-  
 tenté plus d'une fois de retourner sur  
 mes pas ; mais me rappelant ce que  
 m'avoit dit Dom Gusman , j'avançai  
 jusqu'à une petite porte ceintrée ,  
 peinte en verd , autant qu'un clair de  
 lune obscure put m'en faire juger.  
 La Métive tira une clef , ouvrit , me  
 fit entrer dans un jardin , & asséoir  
 sur un banc dans un cabinet de ché-  
 vrefeuil mêlé de jasmin , me dit de  
 l'attendre un instant , & qu'elle re-  
 viendrait bientôt. En effet elle ne  
 tarda pas ; elle me conduisit à l'entrée  
 d'un vestibule qui donnoit dans ce jar-  
 din , ouvrit encore une petite porte ,  
 me prit la main , & par un escalier dé-  
 robé , me mena dans un fort joli sa-  
 lon , assez bien éclairé par des bou-  
 gies , & de-là dans un cabinet où étoit  
 Dona Elvire de Cusma , nonchala-  
 ment couchée sur un sofa. Elle se  
 leva pour me recevoir ; mais le pre-  
 mier coup d'œil que je jettai sur elle  
 en entrant , m'éblouit de façon que  
 je fus plus de trois minutes sans pou-  
 voir articuler une seule parole ; mes  
 yeux leuis , mes yeux , qui dans ce



tems n'étoient pas muets, bien loin de se ressentir du désordre de mon âme, n'en furent que plus ardens à lui interpréter les sentimens qu'elle m'inspiroit; ils en dirent plus que je n'aurois pu en exprimer, & lui firent entendre que l'éclat des siens m'avoit réduit dans une situation d'où je ne sortirois jamais sans son secours. Revenu de mon étonnement, je lui témoignai combien je m'estimois heureux de ce qu'entre tant de mortels qui, ainsi que moi, se sacrifieroient volontiers pour lui plaire, elle avoit bien voulu me donner une préférence qui trouvoit sa justification dans le feu violent dont l'amour m'avoit embrâsé le cœur, & qui indubitablement en feroit consumé, si elle ne consentoit à en éteindre les flammes. Cette aimable femme me prit la main, me fit asseoir à côté d'elle sur son sofa, & me parla ainsi. Je suis née Espagnole, sincère & peu phraseuse, conséquemment, je vais vous avouer tout naturellement que lorsque je vous vis à la messe, votre figure me plut, votre attention à m'examiner me flatta, votre inquiétude me fit plaisir, & le desir



que vous fîtes paroître de me connoître en parlant bas à Dom Gusman de Tellaſcos me charma ; de retour chez moi , je formai la réſolution d'avoir une entrevue avec vous , je vous envoyai à cet effet le billet qui vous a fait rendre ici aujourd'hui ; bien loin de m'en repentir , vous ne faites que me confirmer dans la bonne opinion que j'avois de vous. J'ai été mariée fort jeune , j'ai vécu trois ans avec mon mari dans le plus cruel de tous les eſclavages , j'ai paſſé les trois années de mon veuvage dans la retraite , ſans vouloir écouter aucune des propoſitions qui m'ont été faites , je n'ai pas voulu non plus former d'inclinations , je redoute trop la jaloſie pour cela , & les gens de mon pays y ſont fort enclins. Non ſeulement j'aurois été malheureuſe , mais encore perdue de réputation ; ce n'eſt donc que le hazard ſeul de votre rencontre qui m'a décidée à penſer différemment. Je ſçai bien que vous n'êtes ici qu'en paſſant , & même pour peu de jours ; mais je me flatte que ce ne ſera pas le dernier voyage que vous ferez à la Havanne ; & ſi je ſuis aſſez heureuſe



pour vous revoir constant, je me ferai un vrai plaisir de partager ma fortune avec vous, qui depuis longtems fait l'ambition de bien des personnes; & en attendant, si mes prétendus attraits vous ont fait autant d'impression que vous me l'assurez, je consens à faire votre bonheur, mais aux conditions que vous me jurerez d'être discret. Je ne me fis pas tirer l'oreille pour la satisfaire, & dans le moment où j'allois commencer à détailler tous les charmes dont on venoit de m'abandonner la jouissance, on vint nous avertir que le souper étoit servi. Je donnai la main à Dona Elvire, nous passâmes dans le salon & nous nous mîmes à table; nous fîmes mille propos guais & joyeux, pour nous délasser du sérieux de notre première conversation, & être le prélude de celle qui devoit suivre notre repas. Il ne fut pas long, nous repassâmes ensuite dans le cabinet, où pendant près de trois heures, nous nous dédommageâmes amplement du tems que nous avions perdu par tous les délices que la volupté réserve à deux cœurs épris l'un de l'autre, quand ils



se trouvent en tête-à-tête. Avant de quitter Dona Elvire de Cusma, je lui demandai, si à cause de la contrainte où je vivois, il ne seroit pas possible d'obtenir d'elle une heure plus commode. Oui, pour vous, me répondit elle, mais non pas pour moi, parce que j'aime à dormir, cependant pour vous faire plaisir pendant le peu de tems que vous devez rester dans ce pays, trouvez vous régulièrement tous les deux jours au soleil levant où vous avez été hier au soir; la Métique s'y rendra & vous amènera ici. Il étoit quatre heures quand je pris congé de ma belle Espagnole. Sa Métique ne me fit plus faire tant de tours; & quand je pus me reconnoître, je lui donnai une piastre, la renvoyai, j'allai prendre Balthazard qui m'attendoit chez la Dona Fabricia Sidonia, il me conduisit au Palais par l'endroit convenu, je le récompensai largement, je montai dans ma chambre & je me couchai.

Il étoit près d'onze heures lorsque je me levai; j'appris que M. de Prépont étoit sorti, & avoit demandé de mes nouvelles à Tiou Tiou, qui lui avoit dit que je n'étois pas encore



éveillé. J'allai faire une visite à Dom Gusman, que je remerciai beaucoup du service qu'il m'avoit rendu, je l'informai de mes conventions avec Dona Elvire de Cusma, & il me dit qu'en conséquence, je pourrois prendre son Nègre toutes les fois que j'en aurois besoin, & qu'au moyen de cela l'Officier de garde à la Puerta ne refuseroit pas de m'ouvrir. M. de Prépont entra dans ce moment, & comme les jours qui suivoient mes migraines, je n'étois pas aussi frais qu'à l'ordinaire, il étoit bien éloigné d'attribuer ma défaite à un exercice qui ne simphatise guères avec cette indisposition. Il y avoit déjà plus d'une semaine de passée depuis que Dom Gusman avoit bien voulu se charger de nos affaires, quand il vint nous trouver pour nous dire que nous pourrions partir lorsque nous voudrions, & qu'il nous conseilloit pendant le dîner de demander à son oncle notre audience de congé, & qu'alors nous apprendrions ce qu'il avoit envie de faire pour nous obliger, il nous quitta ensuite & nous laissa bien décidés à faire ce qu'il desiroit.



Aussi ôt que le dessert fut servi, nous remerciâmes M. le Gouverneur de ses bontés, nous lui annonçames qu'ayant terminé avec nos débiteurs, & que rien ne nous arrêtant plus, nous le supplions de vouloir bien nous accorder notre congé. A l'instant Dom Tellascos prit la parole & dit à son oncle qu'il avoit envie, sa présence n'étant plus nécessaire à la Havanne, de retourner avec nous au Cap pour profiter du tems que nous y serions, afin d'y poursuivre la mainlevée de sa barque, & comme il étoit bien aise de faire quelques présens, il le prioit de trouver bon qu'il les fît embarquer dans notre Brigantin. Ce Gouverneur y consentit avec plaisir, & en fit donner l'ordre à l'Officier du Port. Après le dîner, l'oncle étant allé faire sa méridienne, le neveu nous donna l'état des marchandises qu'il avoit achetées pour notre compte, entre lesquelles étoit douze jeunes chevaux très-beaux, de l'âge de quatre à cinq ans, dont quatre gris pommelés, deux alzens, six noirs & vingt jeunes mulets; le reste consistoit en bannes de cacao, bottes de vanille, cais-



ses de tabac d'Espagne , quelques saumons d'argent & noix de poudre d'or. Il nous dit ensuite qu'il devoit faire beaucoup le voyage qu'il devoit faire au Cap pour nous faciliter l'embarquement de ces marchandises , qui nous auroit donné bien de l'embarras , indépendamment de la dépense qu'il auroit fallu faire & du risque que nous aurions couru ; que d'ailleurs s'il étoit assez heureux pour ravoir sa barque , il comptoit encore nous rendre de nouveaux services à Porto-Rico , où il iroit avec nous , qu'il y avoit beaucoup de connoissances , & d'amis auxquels étoient adressés les effets que contenoit la barque qui lui avoit été enlevée , que le coup de canon que l'on disoit avoir entendu tirer , lui faisoit croire que son Patron s'étoit chargé pour son compte d'une pacotille dont il avoit sans doute voulu se défaire sur nos côtes , ce qui ne laissoit pas de l'inquiéter , d'autant plus qu'il estimoit sa barque avec la cargaison qui étoit dedans plus de vingt mille piastres. Il nous ajouta qu'il alloit de ce pas prévenir l'Officier de la garde du Port , au sujet de cet embarque-



ment qu'il vouloit faire commencer dès le soir même.

Nous conyînmes, M. de Prépont & moi, que nous irions le lendemain au soir coucher à bord; mais quand je me trouvai seul je me ressouvins que j'avois promis le matin à Dona Elvire de Cusma, que je ferois en sorte d'aller souper avec elle la veille de mon départ; & afin de pouvoir lui tenir parole, j'allai dire à Balthazard qu'au sitôt que son maître seroit revenu de la ville, de venir m'en avertir. J'étois avec M. le Gouverneur & M. de Prépont quand ce Nègre parut, je le suivis à l'instant & j'allai trouver Dom Gulman que je priai de vouloir bien engager M. de Prépont à me laisser avec lui passer la soirée du lendemain, & que le jour d'après nous irions le rejoindre à sept heures du matin, il ne lui fut pas difficile de sentir le motif de ma demande, & il s'y prêta avec la meilleure grace de monde.

L'embarquement de nos marchandises & de notre fourage se trouva achevé le lendemain avant midi, & après dîner, nous fîmes une dernière visite à nos correspondans. M. de Pré-



pont nous quitta sur les sept heures  
 pour aller coucher dans son Brigantin.  
 J'attendis la nuit avec la plus grande  
 impatience, j'avertis Baltazard & je  
 me rendis chez la Dona Fabricia, où  
 je trouvai la Mètive qui me conduisit  
 à l'ordinaire chez Dona Elvire de  
 Cusma, où je passai une des plus dé-  
 licieuses nuits que j'eusse encore eues.  
 Nous nous séparâmes à six heures du  
 matin, plein d'amour & de regret,  
 & avant de la quitter, elle me donna  
 un bracelet de crin, ouvrage de ses  
 mains, sur lequel étoit son portrait  
 garni de diamans, que je conservai  
 jusqu'au moment fatal, où il me fut  
 inhumainement ravi avec ma liberté.

Je rejoignis Dom Gusman de Tel-  
 lascos vers sept heures, & nous nous  
 rendîmes ensuite à bord de notre Bri-  
 gantin; on appareilla aussitôt notre  
 arrivée, & après avoir donné le salut  
 ordinaire de neuf coups de canon,  
 nous fîmes voile pour le Cap Fran-  
 çois.

L'Isle de Cuba, dont la Havanne est  
 la ville capitale, est située dans l'A-  
 mérique Septentrionale à l'entrée du  
 Golfe du Mexique, elle a 260 lieues  
 de



de long sur environ quarante de large ; elle fut découverte par Cristophe Colomb dans le quinzieme siècle. Elle comprend sept Provinces : sçavoir Bayamo , Cueyba , Camagueya , Maisy , Macamun , Vhima & Zagua , dont dépendent quatre villes principales , qui sont la Havanne , Baracoa , le Port de la Trinité & celui du S. Esprit , & en outre San Salvador , S. Jacques , le Port au Prince , le Port de Zagua & le Port d'Hyacos , avec les Caps de S. Antoine , à l'extrémité occidentale ; de Coriente , à l'est de S. Antoine , sur la côte méridionale ; de Cruz , au nord de la partie occidentale de la Jamaïque ; de S. Nicolas , à l'extrémité orientale , & Maisy au couchant de Cruz & au nord de Baracoa ; & les Bayes de la Havanne , de la Honda & de Matancas. Il n'y a plus de naturels dans toute cette Isle ; on y voit une montagne d'où il sort beaucoup de bithume ; il y a plusieurs mines d'or & de cuivre , le terrain est bon , il produit de tout abondamment , & cette Isle dépend pour le Gouvernement civil , de l'Audience de S. Domingue.



La Havanne, qui en est la capitale, est située sur la côte du nord, presque vis-à-vis la Floride à 23 degrés de latitude; son Port est renommé & si bien fortifié, tant par l'art que par la nature, que si dans le siècle où nous sommes, il étoit quelque ville imprenable, on pourroit citer celle-ci comme telle.

Au deux côtés de son embouchure, sont deux pointes & un fort à chacune qui en défend l'entrée; l'un se nomme le fort du More, qui a soixantedix canons de fonte de vingt-quatre livres de balles, au dessous duquel est une tour très-élevée, où l'on tient toujours une sentinelle que l'on a soin de relever de trois heures en trois heures, pour découvrir les vaisseaux & donner le signal convenu pour en faire connoître le nombre à la garnison & aux habitans; le second fort est garni de quarante piéces de canon. L'entrée de ce Port, entre ces deux Forts qui portent l'un sur l'autre est si étroite qu'il ne peut y passer qu'un seul vaisseau à la fois, attendu que le reste des passages est rempli de rochers à fleur d'eau; mais elle s'élargit insensiblement & forme une grande



baye , où il peut contenir au moins mille Navires qui y sont à l'abri de l'impétuosité des vents , à cause des montagnes qui environnent cette baye , qui s'enfonce une lieue au sud , & forme plusieurs bras à l'est & à l'ouest. Quoique cette ville ne soit pas encinte de murailles , elle n'en est pas moins forte pour cela , ayant du côté de terre plusieurs bastions avec leurs courtines , & à son entrée un troisième fort qui la défendent & la garantissent de toute surprise ; la Garnison , tant de la ville que des forts , monte à environ 1500 hommes.

La figure de cette ville est presque ronde , elle a plus d'une lieue de circuit , les maisons sont belles , bien bâties & fort ornées en dedans , les rues sont larges & propres , & les habitants riches. Le commerce y est considérable , à cause des flottes d'Espagne qui y abordent tous les ans ; il y a une très-belle promenade & plusieurs places , dont une où se tient le marché. Les femmes y sont en général bien faites , extrêmement jolies & galantes. Il y a un Evêque qui fait toujours sa résidence dans cette ville , il



est Sufragant de l'Archevêque de S. Domingue. Outre la Cathédrale il y a trois autres Eglises Paroissiales, sept Couvens d'hommes & trois de femmes de différens Ordres avec un Tribunal du S. Office.

On comptoit de montems dans cette ville près de quatre cens familles Espagnolles, non compris les François & les Portugais qui y sont établis, & les Esclaves dont le nombre est considérable.

Il y a beaucoup d'arbres fruitiers, & autres propres à la construction des vaisseaux. Le gibier y abonde & le poisson est excellent.

Le terroir est très-fertile, il produit des cannes de sucre, du cacao, coton, gingembre, vanille, casse, canelle, indigo, mays, Rocou, maniock, tabac qui est sans contredit le meilleur de toutes les Colonies Espagnolles, & toutes sortes de fruits & herbages. La vie y est à fort bon compte, à cause de la grande quantité de bestiaux qu'il y a. Les dehors de la ville sont fort gracieux, & il y a nombre de belles habitations.

Les vents contraires que nous es-



fuyâmes pendant ce court trajet , ne nous permirent d'arriver au Cap que le troisieme jour à neuf heures du soir. Nous passâmes la nuit dans le Port , & le lendemain matin nous descendîmes à terre & allâmes au Gouvernement. D'abord que M. de la Roche-Allard nous apperçut , je ne comptois pas ma foi vous revoir sitôt , nous dit-il , vous avez donc fini vos affaires bien promptement ? Nous lui rendîmes un compte exact de ce que M. le Gouverneur de la Havanne , ainsi que M. son neveu , avoient bien voulu faire pour nous à sa considération ; ce qui avoit contribué pour beaucoup à hâter notre voyage. Nous lui fîmes part ensuite de la réflexion de cet Espagnol , au sujet de l'enlèvement de sa barque , dont le coup de canon que l'on avoit entendu , & le feu que l'on disoit avoir vu pouvoient bien provenir de quelque autre barque que de la sienne ; mais nous nous gardâmes bien de lui avouer le soupçon qu'avoit Dom Guzman sur son Patron. Nous allâmes ensuite à la Messe , & après dîner nous fîmes pour rendre une visite à Madame Avrillon , dont la maison & ses dé-



pendances nous devenoient plus nécessaires que jamais pour y loger tout ce que nous avions apporté de la Havanne.

Nous trouvâmes, en arrivant à son habitation, les choses bien changées. Mademoiselle Silvie nous apprit la mort de sa tante, dont elle étoit l'unique héritière; elle nous informa qu'elle étoit recherchée par l'économe d'une grosse habitation, qui avoit très-bien fait ses affaires, dont on faisoit beaucoup d'éloge, & que tout le monde lui conseilloit de prendre ce parti; nous l'y engageâmes nous-mêmes. Quand il fut question de lui proposer de nous louer sa maison, son écurie & son Magasin, elle ne voulut jamais consentir à nous les donner sur le même pied qu'auparavant, & elle en exigea dix piastras de plus par mois, avec la réserve d'une chambre où elle pourroit aller & venir quand elle jugeroit à propos; nous fûmes obligés d'en passer par-là, nous la quittâmes ensuite & retournâmes à bord.

Mademoiselle Avrillon, qui depuis la mort de sa tante avoit quitté son



premier nom de Silvie, se trouva le lendemain en même tems que nous à sa maison ; Nous passâmes le marché , & M. de Prépont s'en alla à bord , pour y prendre des planches & amener son Charpentier, afin de mettre notre maison en état de recevoir nos chevaux , mulets & autres marchandises. Je profitai de cette absence pour demander à cette fille si sa succession avoit été considérable ; elle me répondit qu'elle ne consistoit que dans cette maison, la petite habitation que j'avois vue , qui n'étoit montée que de sept à huit , tant Nègres que Nègresses , & dans quelque argent comptant ; que cependant elle se trouveroit assez aisée , si sa maison étoit toujours louée ; mais que c'étoit des hazards quin'arrivoient pas souvent : je lui demandai aussi des nouvelles de la petite Suzette , & elle me dit que depuis la mort de sa tante , elle demeurait avec elle ; & que si nous ne l'avions pas vue la veille , c'est qu'elle n'étoit pas revenue de chez sa mere , où elle avoit été passer la journée ; & avant de me quitter , elle m'engagea fort d'aller la voir quelques fois , de dîner avec elle , & que



j'y jouirois de toute la liberté que je pourrois desirer.

Quant M. de Prépont fut de retour , il donna ordre à son Charpentier de travailler à agrandir l'Ecurie , où il n'y avoit que huit places , afin d'y en faire douze pour mettre nos chevaux ; nous le chargeâmes aussi de mettre notre Magazin en état de loger nos mulets , de le pourvoir de rateliers , & de toutes les autres choses nécessaires à ces animaux. Comme dans les Isles de l'Amérique Septentrionale , tant du vent que sous le vent , les chevaux , les ânes & les mulets sont toujours au verd , qu'ils paissent dans les savanes , ou que l'on envoie couper par des Nègres deux ou trois fois par semaine , nous n'eûmes pas besoin de faire provision de fourrages , sans quoi nous aurions été fort embarrassés , car nous n'avions qu'un petit grenier à peine suffisant pour contenir ce qu'il en auroit fallu pour trois ou quatre jours. Nous fîmes vuider la plus grande de nos deux Chambres , dont les meubles furent portés dans la cuisine qui nous servit aussi pour mettre notre mays , qui tient lieu d'avoine à ces



animaux; nous destinâmes cette chambre à servir de Magazin pour nos autres marchandises, & la petite fut réservée pour loger M. de Trainfort, que nous devions y laisser avec les trois Nègres de M. de Prépont, pour avoir soin tant de nos chevaux & mulets, que de nos autres effets.

Cet arrangement une fois pris, nous nous rendîmes au Gouvernement, où, après le dîner, M. de la Roche-Alard nous dit qu'il avoit envie de mander le Corsaire qui avoit enlevé la barque de Dom Gusman de Tellascos, pour se faire informer de toutes les circonstances de cette prise; & qu'après avoir démêlé la vérité des choses, si elles se trouvoient dans un cas favorable à cet Espagnol, il s'emploieroit volontiers pour lui faire rendre justice; mais que si au contraire les preuves se trouvoient contre lui, il ne s'en mêleroit pas, parce que ce seroit, en sortant de son caractère, manquer en même tems à lui-même, à la Cour dont il avoit la confiance, & à M. l'Amiral qui l'honoroit de ses bontés. Puis il ajouta, j'imagine un moyen pour découvrir ce qu'il m'im-



porte de ſçavoir , c'eſt de propoſer à ce Corſaire un accommodement , ſ'il ſ'y prête , il n'eſt pas auſſi aſſuré de la légitimité de cet enlèvement qu'on le ſuppoſe , car ordinairement ces Meſſieurs ne lâchent point priſe quand ils ſe croient bien fondés , au lieu que ſ'il ſe roidit , je laifferai aller le cours des choſes , ſans faire aucunes démarches directes ni indirectes. Cependant quand bien même il acquieſce-  
roit à un arrangement , il ne faudroit pas moins pour cela que l'Amirauté rendit une ſentence puisqu'elle eſt ſaiſie de l'affaire , & qu'il ſ'y trouve pluſieurs parties intéreſſées. Mais cet accommodement , dont on auroit ſoin de ne pas laiffer ignorer le Tribunal , influeroit beaucoup ſur le jugement qui interviendroit ; qu'au ſurplus il ne falloit pas ſ'imaginer qu'il n'en conte-  
roit pas quelque choſe à Dom Guſman ; mais qu'au moins il ne perdrait pas tout. Nous déſérâmes à cet avis , & nous allâmes tout de ſuite en conférer avec Dom Guſman , qui promit d'en paſſer par où l'on voudroit , pourvû que l'on ſe dépêchât de lui ôter cette épine du pied. Nous pri-



mes congé de lui & retournâmes à notre bord.

Le lendemain mardi, & les jours suivans, nous nous rendîmes de fort bonne heure à notre maison, pour encourager par notre présence le Charpentier à finir promptement nos ouvrages, qui enfin se trouverent achevés le samedi, de sorte que le lundi nous fûmes en état de faire descendre nos chevaux & nos mulets à terre, ce qui n'est pas une opération des plus faciles, tant pour l'embarquement que pour le débarquement de ces sortes d'animaux.

Le jour suivant nous fîmes descendre toutes nos autres marchandises, & après les avoir visitées, nous les emmagazinâmes. Nous en mîmes M. de Trainfort en possession, & nous lui envoyâmes les trois Nègres de M. de Prépont pour rester avec lui, & être à ses ordres.

Quand nous fûmes une fois libres de tous ces embarras, un jour que M. le Général s'étoit absenté pour aller dîner chez M. l'Intendant, je prévins M. de Prépont que j'irois à la Flaciere, c'étoit l'habitation de Mademoiselle



Avrillon. J'envoyai en conséquence Tiou Tiou pour l'en prévenir & le chargeai d'un panier de huit bouteilles de vin, dans la crainte d'être obligé de boire de ces petits vins rouges de Provence, fades & doucereux, qui par la médiocrité de leur prix, servent à abreuver les gens sans goût, ou ceux à qui la fortune ne permet pas d'en boire de meilleurs. J'aurois pour lors été d'autant plus à plaindre, qu'ayant toujours soif, il ne m'auroit pas été possible de l'étancher, à cause de mes dispositions naturelles qui tendoient à l'hydrophobie. Je m'y amusai beaucoup, la petite Suzette y contribua de son mieux; mais elle fut fort étonnée, quand au moment de la retraite, elle ne se vit gratifiée de ma part que de la troisième partie du pot de vin qu'elle avoit reçu lors de la passation de notre contrat. Il étoit près de neuf heures quand j'arrivai à bord, il y en avoit plus d'une que M. de Prépont s'y étoit rendu; il m'en fit des réprimandes, qui, quoique légères, me firent sentir qu'il commençoit à avoir sur mon compte des idées peu favorables à la



réputation dont j'avois joui jusqu'à ce moment dans son esprit ; mais comme je ne pouvois me persuader qu'il fût bien instruit, je formai la résolution, malgré ses plaisanteries & ses ironies multipliées, de rester toujours sur la négative, de peur que par un aveu déplacé, ou au moins anticipé, je ne devinse, avant la conviction, la dupe de simples conjectures, très-souvent nuisibles à ceux qui ont des reproches à se faire.

En arrivant le lendemain au Gouvernement, nous scûmes de M. de la Roche-Allard que moyennant deux mille piastras, la partie adverse de Dom Gusman de Tellascos consentiroit à se désister de ses poursuites ; que dans l'acte que ce Corsaire passeroit, il y seroit relaté, que comme il pouvoit bien se faire que le coup de canon qu'il avoit entendu fut parti d'une barque qu'il avoit rencontrée, qu'il n'avoit pu joindre parce qu'elle avoit fait force de voile en le voyant, & qu'étant beaucoup plus légère que son bâtiment, elle s'étoit échappée ; les apparences lui ayant fait juger que cette barque pouvoit être d'in-



telligence avec celle de Dom Gusman ; il avoit cru devoir s'emparer de cette dernière , d'autant mieux qu'elle étoit de même nation : mais ne voulant rien avoir à se reprocher , après avoir fait toutes les informations nécessaires , il croyoit devoir , pour la décharge de sa conscience , se déporter purement & simplement de l'action par lui intentée à l'Amirauté contre le Patron de cette barque ; & que n'étant pas juste qu'il en fût pour les frais de son armement , ils s'en rapportoit aux juges de ce Tribunal d'ordonner à cet égard ce qu'ils jugeroient à propos. M. de Prépont que la reconnoissance portoit à prendre à cœur cette affaire , alla en sortant de table trouver le sieur Guignard ( c'étoit le nom du Corsaire ) & l'amena avec lui chez un Notaire , où il passa & délivra l'acte en question à cet Armateur , qui en conséquence déposa les deux mille piastras pour être remises au sieur Guignard , aussitôt que Dom Gusman auroit obtenu la main-levée de sa barque avec la restitution de sa Carguaison. Muni de cette piece , M. de Prépont vint nous



rejoindre au Gouvernement , nous la communiqua , & il fut résolu qu'on solliciteroit sans relâche le jugement de cette affaire , que nous étions bien aises de terminer avant d'aller à Porto-Rico. Les choses enfin furent menées de façon qu'au bout de quinze jours , intervint une sentence qui ordonna la main-levée pure & simple de la barque & de la cargaison , & condamna le Corsaire aux dépens , au moyen de quoi il reçut les deux mille piastras consignées , & Dom Gusman fut fort heureux d'en être quitte pour cette somme.

Pendant cette intervalle j'allai encore quelques fois à la Flaciere , je ne m'y arrêtai plus à dîner , ne voulant pas donner lieu à M. de Prépont , que je craignois à cause de Madame de Norfey , de me faire de nouveaux reproches ; mais j'étois bien éloigné de prévoir alors ce qui m'arriva à mon retour de la Jamaïque.

Toutes les affaires de Dom Gusman de Tellascos se trouvant terminées , nous convinmes ensemble que nous partirions au premier jour pour San Jouan de Porto-Rico , & que cet



Espagnol feroit transporter dans notre Brigantin tous les effets qui étoient dans sa barque , qu'il la laisseroit au Cap jusqu'à notre retour , qu'elle devoit le reconduire à la Havanne , & en cas d'événement nous fîmes aussi passer à notre bord six de ses matelots Espagnols. Comme nous nous préparions à partir , il arriva dans le Port une barque du Fort S. Pierre , appartenante au sieur Larcher qui la commandoit , & qui ayant été battue par la tempête , se trouvoit absolument hors d'état de tenir la mer , ce qui engagea M. de Prépont à proposer à ce Capitaine de s'accommoder avec lui des marchandises qu'il avoit pour la traite , aux offres de lui en tenir compte sur le pied de 50 pour 100 de bénéfice s'il ne lui arrivoit aucune avarie ; & qu'en cas d'accident , il lui en feroit bon du prix de la moitié , suivant sa facture , dont il lui remettroit un double. Cette proposition aussi favorable à l'un qu'à l'autre , ayant été acceptée par le sieur Larcher ; il les fit conduire dans notre bord , elles consistoient en toile de Bretagne dit platille , en fil de toute



espece , Toiles de Suisse , de Laval , mouffelines , dentelles , galons , bas de soie , chapeaux noirs & gris , taffetas , satins & environ cent livres de mercure crud ou vif argent ; & à cause du grand profit que l'on fait ordinairement sur cette derniere , il fut convenu que l'on rendroit au sieur Larcher moitié du bénéfice que l'on en retireroit si on trouvoit à s'en défaire , ce qui n'est pas facile .

Environ un mois après notre retour au Cap , nous appareillâmes pour San Jouan de Porto-Rico , sous pavillon espagnol ; il ne nous arriva rien dans notre trajet , & nous mouillâmes le quatrieme jour dans le Port de cette ville Capitale de l'Isle du même nom .

Dom Gusman fit passer dans notre chaloupe ses matelots , descendit à terre , & alla chez le Gouverneur , qui étoit fort ami de son oncle & le sien ; il avoit été informé , dans les tems , de la prise de la barque de cet Espagnol , il lui rendit compte de la façon dont il l'avoit récupérée avec sa cargaison , mais que ne s'étant pas trouvée en état de tenir la mer , il avoit été obligé de fréter notre Brigantin pour



conduire ses effets jusqu'à leur destination, & il lui demanda la permission de les faire débarquer, qu'il obtint sans aucune difficulté. Dom Gusman de Tellascos se pourvut d'un magasin où il fit transporter toutes ses marchandises & les nôtres, afin d'en faire la conversion. Il nous mena le lendemain chez le Gouverneur qui nous reçut assez froidement, & qui ne nous permit qu'avec peine d'aller à terre, à condition cependant que nous n'y coucherions pas. Dom Gusman ne voulut pas trop insister de crainte de donner de la défiance à ce Gouverneur, qui étoit fort ombrageux. C'étoit un Espagnol de l'ancienne roche, c'est-à-dire né avec une aversion invincible pour le nom françois & le changement de Gouvernement, n'avoit point du tout influé sur son caractère.

San Jouan de Porto-Rico, est située sur la côte septentrionale de l'Isle du même nom, elle est distante de celle de S. Domingue d'environ quatre-vingt lieues, est mal fortifiée, n'ayant ni murs ni remparts, les rues sont larges & peu longues, les maisons



assez bien bâties , mais point ornées , les croisées ne sont garnies , ainsi que dans la plus grande partie des antilles , que de canevas très-fin , au lieu de verre , dont on ne fait point d'usage , en ce qu'il faudroit les renouveler trop souvent , à cause des ouragans qui y sont assez fréquens , & qui en feroient un débris considérable. On a soin de faire les portes des maisons très-larges , afin que le vent qui regne une partie du jour , puisse y pénétrer plus aisément , pour y donner de la fraîcheur , la chaleur étant excessive. Il y a dans cette ville un Evêque qui est Suffragant de l'Archevêque de S. Dominique. La Cathédrale est un fort beau morceau par les ouvrages de sculpture dont elle est ornée. Il y a d'ailleurs plusieurs autres Eglises , tant paroissiales que conventuelles. Cette ville est fort peuplée , les habitans sont riches , il s'y fait un grand commerce , les femmes y sont assez jolies ; mais elles se communiquent moins qu'à la Havanne ; il y a hors de la ville une fort belle & riche Abbaye de Bénédictins.

Le Port de San Jouan , ou la mer entre par une embouchure assez étroite ,



est vaste & très-commode , l'ancrage y est bon , & les vaisseaux y sont à l'abri, tant de l'impétuosité des vents que de l'insulte des ennemis. Il est commandé par un Château muni d'une bonne artillerie & d'une forte garnison. Il y en a encore un autre que l'on appelle Fortalezza , où l'on garde les trésors du Roi.

Cette ville est la capitale & la plus considérable de toute l'Isle de Porto-Rico , qui fut découverte sur la fin du quinzieme siecle , par Cristophe Colomb; elle est située par les dix-sept & dix-huitieme degres de latitude nord , elle n'a pas plus de quarante lieues dans sa longueur de l'est à l'ouest , & environ ving-deux dans sa plus grande largeur , qui se prend du nord au sud ; elle est hérissée de hautes montagnes , il y a cependant quelques belles plaines , mais elles sont en petit nombre. Les vallées y sont très-fertiles par les rivières qui les arrosent , parmi lesquelles il y en a de fort belles. Cette Isle abonde en sucre , coton , casse , vanille , ris , mays , & maniock. Les bœufs & les vaches sauvages y sont communs , & leur cuir ne fait pas la



partie la moins essentielle du commerce. Elle produit aussi quantité d'arbres fruitiers & autres beaux bois bien veinés, propres à toutes sortes d'ouvrages. On y voit beaucoup de gibier & le poisson que fournissent la mer & les rivières est abondant & fort bon. Il y a vers le nord de cette île, plusieurs mines où l'on trouve de la poudre d'or en assez grande quantité. Les naturels de cette contrée, qui à présent sont presque tous Catholiques, au moins en apparence, ont la même origine que ceux de S. Domingue, leur caractère & leurs usages sont à peu près les mêmes; ils étoient autres fois ennemis jurés des Caraïbes des îles antilles du vent, & toujours en guerre ensemble; mais cette haine ne subsiste plus à présent entre ces deux peuples.

C'est l'or dont cette contrée abonde, qui fit naître aux Espagnols le désir d'en faire la conquête, & si les Lecteurs sont curieux de sçavoir comment ils s'y prirent, & quels furent leurs progrès, ils peuvent consulter le Père Carlevoix, dans son Histoire de S. Domingue, page 149 du pre-



mer Tome. Il en a donné une description assez exacte.

Il est très-difficile aux étrangers de faire le commerce dans cette Ile, non plus que sur toutes les autres côtes d'Espagne, à moins d'user de ruses, de beaucoup de précautions, & d'être assez bien armés pour se garantir de la violence qu'exerce ordinairement cette nation jalouse & impérieuse contre tous ceux dont elle peut s'emparer. Aussi ce commerce ne se fait-il que dans les anses, aux Esteres des villes, aux lieux d'embarquemens, & à l'embouchure des rivières, sans sortir de son bord, où les Espagnols se rendent pour traiter après leur en avoir donné avis par quelques coups de canon, & qui apportent avec eux tout ce qu'ils veulent donner en échange de ce qu'ils comptent acheter. Il faut pour cet effet avoir grand soin de faire des retranchemens dans son bâtiment, y être armé jusqu'aux dents, de crainte de surprise, ne pas trop laisser aborder de monde à la fois, & surtout avoir de bons yeux, de peur que les marchandises ne s'éclipsent, car ils sont très-grands escamoteurs. C'est



ce qu'on appelle traiter à la pique, Méthode bien plus sûre, bien moins couteuse, & plus usitée que celle de feindre des voies d'eau à la Calle, où des besoins d'eau & de bois pour avoir entrée dans le Port, ce qui est sujet à quantité d'inconvéniens & d'embarras.

Pendant les vingt-trois jours que nous restâmes à Porto Rico, Dom Gusman échangea nos marchandises contre de la vanille, du cacao, de l'argent en barre, de la poudre d'or & des piastras de poids, sur lesquelles nous fîmes un bénéfice considérables, & il nous envoya le tout à bord avec ce qui lui appartenoit.

Nos affaires étant finies, & rien ne nous retenant plus dans cette Isle, où nous nous étions fort ennuyés; nous appareillâmes & fîmes voile pour le Cap françois, où nous arrivâmes par le meilleur vent du monde en 54 heures de tems.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, nous descendîmes à terre, fîmes au Gouvernement, & nous informâmes M. de la Roche-Allard des obligations que nous avions à Dom Gusman. Cet Espa-



agnol qui faisoit tous les ans, à ce qu'il nous avoua; tant pour le compte de son oncle que pour le sien, un commerce considérable; nous dit qu'il feroit charmé, si dorénavant il se trouvoit quelque occasion où il pût nous être utile & traiter même avec nous. Nous acceptâmes cette offre avec d'autant plus de plaisir, que par ce moyen nous nous trouvions à l'abri de bien des avaries.

Nous commençâmes par faire décharger nos marchandises que nous fîmes conduire dans notre Magazin, & nous envoyâmes celles de Dom Gusman dans sa barque. Cet Espagnol resta encore trois ou quatre jours avec nous; & après nous être donnés réciproquement des marques de notre attachement & du regret que nous avions de nous quitter, je le priai de se charger d'une lettre pour Dona Elvire de Cusma, & de la faire rendre par Baltazard à la Dona Fabricia de Sidonia, il me le promit, s'embarqua & fit route pour la Havanne.

Nous fîmes transporter dans notre Brigantin, le sucre que nous avions dans nos deux barques qui avoient besoin



besoin d'un radoub. Nous arrangeâmes nos comptes avec le Capitaine Larcher, nous lui payâmes ses marchandises suivant sa facture, nous lui donnâmes le bénéfice dont nous étions convenus ensemble, & la moitié du profit que nous avions fait sur sa partie de mercure, dont nous ne nous serions pas chargés, si nous n'avions pas eû Dom Gusman, par les risques que l'on court en faisant ce commerce, qui est très-difficile, expressément réservé aux Rois d'Espagne, & auquel les Gouverneurs ne manquent pas de participer.

Pendant le séjour que nous fîmes au Cap, j'appris d'un des Nègres de M. de Prépont, qui sans doute n'avoit pas lieu d'être content du traitement que lui avoit fait notre Lieutenant, que pendant notre absence il ne s'étoit presque pas passé de jour que Mademoiselle Avrillon, dont le mariage étoit manqué, ne fût venue coucher à la maison avec sa cousine, qu'elles y avoient passé une partie des nuits à table avec M. de Trainfort, & un autre Officier de marine de ses amis. Je fus si indigné de cette conduite,



que je rompis entierement avec elles ;  
& ne voulus plus en entendre parler.

Environ huit à dix jours après le départ de Dom Gusman , nous prîmes congé de M. de la Roche-Allard , nous appareillâmes & fîmes voile pour la Jamaïque , Île appartenante aux Anglois ; nous mouillâmes dans le Port Royal , une des villes dépendantes de cette Île , sous prétexte d'y faire du bois après en avoir préalablement obtenu la permission du Commandant du Château , qui est un des mieux fortifiés que j'aye vus en Amérique , & qui défend l'entrée de ce Port. Il ne faut pas confondre cette ville avec une autre du même nom , surnommée Anapolis , capitale de l'Acadie , sur la côte de la baye des chasseurs , qui appartient également à la Nation Angloise depuis la paix d'Utrecht , au lieu que celle-ci est sur la côte méridionale de l'Île de la Jamaïque. Son Port est un des meilleurs , des plus sûrs & des plus commodes qu'il y ait en Amérique ; il a donné son nom à la ville qui est située au bout d'une longue pointe de terre qui forme le Port ; il est commandé par



un château très-fort, où il y a bonne Garnison & une nombreuse Artillerie. Il est fermé par une langue de terre qui s'étend à environ dix mille de long vers le sud est. La rivière, qui passe par San Jago de la Véga, & par Los Angelos, se décharge dans ce Port; on y fait aiguade avec plaisir, il a depuis deux jusqu'à trois & quatre lieues de large, l'ancrage y est bon, & il est si profond par-tout, qu'un vaisseau de mille tonneaux peut aborder jusque sur le rivage, & par le moyen de quelques planches, on peut charger & décharger ses marchandises sans aucun embarras, ce qui fait que les vaisseaux de guerre & les navires marchands le préfèrent à tous ceux de l'Isle; aussi voit-on journellement arriver dans cette ville beaucoup de Négocians, qui y ont presque tous des magasins. Il s'y fait un commerce considérable. Les maisons sont assez bien bâties, on y en compte environ douze cens. Les loyers sont très-chers, à cause de la quantité d'étrangers qui y viennent. La bonne eau & le bois y sont rares, & le terrain n'y est pas merveilleux.



Nous ne trouvâmes dans cette ville que le Facteur d'un de nos Correspondans François réfugié, lequel ainsi que les autres à qui nous avions à faire, étoit allé à une foire qui se tenoit à San Jago de la Véga, ville capitale de la Jamaïque, distante de près de cinq lieues de Port Royal, & qui est éloignée de la mer de plus de deux lieues. Nous prîmes le parti de nous y rendre avec ce facteur, qui nous fit trouver des chevaux. Cette ville est située dans une belle plaine, sur le bord de la rivière; elle est grande & bien peuplée, les rues sont larges & bien percées. Les maisons sont belles & bien bâties, sa situation est des plus riantes, il y a plusieurs promenades, entr'autres une que l'on appelle la Havana, qui est la plus fréquentée; elle est remplie tous les soirs d'une quantité prodigieuse de monde qui va s'y promener en carrosse, à cheval & à pied. Les femmes en général sont très-bien faites, assez jolies, & elles sont par leur affabilité & leur esprit, les charmes de la société; c'est dans cette ville que le Gouverneur général de la Jamaïque, & les principaux



Officiers de judicature font ordinairement leur résidence. La vie y est fort chere , sur-tout dans les hôtelleries : aussi nous n'y restâmes que quelques jours avec nos Correspondans ; & il fut décidé qu'aussitôt notre retour à Port Royal, nous appareillerions & gagnerions le large, hors de la portée de vue du Port, que nous louvoyerions en les attendant, & qu'ils ne tarderoient pas à nous joindre avec leur barque. En effet, ils furent très-exacts, car dès la seconde nuit qui suivit notre départ, nous les reconnûmes au signal dont nous étions convenus ; & comme la mer étoit calme, nous eûmes toute la facilité possible pour faire nos échanges, nous leur livrâmes nos marchandises, & ils nous donnerent du cacao, des cuirs en quantité, quelques pieces d'étoffes faites avec de l'écorce d'un arbre que l'on nomme Agetto, & de l'argent en faumons. Je pris en mon particulier pour environ quinze pistoles d'Espagne de tabac de ce pays, qui y est excellent, & je ne sçai pourquoi M. de Prépont, qui avoit été témoin du grand profit que j'avois fait sur celui



que j'avois eû à l'Isle Caraïbe de S. Vincent , ne fut point tenté d'en faire emplette.

La Jamaïque , est une des grandes Isles , sous le vent de l'Amérique Septentrionale , découverte sur la fin du quinzieme siecle , par Cristophe Colomb. Elle appartenoit ci-devant aux Espagnols , & elle est à présent aux Anglois depuis plus d'un siecle ; elle est à environ 145 lieues nord du continent de l'Amérique , à 16 lieues sud de l'Isle de Cuba , & vingt ouest de San Dominguo. Sa figure est ovale ; elle a environ 50 lieues de long sur 21 de large , & plus de 150 de circuit. Elle est partagée par une chaîne de mornes fort élevés , courant de l'est à l'ouest , qui s'étendent les uns après les autres , & qui sont remplis de sources d'eau fraîche qui fournissent l'Isle d'une grande quantité de rivières ; on y trouve beaucoup de savanes & plaines remplies d'herbes qui servent de pâturages aux bestiaux.

L'air y est fort sain & plus tempéré que dans aucunes des Isles voisines , de sorte que la chaleur y est supportable , d'autant plus qu'elle est encore



rafraîchie par les vents d'est qui y regnent , par des grains & des rosées qui tombent pendant les nuits. Les ouragants y sont bien moins fréquents qu'ailleurs ; & de mon tems , depuis que les Anglois étoient en possession de cette Isle , on n'y avoit ressenti aucunes secousses de tremblement de terre.

Les rivières n'y sont pas navigables , mais elles sont sujettes à se déborder , ce qui occasionne des inondations qui font beaucoup de ravages.

Le terroir en général est très-fertile , il produit du sucre , du coton , du cacao , de l'indigo , de la casse , du rocou , du mays , du maniock & du gingembre &c. Il y a beaucoup d'Orangers , citronniers , limoniers , abricotiers , cocotiers , palmistes , & des fruits de toute espece communs aux Isles , tant du vent que sous le vent. La canelle y vient très-bien , ainsi que lesquine & la falsépareille. Les bois y sont très-beaux , il y en a de propres à la teinture , à la charpente , à la construction des vaisseaux , & à quantité d'autres ouvrages. Il s'y en trouve un



entr'autres qui rapporte un fruit dont la pulpe fait un savon dont on se sert pour laver l'écorce d'un autre arbre que l'on appelle lajetto, avec laquelle on fait une étoffe qui s'employe ordinairement à faire des habillemens d'hommes & de femmes. Le gibier est abondant dans cette Isle, sur-tout en oiseaux sauvages, comme perdrix, farcelles, vignons, flamingon, becasses, ramiers, tourterelles, oyés, canards, cocqs d'Indes, pluviers &c. On y voit aussi beaucoup de ces oiseaux privés comme en Europe. Il n'y a gueres d'animaux voraces ni reptiles venimeux. Les seuls qui soient à craindre sont le crocodile ou caïman, le requin & l'alligador; ce dernier est un animal amphibie, qui ainsi que le crocodile, habite les rivières & les étangs; il s'y en trouve depuis sept jusqu'à 10, 15, 20 & 25 pieds de long, ses pieds lui servent à marcher & à nager, il est très-actif à se remuer, mais il se tourne fort difficilement, son dos & ses côtés sont couverts d'écaillés impénétrables, & il n'est possible de le tuer qu'en le blessant au ventre ou dans les yeux, il n'attaque



les hommes qu'au défaut des bêtes dont il préfere la chair, sur-tout celle du cheval & du chien. Ses œufs sont comme ceux de nos poules d'Inde ; il les dépose comme la tortue sur le sable, & le soleil les fait éclore. Sa graisse est fort estimée pour les douleurs de goutte & les rhumatismes. Ses parties génitales sentent le musc, ce qui lui fait manquer bien des proyes, cette odeur le faisant découvrir & fuir par toutes les bêtes qui le craignent.

La mer & les rivières abondent en poisson, qui est fort bon ; la tortue sur-tout est excellente, il s'en trouve une infinité. Celle que l'on nomme caret, & qui y est très-commune, fournit beaucoup d'écailles, qui fait une partie du commerce de cette Isle.

Les bœufs & les vaches sauvages, dont le nombre est très-grand, sont à fort bon compte, & on y fait un débit considérable des cuirs que l'on en retire.

Il y a aussi des chevaux sauvages & des cochons marons en quantité.

Cette Isle est composée de six villes, dont trois principales, qui sont

H v



San Jago de la Véga, qui en est la capitale; la plus grande, la plus riche, la plus belle & la mieux peuplée. Port Royal qui est en considération, à cause de son Port, qui est le meilleur de l'Isle & celle de Passage, distante de deux lieues de la capitale & de Port Royal, située sur l'embouchure de la rivière. Les trois autres, qui sont Séville, Mélilla & Oristanno ne méritent aucune attention.

Outre ces villes il y a encore beaucoup de Ports, havres au bayes dans l'étendue de cette Isle, dont les plus fréquentés sont Old harbour, Port Antonio, Port Négril & Port Morant.

Cette Isle est divisée en 18 ou 20 juridictions; elle est extraordinairement peuplée, & de mon tems, on y comptoit près de 70 mille ames, non compris les Nègres libres & les Esclaves, dont on faisoit monter le nombre à plus de 80 mille.

Le Gouvernement général de cette Isle n'est confié qu'à un grand Seigneur qui fait sa résidence à San Jago de la Véga.

Le jour d'après notre séparation d'avec nos Correspondants, & envi-



ren sur les neuf heures du matin, nous apperçûmes un navire qui faisoit force de voiles pour nous joindre; il avoit le vent sur nous & paroissoit très-bon-voilier; nous crûmes d'abord que c'étoit un Corsaire Espagnol qui nous donnoit la chasse; ainsi ne pouvant fuir, nous prîmes la résolution de l'attendre. Aussitôt qu'il fut à portée du canon, il issa pavillon Espagnol, nous arborâmes le nôtre, il nous salua de sa bordée de canon, qui ne nous toucha pas, mit pavillon noir, nous cria avec son porte-voix d'amener, & nous promit bon quartier. Nous reconnûmes alors que nous avions à faire à un Forban, dont ces mers étoient pleines alors. Comme nous étions bien armés, nous ne jugeâmes pas à propos de nous rendre, nous fîmes au contraire bonne contenance, nous lui rendîmes son salut de route notre bordée, qui n'étoit que de neuf canons, dans l'un desquels étoit un boulet ramé qui lui coupa son mat de Mizaine, il nous lâcha sa seconde, dont un boulet emporta la cuisse d'un de nos Matelots, & un autre qui me passa deux pieds



au-dessus de la tête, nous lui ripostâmes aussi de notre seconde; mais comme il étoit plus fort que nous en canons, nous arrivâmes sur lui, & en l'abordant nous fîmes feu de toute notre Artillerie, nous jettâmes nos grapins & nos chaînes, nous fîmes pleuvoir dans son bord une grêle de grenades, qui incommoderent de telle sorte son équipage, par le ravage qu'elles firent, que les gaillards furent abandonnés dans un instant; de façon que M. de Prépont, s'apercevant du désordre & de la frayeur de l'ennemi, cria à ses gens; allons enfans, allons à bord, bon courage. Notre contre-maître, qui étoit un brave homme, muni d'un pistolet de ceinture & de sa hache d'armes y fut le premier, & fut suivi de la plus grande partie de notre équipage. Il se fit pendant plus d'un quart d'heure un carnage épouvantable, & nous nous rendîmes enfin maîtres de ce bâtiment; il étoit tems, car notre équipage commençoit fort à s'affoiblir, & de 47 hommes que nous étions, il ne nous en restoit plus que vingt-cinq. L'ennemi de son côté, qui étoit monté de soi-



xante hommes, en perdit quarante-  
fix dans cette action. Nous attribuâ-  
mes cette victoire à la mort du Ca-  
pitaine qui avoit été tué dès notre  
premiere décharge d'Artillerie, &  
qui fut suivie un instant après de celle  
de l'Officier qui l'avoit remplacé ; ce  
qui mit la consternation, & fit perdre  
la tramontane à tout son monde. Ce  
Capitaine se nommoit Briquet, il  
avoit été associé avec le nommé Du-  
lin, fameux forban, dont on a tant  
parlé, tandis qu'il infestoit ces mers  
par la terreur qu'il inspiroit à nos ar-  
mateurs, sur-tout aux Nantois, &  
par les grands dommages qu'il leur  
causoit. Nous fîmes passer les 14 hom-  
mes qui restoiént dans notre bord ;  
on en fît attacher dix à la grande  
vergue, on les y fusilla, & on les  
jeta à la mer ; nous fîmes mettre les  
quatre autres aux fers, & nous ama-  
rinâmes le navire, dans lequel nous  
trouvâmes, indépendamment des mu-  
nitions de guerre & de bouche, neuf  
mille livres d'argent monnoyé, pour  
22 mille livres d'argent en barre, dix-  
sept en poudre d'or, & environ seize  
en différentes marchandises, sans



compter ce qui avoit été pris par nos gens , malgré toutes nos précautions pour empêcher le pillage, qui, à ce que nous avons sçu depuis, avoit été fort grand. Nous continuâmes ensuite notre route jusqu'au Cap, dans le port duquel nous mouillâmes le lendemain à trois heures après midi. Nous descendîmes à terre & nous nous rendîmes au Gouvernement, où nous informâmes M. de la Roche Allard de ce qui nous étoit arrivé ; nous en donnâmes pareillement avis à l'Amirauté, & après toutes les formalités requises en pareil cas, & qui durèrent assez longtems, on procéda à l'adjudication du bâtiment & des marchandises, & les quatre hommes que nous avions réservés, furent rompus vifs.

Quands nous fûmes une fois hors de ces embarras, nous songeâmes bien sérieusement à nous mettre en état de retourner à la Martinique ; & comme nous faisions tous les préparatifs nécessaires à cet effet, nous en fûmes empêchés par deux événemens bien imprévus.

Un jour en sortant du Gouverne-



ment, où nous avions dîné, & comme nous étions prêts d'entrer dans notre magasin, un homme que nous ne connoissons pas, vint nous aborder & nous demanda qui de nous deux se nommoit M. les Chevalier D<sup>\*\*\*</sup>. quand je l'en eus instruit, il tira de sa poche une écritoire & un papier, sur lequel il écrivit deux mots, & en me le présentant avec une profonde révérence, il me dit qu'il me prioit de trouver bon qu'il remplît son ministère, qu'il étoit Huissier, & qu'en cette qualité il prenoit la liberté de m'informer d'une plainte en séduction qui avoit été portée contre moi à la Justice Royale du Cap, par demoiselle Suzanne de la Ronce, âgée d'environ seize ans, fille d'Eustache de la Ronce, Commandeur de Nègres, & de Barbe l'Epine, dont j'avois abusé sous promesse de mariage, & laissée enceinte de mes œuvres avant mon départ pour la Havanne, & qu'en conséquence il m'assignoit à comparoître dans trois jours par devant M. le Juge Criminel, pour répondre, &c. & il se retira. Il se fit en moi une telle révolution, & je fus agité à la fois de tant



de mouvemens différens , que je me trouvai mal. M. de Prépont & son Lieutenant me prirent sous les bras , & me conduisirent sur le lit de ce dernier. Malgré tout le vinaigre dont on m'inonda , je ne repris connoissance qu'après qu'on m'eut ouvert la veine ; un grand mal de tête & une forte fièvre succédèrent à cet évanouissement avec tant de violence , que le Médecin que l'on envoya chercher ordonna la saignée du pied & fit entendre à M. de Prépont que si la fièvre ne diminuoit pas en vingt-quatre heures , il ne falloit plus compter sur moi. Cet Armateur qui m'aimoit bien sincèrement en fut pénétré de douleur , il envoya son Lieutenant coucher à bord , se fit tendre un hamack dans ma chambre , & alla trouver le Juge qui avoit rendu le décret pour l'informer de l'état où j'étois , afin de l'engager à arrêter toutes les poursuites que l'on pourroit faire contre moi pendant ma maladie , & il revint ensuite auprès de moi. Je passai la nuit dans les plus cruelles agitations du monde sans aucune diminution de mes maux , ce qui fit réitérer la saignée du pied. Je me trouvai



sur le soir un peu mieux , la fièvre se calma , mon mal de tête se dissipa , & M. de Prépont qui ne me quittoit presque pas , me voyant un peu tranquille , exigea de moi l'aveu de cette aventure , afin de pouvoir y remédier s'il étoit possible. Je lui déclarai les choses telles qu'elles étoient , sans omettre la moindre des circonstances ; mais quand il vit que je n'avois fait aucune promesse par écrit , qui à la vérité , à l'âge de 18 à 19 ans n'auroit pas été d'un grand poids , il m'embrassa , & bien loin de me faire des reproches à contre-tems , ainsi que de sottes gens auroient fait en pareille occasion , il me consola au contraire , me pria de ne me pas chagriner , m'assura que cette affaire n'auroit point de suite fâcheuse , & me dit qu'il alloit en informer M. le Général , pour le supplier en cas de besoin d'interposer son autorité , quoi qu'après tout il ne pensât pas que la chose en valut la peine. Ce bon ami ne me laissa pas longtems languir dans l'attente ; il revint au bout d'une heure & m'annonça que je pouvois absolument compter sur la protection de M.



de la Roche-Allard ; mais ce qui acheva de me tranquilliser l'esprit , ce fut la parole d'honneur qu'il me donna que Madame de Norfoÿ n'en seroit jamais instruite , ce qui , joint à l'excellent tempérament dont j'étois porteur , me rétablit parfaitement la santé en peu de jours.

Je crus pour lors devoir déclarer à M. de Prépont ce que je savois du commerce de son Lieutenant avec la demoiselle Avrillon. Je l'informai de la façon adroite dont j'avois arraché leur secret , je ne lui celai pas que ce que m'avoit appris son Nègre avant de partir pour la Jamaïque , m'avoit fait rompre absolument avec ces filles. Je le priai de l'interroger sur tout ce qui s'étoit passé pendant notre absence entre M. de Trainfort son ami & les demoiselles Avrillon & Suzette ; il s'y prit effectivement si bien , qu'il découvrit plus qu'il n'en falloit pour faire passer ces deux créatures pour de vraies libertines , si elles s'obstinoient à continuer leurs poursuites ; il alla ensuite les trouver & scût les intimider , de façon qu'il conduisit Suzette chez un Notaire , lui fit passer



un acte de défistement , & en tira une quittance de 25 pistolles d'Espagne qu'il lui donna pour faire ses couches. Voilà comme cet Armateur mit fin à cette malheureuse affaire qui me causa tant de chagrin. Depuis cet instant il ne m'en parla plus. Il sentoît bien que cette leçon étoit bonne , & qu'elle équivaloit au moins toutes les mercuriales qu'il m'auroit pu faire aussi a-t'elle servi pendant très-long tems à me garantir de pareils écarts.

Quand je me trouvai en état de sortir , j'accompagnai M. de Prépont au Gouvernement , pour remercier M. de la Roche-Allard de la bonne volonté qu'il avoit témoigné avoir pour moi ; j'essuyai quelques petites plaisanteries de sa part ; nous dinâmes & retournâmes à notre logis que nous avions habité pendant ma maladie , qui heureusement nous retint au Cap quinze jours de plus que nous n'aurions du y rester ; car en rentrant M. de Prépont reçut une lettre d'un de ses Correspondans de Léogane , qui lui mandoit que le sieur Dumondé , Négociant en cette ville , sur qui cet Armateur avoit une lettre de change



de 8000 liv. qui n'avoit pas plus de dix jours à courrir, étoit prêt à faillir, & qu'il se dépêchât de venir, pour prendre des arrangemens avec cet homme, qui selon toute apparence ne tarderoit pas à décamper. M. de Prépont me demanda si je voulois l'accompagner, j'y consentis avec plaisir; & comme il se décida à y aller par terre, il emprunta une chaise à un de ses amis & loua des chevaux. Nous allâmes dîner au Gouvernement, & M. le Général nous donna une lettre de recommandation pour le Gouverneur de Léogane, qu'il prioit de faire arrêter le sieur Dumondé, s'il refusoit de satisfaire M. de Prépont, usage qui se pratique souvent en faveur des Armateurs, pour faciliter le recouvrement du prix de leurs cargaisons, & éviter les longueurs ordinaires de la Justice. Nous partîmes le lendemain, & fûmes coucher à la Houpeliere, chez M. & Madame d'Orbigny, qui nous firent, ainsi que Madame leur tante, la reception la plus gracieuse. Nous eûmes toutes les peines du monde à les faire consentir à nous laisser continuer notre route le jour



d'après, & ils ne s'y déterminèrent qu'après leur avoir promis de passer deux ou trois jours avec eux à notre retour. Nous arrivâmes le septième jour à Léogane, & nous allâmes descendre chez M. de Lartigue qui avoit donné avis à M. de Prépont de la faillite de M. Dumondé. Nous fûmes le lendemain voir M. le Gouverneur, à qui nous remîmes la lettre de M. de la Roche-Allard; il nous promit de faire tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service, & nous retint à dîner.

En sortant de chez lui, nous allâmes chez le sieur Dumondé, qui ne nous attendoit certainement pas; M. de Prépont ne lui céla point qu'il avoit un ordre pour le faire arrêter, qu'ainsi il lui conseilloit de terminer avec lui pour éviter un éclat qui lui seroit d'autant plus funeste que tous ses créanciers lui tomberoient à la fois sur le corps, ce qui l'empêcheroit de pouvoir jamais se relever. Il demanda avec instance un délai de trois jours que M. de Prépont lui accorda d'autant plus volontiers qu'il ne pouvoit raisonnablement le refuser, puisque la lettre de change n'échéoit que



dans ce tems. Nous ne manquâmes pas d'y retourner à jour nommé. Il paya tant en cacao qu'en argent le montant de ce qu'il devoit , & il fonda M. de Prépont , pour favoir de lui s'il vouloit lui accorder le passage jusqu'à la Martinique, d'où il devoit retourner en France pour y recueillir une succession qui lui étoit échue, avec laquelle il comptoit se remettre au-dessus de ses affaires , & remplir tous ses engagemens. M. de Prépont n'en étoit pas trop d'avis , cependant il y consentit à ma sollicitation , & il fut arrêté qu'il partiroit de Léogane huit jours après nous pour se rendre au Cap , & que sans s'y arrêter , il se feroit conduire à bord de notre Brigantin qui étoit le seul qui fût dans le Port. Nous restâmes encore deux jours à Léogane , nous allâmes remercier M. le Gouverneur qui nous retint à dîner , & nous remit une lettre pour M. de la Roche-Allard, & nous repartîmes pour le Cap. Nous arrivâmes le cinquieme jour à la Houpeliere , nous y en restâmes trois, ainsi que nous l'avions promis à M. d'Orbigny , qui nous instruisit qu'il avoit reçu depuis



notre départ une lettre de Mademoiselle Bonneuil, qui l'informoit que Madame d'Orbigny, à la veille de se remarier, en avoit été empêchée, qu'elle ignoroit comment; mais que le chagrin que cette femme en avoit conçu, avoit été si vif qu'elle étoit tombée dans un état de langueur qui l'avoit conduite à l'extrémité, & qu'ayant fait venir un Notaire pour recevoir ses dernières dispositions, elle étoit morte entre ses bras avant de pouvoir les signer, qu'on avoit apposé les scellés sur tous ses effets, tant à la ville qu'à la campagne, qu'elle s'étoit chargée d'écrire à l'héritière pour l'instruire de cet événement, afin qu'elle prît les précautions convenables en pareil cas. Il nous ajouta qu'il étoit d'avis d'aller lui-même en France, muni de tous les papiers nécessaires, & que sa femme qui étoit enceinte resteroit avec sa tante; qu'aussitôt qu'il auroit mis ordre à tout & chargé Mademoiselle Bonneuil de sa procuration, & à qui il comptoit faire un sort heureux, pour la récompenser des services qu'elle leur avoit rendus, il reviendrait join-



dre sa chere cousine , à qui il continuoit de donner ce nom , par préférence à celui de femme ; nous approuvâmes fort sa résolution , & nous l'engageâmes à profiter du premier bâtiment qui feroit voile pour la France. Nous prîmes congé de ces aimables époux , & de leur tante , & nous nous rendîmes au Cap le vingt-unieme jour depuis que nous en étions partis.

L'Isle de S. Domingue , tant François qu'Espagnole , est sans contredit une des plus grandes Isles de l'Amérique Septentrionale , elle a 168 lieues de long de l'est à l'ouest , environ 35 dans sa moyenne largeur du nord au sud , 400 lieues de circuit , & si on faisoit le tour des ances , elle en auroit au moins 600.

Toute la partie occidentale de cette Isle appartient aux François , & le reste , qui est le plus considérable & le meilleur , est aux Espagnols. La partie qui appartient aux François , est divisée en deux quartiers , dont l'un au nord & l'autre au sud.

Le premier comprend le Port François , Porto plate , Port Margot , le Morne



Morne rouge , Saint-Marc , le Morne au diable , la petite riviere , le Port de Paix & la pointe S. Louis , qui est auprès , &c.

Le second comprend le grand & petit Gouave , le Cap Dame-Marie , le Cap Mongon , l'Isle à Vache , la Caye Saint-Louis , Léogane , l'Esterre & le Cul-de-Sac qui en sont des dépendances , & le Cap François où de Tiburon, &c.

Le Cap François , plus connu autrefois sous le nom de Cap Tiburon , est à présent le Port le plus considérable & le plus fréquenté de l'Isle de S. Domingue dans la partie françoise , dont il fait partie. C'est une espece de baye qui n'est ouverte qu'au seul vent de nord-est dont l'entrée est très-bien fortifiée. Il est sur la côte Septentrionale de l'Isle , dans une belle plaine , bien fertile , où on a bâti une ville assez grande , & qui par la suite des tems la deviendra encore davantage : ce n'étoit autrefois qu'un petit bourg qui avoit été pris & brûlé plusieurs fois par les Anglois & les Espagnols ; mais il y a aujourd'hui une bonne Garnison , & de mon tems le Gouverneur



Général y faisoit sa résidence. Il n'y a qu'une seule Paroisse dans la ville, desservie par des Capucins, un très-bel hôpital, distant d'environ demi-lieue de la ville, administré par des Peres de la Charité, un Médecin du Roi & un Chirurgien major, un Conseil supérieur qui y a été établi en 1702, auquel sont portés les appels de toutes les sentences rendues par les Juges ordinaires qui ressortissent à ce tribunal, à prendre depuis la riviere de l'Artibonite, jusqu'à la frontiere des Espagnols. Il y a aussi un Intendant, un commissaire ordonnateur de la Marine, un Trésorier, un Capitaine de Port & une Amirauté.

A environ deux lieues du Cap François, est une petite Isle que l'on a nommé tortue, à cause qu'étant vue à une certaine distance, elle a la forme de cet animal; c'est la premiere que les François ayent habités avant de s'établir dans la grande terre; on lui donne sept lieues de l'est à l'ouest, & deux de large du nord au sud. La partie du nord est escarpée, & environnée de rochers à fleur d'eau qui la rendent inaccessible, mais le côté du



sud , qui regarde le nord de S. Dominique , est plus uni . Il s'y trouve une montagne dans le milieu de l'Isle , qui la traverse dans toute sa longueur , en s'abaissant insensiblement , & en laissant cependant une étendue de quatre à cinq lieues d'un très beau pays , où la terre est fort bonne , & qui , lorsqu'elle étoit cultivée , produisoit abondamment , du sucre , de l'indigo , du coton & du tabac . On y voit beaucoup d'orangers , citronniers , limoniers , abricotiers & bananiers . Il y a de fort beaux , bois & en quantité , parmi lesquels il s'en trouve que l'on appelle cédres improprement , car ce sont plutôt des acajoux tout à fait différens de ceux qui rapportent une pomme , dont une noix qui lui tient lieu de queue se nomme ainsi ; les bois de teinture & les lauriers aromatiques y sont aussi fort communs .

Il y a beaucoup de cochons marrons , de ramiers , de grives & de perroquets . Cette côte est fort poissonneuse , & le poisson est excellent .

Le Port de cette petite Isle est au quartier de la basse-terre , l'ancrage y



est bon, c'est une baye profonde; formée par deux pointes de terre qui s'avancent en mer, & sur chacune desquelles il y avoit une batterie de canons.

Le bourg est au fond, sous la forteresse; elle étoit composée d'une courtine & de deux bastions qui faisoient face à la mer, & défendoient l'entrée du Port. Il n'y a point de riviere; mais seulement quelques sources qui ne seroient pas suffisantes pour fournir l'eau nécessaire, & lorsqu'elle étoit habitée, on étoit obligé de boire de l'eau de pluie, que l'on conservoit dans des citernes.

Cette Isle est composée de sept quartiers, qui sont la Pointe au Masson, la Montagne, le Mil Plantage, le Ringot, la Basse-terre, la Cabesterre & Cayonne.

A peu de distance, & vis-à-vis de cette Isle, dans la grande terre, à la bande du nord, entre l'embouchure des trois rivières & la pointe des palmiers, est un bourg considérable, que l'on appelle le port de paix; il est bien peuplé & les habitans sont fort riches. Il y a une Paroisse, qui de mon tems,



étoit desservie par des Jésuites , & c'est le premier poste de la grande terre où les François se soient établis en sortant de la tortue. Les Gouverneurs y residioient autrefois, son Port est couvert du côté du nord par le fort de la tortue, l'ancrage y est bon, & le terroir est un des meilleurs de toute l'Isle, qui est environnée de plusieurs belles habitations; il s'y trouve beaucoup de gibier, & la côte est fort poissonneuse.

Il y a encore un autre port de mer peu éloigné du Cap, que l'on appelle le Port Margot, & où il y a un bourg de ce nom; il est situé à la bande du nord, entre le Port François & la riviere du Borgne.

Léogane, qui autrefois n'étoit qu'un bourg, est aujourd'hui la principale ville de S. Domingue; elle est située dans une très-belle & grande pleine qui lui a donné son nom; elle est au fond d'un Golfe où il y a un fort bon Port & un fort qui en défend l'entrée. Après la conquête qui en fut faite par les Espagnols à la fin du quinzieme siecle sur les naturels du pays, on érigea en principauté, sous le nom



de Léogane , tout le territoire qui est depuis la riviere de l'Artibonite jusqu'à la plaine de Jacquin , du côté du sud , en faveur d'une fille naturelle de Philipès III , Roi d'Espagne , qui y termina sa vie. On voyoit encore il y a environ 50 ans , les restes d'un château qui avoit été bâti dans une grande Savanne , où cette Princesse faisoit sa résidence , dont il ne subsiste plus aucuns vestiges. Il étoit situé dans un lieu que l'on appelloit le grand Boucan , environ à trois lieues de l'Esterre , nom qu'il conserve encore , & qui lui est venu de ce que les Boucanniers s'y assembloient au retour de leur chasse , pour y faire boucaner la viande des animaux qu'ils avoient tués , pour en avoir les cuirs dont ils faisoient un grand commerce.

Cette plaine a environ quatorze lieues de l'est à l'ouest , sur trois à quatre de large ; elle s'étend depuis les montagnes du grand Gouave , jusqu'au cul-de-sac de Léogane. Ce pays est très-beau , uni & bien arrosé par plusieurs rivières & ruisseaux dont les principales sont celles des cormiers & des citronniers. Le terrain en est



fort bon & très-fertile; il produit, ainsi que celui de toute l'Isle des cannes de sucre, de l'indigo, du coton, du cacao, du Rocou, du ris, du may's, du maniock, des patates, ignames, bananes, figues annanas, abricots, pommes d'acajoux, avocats, prunes de monbain, orangers, citronniers, limoniers, grenadiers, cocotiers, palmistes, & généralement toutes sortes de fruits & d'herbages communs aux Isles, tant du vent que sous le vent, qui cependant viennent mieux dans ces dernières que dans les premières. Il s'y trouve aussi beaucoup de fort beaux bois, propres à la construction des vaisseaux, à la charpente, à la menuiserie, & à toutes sortes d'autres ouvrages.

L'air y est fort mal sain, surtout pour les Européens, à cause de la chaleur extraordinaire qu'il y fait & des mauvais vents qui y regnent, ce qui joint aux excès que l'on y commet en tout genre, occasionne des maladies dangereuses qui moissonnent tous les ans un monde infini.

Dans la partie méridionale de Léogane, il y a un gros bourg qui fait le



quartier principal de cette ville , que l'on nomme l'Esterre ; il est situé à trois lieues de la petite riviere ; le chemin qui y conduit est de sept toises de large tiré au cordeau , les deux côtés sont bordés de plusieurs rangs de citronniers plantés en haye , qui forment une épaisseur de quatre pieds sur sept de hauteur , taillées par le dessus & les côtés , comme on fait la charmille en Europe , ce qui les rend impénétrables à toutes sortes d'efforts.

Les maisons & habitations que l'on trouve le long de ces magnifiques chemins , ont de belles avenues , plantées de grands arbres , chênes & ormes , très-bien alignés , & entretenus au mieux.

Ce bourg est beaucoup plus grand que celui de la petite riviere , les rues sont longues , droites , larges & bien percées , les maisons sont bâties en charpente à deux étages , couvertes d'essentes , & occupées par de riches Marchands , qui ont de grands & spacieux magasins. Il y a aussi beaucoup d'Artisans & un bon nombre de cabarets , bien plus fréquentés que la Paroisse. Elle est hors du bourg ,



est fort propre, bien bâtie en charpente; elle a environ quatre-vingt-pieds de long sur trente de large, & est desservie par des Dominiquains.

C'est dans ce quartier qui est le plus beau de la ville, que résident le Gouverneur & les principaux Officiers de la Colonie, & où se tient le Conseil Supérieur de Léogane, qui avant l'érection de celui du Cap, étoit le seul de toute l'Isle de S. Domingue; dans la partie françoise, les habitans y sont fort riches, affables, généreux, & forment la plus gracieuse société que l'on puisse avoir.

Il y a aussi près de la grande rivière, entre Léogane à l'Orient, & le petit Gouave à l'Occident, un fort bon Port que l'on appelle le grand Gouave, & sur la même côte, dans le quartier du sud, sur le grand cul-de-sac, entre le grand Gouave à l'Orient, & Nipe à l'Occident, un autre Port assez bien fortifié que l'on nomme le petit Gouave; il étoit de mon tems fort peuplé. Le terrain de ces deux endroits & des environs, est très-fertile, & produit autant qu'aucuns des autres cantons de cette Isle.



Les habitans de S. Domingue, dont la majeure partie font des anciens Philibutiers & boucanniers de cette Ile, car il n'y a plus de naturels, font excessivement riches, & iroient au moins de pair, par leur magnificence, avec nos plus grands Seigneurs; mais quelque immense que soit leur fortune, ils se mettent à l'abry de l'envie par le bon usage qu'ils en font & l'hospitalité qu'ils exercent envers tous ceux qui, nouvellement arrivés dans ces Colonies, où ils manquent de connoissances se trouvent dans le cas de la réclamer. Ils sont généreux, serviables, prévenans, officieux, compatisans, & n'ont en vue que le bien qu'ils pratiquent mieux que personne toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. C'est une justice que je suis obligé de leur rendre, non par reconnaissance, mais par amour pour la vérité. Je les blâme cependant des excès auxquels ils se livrent un peu trop indiscrettement aux dépens de leur santé, & il arrive très-souvent que leur intempérance les conduit au tombeau à la moitié de leur carrière. Ils sont grands, bien faits, vaillants, francs, sinceres,



pendant près de dix sept heures que cette bourasque dura , nous nous trouvâmes à chaque instant en danger de devenir la proie des requins dont cette mer abonde ; mais heureusement que par une protection visible de la Providence, nous en fûmes quitte pour la peur, nous perdîmes un cheval & trois mulets, nos deux barques furent aussi très-maltraitées. Nous étions enfin si délâbrés que nous résolûmes d'aller relâcher à S. Christophe, où nous mouillâmes le troisieme jour d'après cette tempête, en conséquence de la permission que nous en donna le Gouverneur de cette Isle, à qui M. de Prépont fut lui-même la demander. Nous y restâmes pendant dix jours pour y réparer le désordre que ce coup de vent avoit causé à nos bâtimens. Nous profitâmes de ce tems pour parcourir cette Isle ; nous y rendîmes quelques visites, tant au Gouverneur qu'aux principaux de cette Colonie, nous en fûmes très-bien accueillis, nous y mangeâmes plusieurs fois ; & un jour que nous étions invités à dîner chez l'un deux, je trouvais une selle de cheval à l'usage des dames, qui étoit à vendre avec la



houffe , la bride & le bridon. Cette selle , ainsi que la houffe , étoit de velours bleu , brodés en argent , avec des crépines de même ; sur l'ados de cette selle , étoit un trou à vis , couvert d'une plaque d'argent , dans lequel on montoit , quand on le jugeoit à propos , le bâton d'un paraffol , qui servoit à garantir du soleil la dame qui étoit à cheval. Le paraffol étoit aussi de taffetas bleu doublé de blanc , avec une crépine d'argent au tour ; la bride étoit de cuir bleu , les bossettes & les garnitures d'argent , & le bridon étoit natté de soie bleue & de fil d'argent. Cet équipage , quoique d'hazard , avoit toute sa fraîcheur , & je suis persuadé qu'il n'avoit pas servi plus de six fois ; je le trouvai si galant qu'il me tenta. M. de Prépont , à qui j'en fis part , & qui devina mon idée , le marchandâ & l'eût pour vingt-cinq pistoles d'Espagne. Cette emplette me fit naître l'envie d'habiller Tiou Tiou à la façon du pays , qui est à peu de chose près , semblable à celle de nos coureurs. Je lui achetai une toque pour mettre sur sa tête , & un collier d'argent. Je priai en même tems M. de



bons amis ; & il semble que la bravoure , si vantée de leurs ancêtres , soit devenue héréditaire parmi eux.

Les femmes y sont aussi d'une très-belle taille , blanches , faites à peindre , remplies de graces , & extrêmement jolies ; c'est dommage , qu'en général , elles soient un peu galantes , inconstantes , sujettes à bien des fantaisies , & à des coups de caprice qui feroient périr de jalousie tout autre qu'un François qui auroit le malheur de trop s'attacher à elles ; mais c'est une maladie qui n'est guere connue dans notre nation , & encore moins dans ce pays ; elles ont l'esprit vif & enjoué ; mais d'ailleurs elles sont nonchalantes & paresseuses dans presque toutes leurs actions.

Les bœufs , les vaches & les chevaux que l'on tire , tant de la partie Françoisise que de la partie Espagnole , y sont presque pour rien & content fort peu à nourrir , attendu qu'on ne leur donne d'autre fourage que celui qu'ils paissent dans les savannes , ou que les Nègres vont leur chercher ; & le may , qu'on a soin de semer dans toutes les habitations , leur tient lieu



d'avoine ; ainsi il n'est pas étonnant d'y voir autant de carosses & de chaises qu'il y en a ; je suis même persuadé qu'à présent que le luxe est porté à son plus haut période , les voitures y sont par proportion en bien plus grand nombre qu'en France , & qu'il n'y a pas d'Artisan un peu aisé qui n'ait la faculté d'entretenir au moins un cabriolet , sans courir les risques d'effuyer des disgraces pareilles à celles qu'éprouvent tous les jours à Paris quantité de petits Maitres de nouvelle édition , dont la fortune se renverse pour vouloir aller trop vite , & qui comme de nouveaux Phaétons , paroissent d'abord avec une sorte d'éclat , dans des chars peu faits pour eux , & en font avant la fin de leur course précipités honteusement. J'avoue que pour moi jaimerois mieux , plutôt que de m'attirer un pareil affront , suivre le conseil que donnoit à son fils un des plus intégres Magistrats d'un de nos Parlement de Province , que j'ai fort connu , qui lassé de payer trop souvent des carosses de remises que ce jeune homme employoit dans les comptes qu'il lui



rendoit, perdit enfin patience, & lui écrivit cette lettre laconique.

» Ton grand pere N. ... alloit à pied ;

» Ton pere N. .... va à pied ,

» A pied, B\*\*\* , à pied.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes au Gouvernement, nous remîmes à M. de la Roche-Allard la lettre du Gouverneur de Léogane ; nous le remerciâmes de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder dans une circonstance où elle nous avoit été si nécessaire pour être payés du sieur Dumondé ; nous l'informâmes des nouvelles que M. le Chevalier d'Orbigny avoit reçues, & de la résolution où il étoit d'aller en France, ce qu'il approuva très-fort, & il voulut bien aussi à notre sollicitation accorder au sieur Dumondé un passeport pour la Martinique, où j'étois bien assuré de lui en faire obtenir un pour passer en France.

Nous ne nous occupâmes plus pendant les cinq à six jours que nous restâmes encore au Cap, qu'à faire embarquer nos chevaux, nos mulets & nos autres marchandises dans notre



Brigantin & nos deux barques. Nous envoyâmes par le sieur de Trainfort à la demoiselle Avrillon le prix de la location de sa maison ; le sieur Dumondé arriva dans cet interval , nous le fîmes passer sur notre Brigantin. La veille de notre départ , nous fûmes dîner chez M. de la Roche-Allard , à qui nous fîmes nos adieux ; il me remit une lettre pour M. le Marquis de Champigny , & nous allâmes coucher à bord.

Le lendemain à cinq heures du matin , nous appareillâmes & fîmes voile pour la Martinique. Nous eûmes les premiers jours de notre navigation un vent très-favorable ; il nous survint ensuite un calme si grand que nous eûmes toutes les peines du monde à résister aux courants qui nous entraînoient sur Sainte-Croix , la dernière des Isles Antilles du vent de l'Amérique appartenante aux Danois : enfin après avoir dépassé cette île , nous esuyâmes un coup de vent si terrible , que nos vibords & une partie de notre poupe furent emportés , notre mât d'armont fut cassé ; le Ciel étoit tout en feu , le tonnerre & les éclairs se succédoient de minute à autre , &



Prépont de me choisir un de nos plus jolis chevaux, & le mieux dressé pour en faire présent, tout équipé à Madame de Norsoy. Cet armateur qui trouva ma générosité bien placée, se prêta avec plaisir à tout ce que je voulus.

S. Cristophe, est une des Isles antilles du vent de l'Amérique Septentrionale; elle est située au nord de S. Barthelemi, au midi de Nieves, dont elle n'est séparée que par un petit trajet d'environ demi-lieue, & au couchant de S. Eustache. Elle est coupée dans son extrémité occidentale par le trois cent quinzième degré de longitude, & son milieu est par les dix-sept degrés trente minutes de latitude. Elle a environ vingt-cinq lieues de tour, est relevée par de hautes montagnes, d'où il coule plusieurs ruisseaux qui occasionnent de grands débordemens. Il y a une assez belle rivière que l'on nomme Cayonne, qui a sa source à la montagne ronde; elle servoit autrefois de bornes entre les Anglois qui possédoient le milieu de l'Isle & les François qui occupoient les deux parties qui sont à l'Orient & à l'Occident;



au milieu de son cours est une habitation que l'on appelle l'Hermitage, & auprès de son embouchure une autre qui se nomme Cayonne; mais depuis le traité d'Utrecht, les Anglois en sont les seuls possesseurs. Le terrain est fertile, il produit toutes sortes de fruits communs dans les Antilles, du sucre, du coton, de l'indigo, du rocou, du mays & du maniock. Il s'y trouve beaucoup de falaises, dont l'aspect seul fait frémir, plusieurs sources d'eau chaude, dont une s'appelle la Soufriere, à cause du soufre que l'on en retire.

Cette Isle est divisée en quatre quartiers, qui sont tous très-bien fortifiés; elle est fort peuplée, il y a beaucoup de marchands, parmi lesquels sont plusieurs Hollandois & François réfugiés; il s'y fait un grand commerce, les maisons sont bâties en briques & en charpentes, les dedans en sont fort ornés. Celle du Gouverneur est une des plus belles que l'on puisse voir. Il y a une saline au bord de la mer, dans un cul-de-sac qui fournit du sel en abondance. Les habitans passent pour généreux, & ils



Sont très-affables envers les étrangers.

Quand nos bâtimens furent en état de tenir la mer , nous appareillâmes & fîmes voile pour Marie-Galante , où nous mouillâmes vers les cinq heures apres midi , le vingt Novembre 1729 , environ six mois après en être partis.

Nous fîmes passer le sieur de Trainfort dans notre Brigantin , & nous descendîmes à terre ; nous allâmes d'abord au Gouvernement , où nous apprîmes que M. de Poincy s'étoit embarqué la veille pour le Fort Royal , à cause de la tenue du Conseil supérieur , où il avoit séance. Nous nous rendîmes ensuite chez Madame de Chanzy , que nous trouvâmes seule , & qui après nous avoir témoigné la joie qu'elle avoit de nous voir , nous apprit que son fils étoit parti avec M. de Poincy pour la Martinique , où M. le Général lui avoit donné ordre de se rendre sans lui en marquer le motif ; elle nous dit aussi que sa fille étoit allée le même jour à l'habitation de son frere , où sa présence étoit nécessaire , & qu'elle en devoit revenir le lendemain au soir. Ce délai ne s'ac-



cordant pas avec mon impatience, je suppliai cette dame de trouver bon que j'allasse la chercher dès le matin, & que je lui fisse le cadeau d'un joli cheval tout équipé & d'un petit Nègre. M. de Prépont joignit ses prières aux miennes, & Madame de Chanzy qui connoissoit la pureté de mes intentions pour Madame sa fille, nous accorda ce que nous désirions. Nous retournâmes à bord, nous fîmes débarquer le cheval gris-pom-melé, dont nous avions fait choix avec son équipage, une cave de douze livres de tabac de la Havanne, deux andouilles de tabac de la Jamaïque, de douze livres chaque, avec une piece d'écorce d'arbre, & nous revînmes à terre. Nous soupâmes chez Madame de Chanzy, j'y couchai & M. de Prépont s'en alla à bord, où en arrivant il apprit que le sieur Dumondé ayant trouvé l'occasion d'une barque qui alloit à la Martinique, il en avoit profité pour s'y rendre, & qu'il y attendroit notre retour, pour avoir son passeport pour la France.

Je me levai de fort bonne heure, je fis seller mon cheval, Tiou Tiou le



prit par la bride, je montai celui de M. de Chanzy, & nous partîmes au coup de six heures pour le Charbon, où nous arrivâmes avant sept. Madame de Norsoy n'étoit pas encore éveillée, & malgré la forte envie que j'avois de la voir, je voulus attendre qu'il fût jour chez elle pour me faire annoncer, ce qui ne tarda pas; car sa Négresse, malgré ma défense, alla l'avertir. J'avois à peine fait un tour de jardin, que je vis cette charmante femme qui venoit au devant de moi; je précipitai mes pas pour épargner les siens; en nous abordant, nos bras s'étendirent, s'entrelassèrent, & nos bouches se rencontrèrent si justes, qu'elles restèrent collées pendant plus d'une minute, sans pouvoir articuler ni l'un ni l'autre un seul mot. L'usage de la parole nous étant enfin revenu, nous ne l'employâmes qu'à nous dire les choses les plus tendres, & à nous témoigner la joie que nous ressentions de nous revoir après une si longue absence; nous nous fîmes mille caresses, & insensiblement je la conduisis jusque dans sa chambre, où elle acheva sa toilette, à laquelle j'assistai.



Elle me dit que la lettre que je lui avois écrite du Cap, lui avoit été remise bien à tems pour lui ôter les inquiétudes qu'elle avoit sur mon compte ; mais qu'elle n'avoit pu trouver aucunes occasions pour me faire tenir sa réponse. Comme je lui tenois une de ses mains, je lui passai au doigt la bague qui m'avoit été donnée par Madame d'Orbigny, dont je lui racontai l'histoire ; elle fut enchantée du sort heureux de ces deux époux, & ne trouva pas mauvais que j'eusse accepté ce témoignage de leur reconnaissance. Elle me demanda si ma campagne avoit été heureuse, & s'il en faudroit faire beaucoup de pareilles avant de nous unir ; deux tout au plus, lui répondis-je ; ma chere Victoire, & elles seront suffisantes, avec les soins & les sages conseils de M. de Prépont, pour me mettre en état de vous en procurer un digne d'envie & ne vous plus quitter. Je lui fis alors le détail de tout ce que j'avois gagné sur ma pacotille, je n'oubliai pas le bénéfice du jeu, & je lui promis qu'aussitôt que nous nous ferions défaits de notre Cargaison, dans laquelle M. de



Préfont m'avoit associé pour un quart, je lui remettrois les fonds qu'elle m'avoit confiés, ainsi que le profit; elle manqua se fâcher, & me dit qu'elle ne vouloit recevoir de compte de moi que lorsque je cesserois d'aller à la traite, & que jusqu'à-ce, je les ferois valoir, ainsi que les miens, puisqu'ils devoient être communs un jour. Elle me quitta un instant pour aller donner quelques ordres; nous déjeûnâmes, & elle me proposa de nous en retourner; elle comptoit se faire porter dans son hamack, & que je l'accompagnerois à cheval; mais au moment où elle alloit s'y mettre, j'appellai Tiou Tiou, qui sortit de l'écurie avec sa haquenée, je l'engageai à monter dessus & de l'accepter ainsi que le petit Nègre; & elle ne se rendit que sur les assurances que je lui donnai que Madame de Chanzy, à qui j'en avois demandé l'agrément, y avoit consenti. Nous nous mîmes en marche, & nous arrivâmes à Marie Galante à onze heures.

Nous trouvâmes M. de Préfont avec Madame de Chanzy, que cet Armateur instruisoit de toutes nos



aventures, à l'exception cependant de celles qui me concernoient seul, & qu'il étoit à propos de taire. Nous nous mîmes à table, nous jouâmes tout l'après dîner, nous fûmes le soir à la promenade, nous revînmes souper, M. de Prépont s'en alla coucher à bord, & j'occupai la chambre de M. de Chanzy.

Le lendemain matin, Madame de Norsoy me fit dire de passer dans sa chambre avant d'aller au salon, & je m'y rendis dans le moment; aussitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, & me présentant une boîte de nacre de perles incrustée d'or; elle me dit, voila, mon cher ami, le plus grand gage que je puisse vous donner de ma tendresse, je souhaite que vous le conserviez, que vous me soyez toujours fidele & que vous ne fassiez pas mentir l'auteur de la légende que vous y lirez, je l'ouvris à l'instant, & j'y trouvai son portrait en miniature, garni de diamans; on y voyoit à gauche un petit amour qui tenoit un écusson, contenant deux cœurs unis & embrasés, dont les flâmes se renversoient les unes sur les autres, &

autour



autour étoit écrit , ils brûleront toujours & ne se consumeront jamais. Je baisai dix mille fois ce portrait, & j'embrassai mon adorable Victoire, qui m'assura l'avoir fait faire exprès pour moi tandis que j'étois à S. Domingue. Elle ajoûta que quoiqu'elle me l'eût destiné , elle ne croyoit cependant pas me le remettre encore sitôt ; mais que ce qui l'avoit entierement décidée à ne pas différer plus longtems à me donner cette preuve sensible de son attachement , étoit ce que j'avois fait pour elle , & l'aveu de Madame de Chanzy , à qui elle avoit cru devoir s'en ouvrir dès la veille ; qu'elle étoit d'autant plus charmée de s'être déterminée à m'accorder cette faveur , qu'elle serviroit , lorsque je serois en mer ou éloigné d'elle , à me consoler avec la copie de l'absence de l'original ; elle me recommanda de ne le montrer à personne , hors à M. de Prépont ; je lui promis de me conformer à ses ordres , je lui donnai la main , & nous passâmes dans le salon , où nous trouvâmes Madame de Chanzy , qui , quoiqu'elle se doutât bien du motif de la joie qu'elle voyoit éclater



dans mes yeux, m'en demanda le sujet. Je consultai ceux de ma chere Victoire, & ayant lû sa pensée, je me jettai aux genoux de sa mere, je lui pris les mains que je baisai tendrement, & je lui dis que c'étoit à elle à qui je devois mon bonheur, puisqu'elle avoit bien voulu permettre que sa fille, que je ne cesserois jamais d'adorer, me gratifiât de son portrait. M. de Prépont entra dans le moment, me surprit dans cette attitude, & comme il nous vit tous fort émus, il examina nos physionomies, & n'y ayant rien remarqué de fâcheux, il nous demanda en riant, si nous étions à la répétition de quelque piece que nous voulussions jouer. Je me relevai, j'ouvris ma boîte, & en la lui présentant. Tenez, Monsieur, lui dis-je, voyez le motif de votre étonnement; Madame de Norfoÿ m'a fait présent de son portrait, du consentement de Madame de Chanzy, & vous êtes arrivé comme je lui en faisois mes remerciemens. Il me rendit ma boîte, me serra la main, me regarda fixement & sourit; Je compris bien que cette pantomime étoit un reproche



racite de mon escapade du Cap , car il ignoroit celle de la Havanne , dont je me gardai bien de l'instruire , & j'avois même eu soin , crainte d'accident , avant de mettre pied à terre de reléguer le portrait de Dona Elvire de Gusma , au fond d'une de mes malles , qui étoit restée à bord.

Cet Armateur dina avec nous , y passa le reste de la journée , & le soir il fut coucher à bord.

Je me levai le lendemain de très-bonne heure , & fus joindre M. de Prépont à son Brigantin ; il me dit qu'il ne pourroit nous voir de la journée ni le jour d'après , parce qu'il falloit qu'il fît débarquer nos chevaux & nos mulets , pour les mettre dans les écuries qu'il avoit louées pendant le séjour que nous ferions à Marie Galante , ainsi que les marchandises qui étoient destinées pour cette Isle , afin de les délivrer à ceux qui les avoient demandées ; que son intention étoit de s'en faire payer en piastras , ne voulant rien échanger , attendu que ses magasins du Fort S. Pierre nous pourvoiroient plus que suffisamment de ce qui nous seroit convenable pour la



campagne prochaine , ce qui nous reviendrait à bien meilleur compte. Il me dit aussi qu'il avoit envie d'envoyer son Lieutenant avec une de ses barques à la Guadeloupe , pour y laisser les marchandises qui étoient pour cette Isle , & qu'à son retour , nous partirions pour le Fort S. Pierre , où nous prendrions un canot pour nous rendre au Fort-Royal. Je déjeunai avec M. de Prépont , & nous descendîmes ensemble à terre ; il alla à ses affaires , & je me rendis chez Madame de Chanzy. Je me ressouvins en y arrivant que je n'avois pas disposé des choses que j'avois apportées la première fois que j'étois allé à bord depuis notre retour ; je montai dans ma chambre , j'y pris la cave de tabac de la Havanne , je descendis dans le salon où étoit Madame de Chanzy , je la priai de recevoir cette foible marque de ma reconnoissance ; elle l'accepta avec plaisir , & me dit que si , sans attendre une plus grande fortune que celle dont je jouissois alors , & que je serois toujours à même d'augmenter , je voulois donner la main à sa fille , elle y consentiroit vo-



lontiers ; je lui répondis que ce seroit remplir tous mes vœux, mais qu'il falloit auparavant, n'étant pas majeur, que je fisse venir le consentement de mon oncle, qui étoit en même tems mon Tuteur, sans quoi nous ne pourrions passer outre ; qu'à mon premier voyage au Fort-Royal, je prierois M le Marquis de Champigny d'écrire à ce sujet, & que j'étois persuadé qu'en moins de six mois, nous serions en état de terminer une chose qui me tenoit au moins autant à cœur qu'à elle ; qu'au surplus je la priois de consulter, & que si elle voyoit jour à se dispenser des formalités ordinaires, je ferois le premier à hâter un bonheur sans lequel je ne pouvois vivre content. Madame de Norfoyl arriva dans le moment, & notre conversation changea de sujet ; Madame de Chanzy lui montra sa cave, cela me donna occasion d'aller chercher le tabac qui étoit pour elle, que je lui remis, ainsi que celui qui étoit pour son frere, auquel j'ajoutai la piece d'écorce d'arbre.

Il y avoit déjà une semaine que j'étois à Marie-Galante, où je m'enivrois



à chaque instant de plaisirs toujours nouveaux , & toujours délicieux , ( car se peut-il un état plus heureux dans la vie que d'aimer , d'être aimé & de se le témoigner sans cesse ) quand un soir avant de souper , nous vîmes arriver M. de Chanzy qui venoit du Fort Royal , où il avoit été mandé pour y être décoré de la croix de S. Louis ; ce fut sa sœur qui l'aperçût d'abord , nous l'en félicitâmes tous bien sincèrement. Après qu'il eut rendu à sa famille les caresses qu'il en avoit reçues , il me sauta au cou , me témoigna la joie vive qu'il avoit de me voir de retour de mon voyage , me remercia de la dernière grace que l'on venoit de lui accorder à ma sollicitation ; indépendamment de celles qu'il avoit déjà reçues , & me protesta qu'il répandroit volontiers jusqu'à la dernière goutte de son sang , pour me prouver sa reconnoissance. Madame de Chanzy l'interrompit là , & lui dit , M. le Chevalier D \*\*\*. se contentera bien , mon fils , que vous lui en fassiez seulement le sacrifice d'une partie ; votre sœur l'aime , il l'adore , & je consens à l'union de ces deux cœurs



uniquement faits l'un pour l'autre : elle lui raconta ensuite tout ce qui s'étoit passé entre nous depuis l'instant que nous nous étions connus jusqu'à ce moment , elle lui fit valoir ma générosité , & termina par lui demander s'il se refuseroit à notre félicité ? Il s'en faudra bien , Madame , lui répondit-il , je suis trop charmé de trouver l'occasion de faire , dans la personne de mon meilleur ami , l'acquisition d'un beau-frere , que dès-à-présent je regarde comme tel , pour m'y opposer ; mais je ne puis m'empêcher de plaindre Mademoiselle de Langady , qui depuis le départ de M. le Chevalier D\*\*\*. est plongée dans la plus profonde mélancolie , & ne voit presque personne. Je sçais qu'elle l'aime , comment donc pourra-t-elle survivre à sa douleur , quand elle sera informée que ma sœur lui a enlevé une proie sur laquelle elle avoit des espérances ? C'est ce qui nous importe peu , dit Madame de Norfoyl ; après tout si son état vous touche , allez la consoler , & offrez-lui de remplacer M. le Chevalier D\*\*\*. Madame a raison , ajoutai-je , & je serai caution qu'elle ga-



gnera beaucoup à ce change. J'y songerai , repartit M. de Chanzy ; mais je vous crois trop galant homme , si vous n'êtes pas dans le dessein de répondre aux sentimens que cette demoiselle a pour vous , de lui tenir au moins la parole que vous lui avez donnée de vous intéresser en sa faveur auprès de M. le Général , pour lui faire obtenir le défrichement qu'elle demande. J'espere avoir l'honneur de la voir après demain ; & pour commencer à me bien mettre dans son esprit , qu'il faut toujours gagner avant le cœur , je l'informerai de votre retour ; & quoique faite pour donner des loix , je puis vous garantir que sous prétexte de vous solliciter , elle fera la première démarche pour contempler son vainqueur. Treve de raillerie , mon frere , lui dit Madame de Norfoyl avec vivacité ; non seulement je vous prie de ne point parler de M. le Chevalier à Mademoiselle de Langady , mais je vous exhorte encore de n'y point aller , ou vous me désobligeriez essentiellement ; je vous connois , vous êtes né malin , & vous seriez enchanté de vous réjouir à ses



dépens & aux nôtres. Quand je vis que ma chere Victoire se fâchoit, je priai très-sérieusement M. de Chanzy de finir ce badinage, & je lui dis que je le croyois trop mon ami, pour craindre qu'il voulut m'offenser. Il se mit à rire, m'embrassa, en fit autant à sa sœur, & nous nous mîmes à table.

Il nous raconta en soupant qu'à son arrivé au Fort Royal, où il étoit allé avec M. de Poincy, ce Gouverneur en le présentant à M. le Marquis de Champigny, avoit dit à ce Général : Je suis bien aise, Monsieur, de vous faire connoître le meilleur ami de M. le Chevalier D\*\*\*. & que ce Général lui avoit répondu en riant, dites aussi le plus rusé, mon cher cousin, car il nous a trompé l'un & l'autre pour l'obliger ; il y a réussi & je n'en suis pas fâché ; je vous avouerai même que j'ai fait venir M. de Chanzy exprès pour l'associer à l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, en conséquence des ordres que j'ai reçus de la Cour, & voilà la lettre du Roi que je lui remets telle qu'elle m'a été adressée par le Ministre.

M. de Chanzy nous ajouta que M.



de Poincy étoit presque tombé de son haut à cette nouvelle, que s'étant cependant un peu remis, il lui avoit fait un compliment très-froid; qu'il étoit retourné le lendemain au Gouvernement où il avoit reçu l'acolade de M. le Général qui avoit accompagné cette faveur de toutes les politesses imaginables, & l'avoit retenu à dîner; que le jour d'après il avoit été prendre congé de M. le Marquis de Champigny, & de M. de Poincy; qu'il s'étoit embarqué pour le Fort S. Pierre, où il avoit trouvé la patache du Roi qui étoit prête à faire voile pour Marie-Galante, où il ne comptoit pas trouver dans une seule personne un bon ami & un beau-frère. Nous passâmes le reste de la soirée le plus gayement du monde, d'autant mieux que nous pouvions dorénavant vivre sans contrainte, Madame de Norfoÿ & moi. M. de Prépont se retira à son bord & moi dans la chambre de M. de Chanzy, qui ne voulut pas absolument reprendre son lit, & qui se coucha dans son hamack.

Le lendemain Madame de Norfoÿ



fit appeller son frere par Tion Tiou ; lui montra les présens que je lui avois faits, & lui remit ce que je lui avois donné pour lui, dont il vint dans le même instant me remercier. J'allai passer selon ma coutume une partie de la matinée dans la chambre de ma chere Victoire ; le reste de la journée se passa en visites que la nouvelle décoration de M. de Chanzy lui attira.

Comme nous avions eu attention, M. de Prépont & moi, de donner avis à M. le Marquis de Champigny de notre arrivé à Marie-Galante, & de la campagne favorable que nous venions de faire ; nous reçûmes sur les cinq heures après midi les réponses de ce Général, par lesquelles il nous mandoit que le plutôt que nous pourrions nous rendre au Fort Royal seroit le mieux, attendu qu'il seroit bien aise que nous assistassions aux réjouissances qu'il alloit ordonner à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Dauphin, dont il venoit d'être informé par le ministre.

Nous fîmes part de ces heureuses nouvelles à toute la compagnie ; elles ne tarderent pas à se répandre dans



la ville, & même aux environs, ce qui nous attira encore le lendemain beaucoup de monde pour en avoir la confirmation.

Nous fixâmes notre départ pour le Fort-Royal à trois jours de-là, & nous résolûmes, attendu que cette fête ameneroit beaucoup de monde dans cette ville, de nous y rendre avec notre Brigantin & une de nos barques, d'y faire rembarquer le surplus des chevaux & mulets dont nous ne nous étions pas défaits à Marie-Galante, & d'envoyer le sieur de Trainfort à la Guadeloupe avec notre autre barque, seulement chargée de ce qui étoit destiné pour cette Isle, avec ordre, lorsqu'il auroit reçu ses fonds, de se rendre au Fort S. Pierre, où il nous attendroit.

Nous engageâmes M. & Madame de Chanzy, & Madame de Norfoyl à venir avec nous pour participer à ces réjouissances; ils y consentirent avec d'autant plus plaisir que M. de Prépont offrit de procurer à ces dames un logement chez sa belle-sœur, & de donner un lit chez lui à M. de Chanzy; les choses ainsi arrangées,



& rien ne nous arrêtant plus à Marie-Galante, nous nous embarquâmes tous le premier décembre 1729, nous appareillâmes & fîmes voile pour le Fort-Royal, où nous arrivâmes le deux, à trois heures après midi.

Nous descendîmes à terre, nous fîmes conduire ces dames chez Madame de Saint Ange, belle-sœur de M. de Prépont; elles eurent lieu d'être fort contentes de la reception qu'on leur fit, nous restâmes quelques momens avec elles; nous les quittâmes ensuite, & nous nous rendîmes avec M. de Chanzy au Fort. M. le Marquis de Champigny nous fit l'accueil du monde le plus flatteur, & à moi en particulier mille caresses. M. de Prépont l'instruisit de tout ce qui nous étoit arrivé dans nos voyages, il l'informa que ma bonne conduite, mon intelligence & mon bonheur l'avoient mis dans le cas de m'affocier avec lui pour un quart dans sa Cargaison, & qu'il espéroit, si les choses continuoient à aller de même, qu'après la campagne prochaine, nous pourrions bien faire la traite à moitié. Ce Général me témoigna toute la satis-



faction qu'il avoit du compte favorable qu'il lui rendoit de moi, & il ajouta j'en trouverai donc enfin un parmi plus de trente que j'ai obligés qui profitera de ma bonne volonté. Il me demanda ensuite en riant, si je n'avois pas laissé mon cœur à S. Dominique; cela m'auroit été bien impossible, lui répondis-je, Monsieur, puisque je ne l'avois pas emporté, & j'ai même à ce sujet un entretien particulier à vous demander, où la présence de M. de Prépont ne fera pas inutile. Je vous l'accorderai bien volontiers, me dit M. de Champigny, mais ce sera après que nos réjouissances seront finies, & pour lesquelles je vous ai fait venir de Marie-Galante; elles commenceront Dimanche, & continueront pendant trois jours. Je lui demandai la permission de lui présenter la mère & la sœur de M. de Chanzy, je le veux bien, me répondit-il, & je serai charmé d'avoir occasion de les remercier de tout ce qu'elles ont bien voulu faire pour vous à ma considération. Il tira à l'instant à l'écart M. de Prépont, ils causerent ensemble l'espace d'une demi-heure, revinrent nous



joindre, & M. le Général s'adressant alors à M. de Chanzy, le pria à dîner pour le lendemain, me chargea d'engager Mesdames de Saint-Ange, de Chanzy & de Norfoÿ à lui faire aussi cet honneur ; & il nous quitta pour aller à ses affaires. Nous descendîmes tous à la ville, nous nous rendîmes chez Madame de Saint-Ange, je m'y acquitai de ma commission, leur promis de les venir chercher le jour suivant ; je restai environ une heure avec elles, & m'en allai au Fort, où je n'arrivai qu'aux portes fermantes.

Après souper M. de Champigny me fit passer dans son cabinet, où il m'annonça que M. de Prépont lui avoit avoué que j'étois éperdument amoureux de Madame de Norfoÿ, que j'en étois également aimé, que cette dame étoit douce, d'un mérite infini, qu'il la connoissoit, ainsi que sa famille, depuis très-longtems, & qu'il étoit persuadé que ce parti étoit à toutes sortes d'égards le seul qui pût me convenir par le rapport qu'il trouvoit dans nos caractères. Il me conseilla ensuite de me consulter, & il



m'ordonna de lui déclarer au vrai si mon intention étoit de former cet établissement, parce que dans ce cas il en écriroit à mon oncle pour obtenir son consentement, afin qu'au retour de la seconde campagne que j'allois faire dans peu, on pût conclure ce mariage; mais qu'en même tems il m'avertissoit de bien prendre garde à l'engager dans quelque pas de clerc, qu'il auroit bien de la peine à me pardonner. Je suis tout consulté, lui répliquai-je, mon Général, il y a près d'un an que j'ai pris cette résolution, elle est ferme, inébranlable, j'y persisterai à jamais, & puisque vous ne vous lassez pas de m'accabler de bienfaits, accordez-moi, je vous supplie, la grace d'écrire par le premier vaisseau qui partira de ce Port, & soyez assuré que quelque chose qui arrive, je ne serai jamais assez ingrat pour abuser de vos bontés, & faire faire une fausse démarche à un aussi bon protecteur que vous. Je le ferai toujours, mon cher enfant, me dit ce Général en me serrant entre ses bras, & en m'embrassant, soyez tranquille; je vous



promets d'écrire ces jours-ci. Mais mon Général, lui dis-je, ces dames ne sont ici que pour huit ou dix jours, trouverez-vous bon que pendant leur séjour, j'aie couché chez M. de Prépont? J'y consens, me dit-il, mon ami, & j'en prierai moi-même cet Armateur.

Le lendemain matin, j'allai chez M. de Prépont, je l'informai de la conversation que j'avois eue la veille avec M. de Champigny, je le remerciai de ce qu'il avoit fait pour moi en cette occasion, je le pria de me continuer ses bons offices, de vouloir bien que j'allasse coucher chez lui, pendant que ces dames seroient au Fort Royal, & qu'à cet effet je ferois tendre un hamack dans la chambre de M. de Chanzy, afin de ne déplacer personne. Nous sortîmes ensuite, il s'en alla au Fort, & moi chez Madame de Saint-Ange. J'annonçai à Madame de Norfoi les bonnes dispositions dans lesquelles j'avois laissé M. de Champigny à notre égard, & la permission qu'il m'avoit donnée de souper tous les soirs avec elle; elle en alla faire part à sa mere qui étoit à



sa toilette, j'assistai à celle de mon adorable Victoire, qui répondant à mes tendres caresses, m'accabla des siennes. Heureux momens hélas ! qu'êtes-vous devenus ? Comme je donnois la main à cette aimable femme pour aller joindre Madame de Chanzy, arriverent M. de Prépont & M. de la Poterie, Aide Major du Fort S. Pierre, qui donnèrent le bras à ces dames, j'offris le mien à Madame de Norfoyl, & nous nous rendîmes au Gouvernement ; je les présentai à M. le Général, qui leur témoigna le plaisir qu'il avoit de les voir, causa beaucoup avec elles, les engagea à honorer de leur présence les fêtes qu'il alloit donner, & les conduisit dans un salon où se trouva M. de Poincy, qui sans doute n'avoit pas été prévenu de notre arrivée, car ce fût, en vérité, un vrai coup de théâtre, que l'étonnement que fit paroître ce Gouverneur ; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, il ne se démonta pas, & répondit très-gracieusement à nos politesses. On fit faire une partie d'ombre à ces dames, nous dinâmes, & les reconduisîmes ensuite chez elles, où nous



soupâmes avec M. de Prépont. En sortant de table, Madame de Chanzy me pria de me rendre chez elle le lendemain avant de monter au Fort. J'y allai en effet, elle me communiqua ses réflexions à l'occasion des propos que l'on avoit déjà tenus, & que l'on ne manqueroit pas encore de tenir à Marie-Galante, à cause de mon affinité à y aller à toute heure, & à y coucher, qu'elle croyoit qu'il étoit nécessaire, pour fermer la bouche aux jâseurs, de ne plus faire de mystère de nos vues; & qu'elle me prioit de savoir de M. de Champigny ce qu'il pensoit à ce sujet. Je lui répondis qu'il étoit plus convenable d'engager M. de Prépont à lui en parler, que j'allois le trouver, & que je le prierois de passer chez elle.

M. de Prépont, à qui je fis part de cette conférence, me donna parole de se rendre dans peu chez ces dames, & qu'il ne tarderoit pas à me joindre au Fort.

En arrivant au Gouvernement, on me remit une lettre de M. de Lesseville, dans laquelle en étoit une de mon oncle; ils m'apprenoient l'un &



l'autre la mort de mon frere que la petite vérole avoit enlevé en cinq jours, & que ma sœur avoit pris l'habit dans l'Abbaye Royale d'Etrun, où de son propre mouvement elle vouloit se faire Religieuse ; on me mandoit de repasser en France, où ma fortune seroit désormais assez honnête pour ne pas courir les risques d'en acquérir une plus grande ; on me recommandoit cependant d'en parler à M. le Marquis de Champigny, de me conformer à ce qu'il me prescriroit, & de les en informer. J'allai trouver dans l'instant ce Général, & en lui remettant mes lettres : Voilà, Monsieur, lui dis-je, une circonstance favorable pour écrire à mon oncle, vous êtes l'oracle à qui on a recours, que me conseillez-vous ? Quant à moi mes sentimens sont les mêmes, & je ne m'en départirai point. Lorsque ce Général les eût lues. Vous avez raison, me dit-il, mon cher enfant, je suis de votre avis. Je vous félicite de deux choses à la fois, de l'accroissement de votre petite fortune d'un côté, & de l'autre de ce qu'elle n'est pas capable de vous faire changer de



façon de penser. M. de Prépont arriva dans ces entrefaites, il l'emmena dans son cabinet, & me dit d'aller déjeuner. Je sentis bien que l'on vouloit du particulier, je n'en fus pas fâché, à cause de ce que cet Armateur avoit à lui dire, & attendu qu'en amour, il faut plus de force que dans aucune autre opération de la vie, & que j'ai toujours été bien éloigné de croire qu'il fallût se laisser mourir de faim pour donner des preuves de tendresse à celle qui en faisoit l'objet, ni que ce fût un moyen de lui plaire, que d'exposer sans cesse à ses yeux une figure languissante avec un corps décharné; j'exécutai à la lettre l'ordre que je venois de recevoir, dont certes mon estomac me scût bon gré. J'allai ensuite rejoindre M. le Général, qui eût la bonté de me lire les deux lettres qu'il venoit d'écrire à M. de Lesteville & à mon oncle, elle se trouverent pressantes, convaincantes, telles enfin que je pouvois les désirer. J'écrivis les miennes en conformité, il les trouva bien, & les remit toutes à son Secrétaire, pour les faire partir par la première occasion; il me



chargea d'instruire ces dames de tout ce que nous avions fait , & de les inviter de sa part à dîner pour le lendemain qui se trouvoit un vendredi , jour de conseil ; nous passâmes ensuite dans le salon , où M. de Prépont m'attira dans l'embrasure d'une croisée pour me dire que le Marquis de Champigny n'étoit point d'avis que l'on n'ébruitât rien qu'après qu'il auroit parlé lui-même , ce qui seroit d'un bien plus grand poids pour forcer les railleurs au silence.

Un instant avant de nous mettre à table , il vint un Capitaine de Navire de Nantes , demander à M. le Général ses ordres pour la France , & nous lui donnâmes nos lettres , que nous mîmes auparavant sous l'enveloppe de M. de la Badie , Commissaire Ordonnateur de la Marine dans ce Port.

Après le dîner nous prîmes congé de M. le Marquis de Champigny , & nous nous rendîmes chez Madame de Saint-Ange qui faisoit une partie d'ombre avec Madame de Chanzy & M. de la Poterie. Je communiquai à Madame de Norfoyl les lettres que j'avois reçues de France , la conversa-



tion que j'avois eue à ce sujet avec M. le Général, & ce qui s'en étoit suivi, je lui dis aussi que j'étois chargé de l'inviter à dîner pour le lendemain au Gouvernement, d'où j'étois bien persuadé qu'elle reviendrait contente. Quand la partie fut finie, nous allâmes faire un tour de savanne, nous revînmes souper, & nous restâmes ensemble jusqu'à minuit.

Je ne montai le lendemain au Fort, que pour y accompagner ces dames, nous y arrivâmes même avant M. le Général, qui étoit au Conseil, & qui à son retour nous trouva occupés à faire un piquet. Comme il étoit fort galant, il vint embrasser ces dames, & je remarquai qu'il eut des distinctions particulières pour Madame de Norfoi qui, à la vérité, méritoit bien la préférence sur les autres. Je vis arriver un moment après, Madame de R\*\*\*. & Madame d'Orson sa sœur, ci-devant Mademoiselle Julie, qui depuis trois mois étoit mariée, & avoit trouvé un parti fort avantageux. Comme j'aprochois d'elle pour lui en faire mon compliment, elle se répandit en reproches sur ce que depuis



mon retour , je n'avois pas encore été la voir; qu'au surplus elle n'en étoit pas étonnée , parce qu'elle me connoissoit assez , pour savoir que mes nouvelles amies me faisoient aisément oublier les anciennes ; mais au moins , ajouta-t'elle , en riant , je me flatte que vous ferez plus discret que constant ; car il semble , en vérité , que j'aye de tout tems été réservée pour vivre avec des jaloux. Vous pouvez d'autant plus compter sur moi , Madame , lui répondis-je que je suis dans le cas de vous demander la même grace , & je vous promets d'ailleurs , d'aller réparer dans peu mes torts à votre égard. Le reste de la compagnie arriva successivement , nous nous trouvâmes trente-deux personnes , parmi lesquelles étoient M. d'Orgeville , Intendant , M. de Brach , Gouverneur du Fort S. Pierre , & M. de Poincy. Il y eut deux tables , & M. de Champigny , relativement à ses vues , voulût que , contre mon usage , je me plaçasse à la sienne. Les mets étoient exquis , les vins excellens , les convives aimables , & conséquemment la joie générale. Quand on eut servi le dessert ,

M.



M. de Champigny prit un verre de vin de Champagne, & s'adressant d'abord aux dames, ensuite aux autres, il porta la santé des deux futurs époux, en me nommant ainsi que Madame de Norfoyl; & il ajouta, au moins Messieurs, c'est moi qui suis l'entremetteur de ce mariage, il ne peut se faire sous de plus heureux auspices que ceux de la naissance de M. le Dauphin, dont nous commencerons les réjouissances Dimanche, auxquelles je vous invite pendant les trois jours qu'elles dureront. Comme, hors nous, personne ne s'attendoit à cela, tout le monde fut étonné; cependant les choses se passèrent au mieux: nous reçûmes des complimens de félicitation sans fin. Etoient-ils sincères? j'en doute; mais si on glosa, ce fut à part soi, & nous ne nous en embarrassâmes pas. On passa le reste de l'après-midi à jouer, & nous nous en retournâmes à la ville sur les sept heures du soir.

On ne peut se représenter la joie que Madame de Chanzy me fit paroître à notre retour, elle étoit d'autant mieux fondée, qu'il y avoit déjà



du tems que cette dame étoit informée que l'on ne nous épargnoit pas dans les sociétés; elle soupçonnoit fort M. de Pindré, dont elle n'ignoroit pas la basse jalousie, & il n'étoit pas le seul qui fût dans ce cas; c'est pourquoi elle avoit eu tant à cœur de faire cesser un mystere, qui par les suites, auroit peut être été la cause que son fils se feroit coupé la gorge avec quelqu'un de ces mauvais plaisans. Madame de Norfoÿ de son côté, que par la beauté de mes procédés, je venois de confirmer dans les bonnes idées qu'elle avoit de moi, ne mit plus de bornes à ses caresses, dont elle m'accabloit, ainsi que toute son aimable famille. Nous passâmes la soirée ensemble, & le lendemain je me rendis de fort bonne heure au Gouvernement; je remerciai M. le Général de ce qu'il avoit bien voulu faire pour nous la veille, à quoi ces dames avoient été des plus sensibles; je dînai avec lui, je retournai à la ville, & allai, à mon ordinaire, passer la soirée chez Madame de Saint-Ange.

Le lendemain, Dimanche, nous allâmes, M. de Prépont & moi, dîner



au Fort, après lequel nous en descendîmes pour aller prendre ces dames, que nous conduisîmes à la Paroisse pour y entendre les vêpres. M. le Général y arriva peu après nous, accompagné de M. de Brach, de M. de Poincy & des principaux Officiers de la Garnison, précédé & suivi par ses gardes; M. l'Intendant marchoit ensuite précédé par ses Hoquetons; il étoit accompagné de tous les membres du Conseil Supérieur, qui étoient suivis des autres Officiers de judicature, & la marche étoit fermée par un détachement de la Garnison, composé de François & de Suisses, leurs Officiers à la tête; il se rangea en bataille devant la principale porte de l'Eglise. Après les Vêpres, on entonna le *Te Deum*, pendant lequel ce détachement fit trois décharges, & le Fort trois salves de toute son artillerie. Ce cortège retourna au Gouvernement dans le même ordre qu'il étoit venu. Nous ne tardâmes pas à nous y rendre, ainsi que tous les autres invités. On y donna un Pharaon auquel je pontai de moitié avec Mad<sup>me</sup> de Norfoyl, nous y gagnâmes beau-



coup ; & comme nous ne fûmes pas les seuls heureux , il s'en fallut très-peu qu'on ne fût sauter la banque. On soupa à dix heures ; il y eut cinq tables , toutes magnifiquement servies ; on y célébra les fêtes du Roi , de la Reine , & de Monseigneur le Dauphin , à chacune desquelles on fit une décharge de vingt-un coups de canons. On commença le bal à minuit qui dura jusqu'à cinq heures , les rafraichissemens ni furent point épargnés & nous nous en retournâmes aux portes ouvantes.

Le Lundi & le Mardi suivant , tout le monde se rendit au Fort à midi ; il y eut un grand dîner , jeu , bal & *medianox*. M. de Champigny fit distribuer pendant ces deux jours une livre de viande , une bouteille de vin , & un demi-escalin à chacun des soldats de la Garnison ; on dressa des tentes sur la place d'armes , sous lesquelles on mit des tables garnies de pâtés , jambons , daubes , langues fourrées , & autres viandes froides , destinées pour le peuple qui alloit & venoit ; au deux bouts de chacune de ces tables , il y avoit un factionnaire



pour maintenir le bon ordre : enfin ce Général égala au moins , s'il ne surpassa pas , les plus grands Seigneurs , qui par leurs places se trouverent dans le cas de donner des preuves de leur zele & de leur amour pour un aussi grand , aussi bon , & aussi généreux Monarque que Louis le bien aimé.

Toutes ces réjouissances finies , un chacun fut bien aise de se reposer un couple de jours. Quatre ou cinq après, M. de Prépont vint avertir Madame de Chanzy que la patache du Roi partiroit dans peu pour Marie-Galante , & il lui conseilla d'en profiter ; en conséquence elle se détermina à aller le lendemain prendre congé de M. le Marquis de Champigny , & à partir le jour suivant pour le Fort S. Pierre. Nous étions si habitués , Madame de Norfoyl & moi à vivre ensemble que nous ne pouvions nous résoudre à nous quitter , & quoique nous nous contraignissions beaucoup , pour ne pas laisser paroître notre affliction , nos yeux nous trahissoient souvent malgré nous , par les larmes qui s'en échappoient , ce qui faisoit rire par fois M. de Prépont , dont



nous ignorions les idées. Enfin le départ étant décidé je conduisis ces dames au Gouvernement pour faire leurs adieux à M. le Général qui les assura qu'elles pouvoient compter sur lui dans toutes les occasions où il pourroit les obliger, & il les engagea à rester à diner. Nous apprîmes que M. l'Intendant & Messieurs les Gouverneurs étoient partis ce jour-là même pour retourner chez eux, afin d'y faire les préparatifs nécessaires pour l'exécution des fêtes qu'ils s'étoient aussi proposés de donner. M. de Prépont survint comme nous allions nous mettre à table ; pendant le repas, il demanda à M. de Champigny s'il n'avoit pas besoin de moi : Aucunement, dit ce Général, cela étant, ajouta cet Armateur, comme il ne m'est pas nécessaire non plus pour la vente de notre Carguaïson, que je ferai bien seul, & que je fais qu'il a assez de confiance en moi, pour me laisser ses intérêts entre les mains, il ne faut pas avoir la cruauté de le séparer d'avec ces dames, d'autant qu'il le fera assez longtems pendant la campagne prochaine ; ainsi je vous supplie, Mon-



sieur , de trouver bon qu'il s'en aille avec elles. J'y consens de tout mon cœur , répondit ce Général , & quand il sera utile , je le manderai.

Comme j'avois quelques arrangemens à prendre , nous différâmes notre départ d'un jour. Je profitai de ce délai pour aller faire une visite de bienfaisance à Mesdames de Rupert & d'Orson , je soupai la veille au Gouvernement , & avant d'aller coucher , je fis mes adieux à M. le Général , qui m'embrassa tendrement & me souhaita un bon voyage. Le lendemain je descendis à la ville aux portes ouvrantes , j'allai chez M. de Prépont , où je trouvai ces dames qui avoient été engagées à y aller déjeûner. Je n'oubliai pas de faire des remerciemens bien sinceres à cet Armateur , de ce qu'il m'avoit procuré un voyage si agréable. Après le déjeûner , il nous conduisit sur le bord de la mer , il nous promit que lorsqu'il seroit un peu débarrassé de ses affaires , il viendrait passer une quinzaine de jours avec nous. Nous prîmes un canot de Nègre , & nous partîmes pour le Fort S. Pierre , où nous arrivâmes vers



midi. Nous allâmes dîner à l'Intendance , & de-là coucher dans la maison de M. de Prépont , dont M. de Trainfort , qui y logeoit , fit les honneurs. Nous fûmes le lendemain dîner chez M. de Brach , & le jour d'après , nous nous embarquâmes dans la patache ; nous appareillâmes tout de suite , & portâmes le Cap sur Marie-Galante , où nous arrivâmes après une traversée de trente-six heures. Nous descendîmes à terre , & nous nous rendîmes au logis de Madame de Chanzy , & comme ces dames étoient très fatiguées de ce trajet , quoique court , elles furent se coucher , & nous ne tardâmes pas , M. de Chanzy & moi , à en faire autant , après avoir préalablement soupé.

Il ne m'est gueres arrivé de goûter si bien les douceurs du sommeil que cette nuit-là , je ne me levai qu'à dix heures , & tout le monde étoit déjà rendu au salon quand j'y descendis. Madame de Chanzy me proposa d'aller passer le tems que je resterois à Marie-Galante à l'habitation de son fils ; elle me fit entendre que nous y serions plus tranquilles , que cela ne



nous empêcheroit pas de voir quel-  
 qu'un de tems à autre , sauf à reve-  
 nir quand l'ennui s'empareroit de  
 nous ; j'y consentis avec d'autant plus  
 de plaisir , que je savois bien que nous y  
 jouirions d'une liberté plus grande qu'à  
 la ville , & que nous n'y serions pas ex-  
 posés à y voir si fréquemment des visa-  
 ges importuns ; mais je lui fis observer  
 aussi qu'il convenoit , qu'auparavant ,  
 nous allassions, M. de Chanzy & moi ,  
 faire une visite à M. de Poincy ; & en  
 conséquence de cette résolution , nous  
 nous y rendîmes sur les quatre heu-  
 res après midi. Quoique nous sçus-  
 sions , à n'en point douter , qu'il ne  
 nous aimoit pas beaucoup depuis que  
 M. de Chanzy avoit eu la préférence  
 sur M. de Pindré son protégé ; il nous  
 reçut cependant très-bien , & il nous  
 invita même d'assister , avec Mesdames  
 de Chanzy & de Norfoÿ , à la fête qu'il  
 devoit donner dans quelques jours.  
 Il n'auroit pas été décent de nous y  
 refuser , nous le remerciâmes donc ,  
 & lui donnâmes notre parole de nous  
 y trouver , ainsi que ces dames , si  
 leur santé , qui étoit alors assez alté-  
 rée , se rétablissoit ; nous prîmes



congé de lui, & nous nous rendîmes au logis. Nous eûmes bien de la peine à gagner Madame de Chanzy, car elle avoit encore le cœur gros de tous les propos que l'on avoit tenus; mais à force de raisons & d'instances de notre part, & d'un peu de complaisance de la sienne, nous parvîmes à la déterminer.

Pendant les deux jours qui précéderent cette fête, nous fûmes accablés de visites, & par conséquent de complimens de félicitation, d'autant plus ennuyeux qu'ils n'étoient pas sinceres. M. de Poincy nous les avoit attirés en publiant à son retour dans cette Isle la nouvelle de notre prochain mariage. Nous nous rendîmes chez lui au jour marqué; tout se passa au mieux, & avec toute la grandeur dont ce Gouverneur étoit capable; ces dames ne voulurent pas rester au bal, & s'en excusèrent sur leur mauvaise santé, & elles prévînrent même que le lendemain elles partiroient pour aller prendre l'air pendant quelques semaines à l'habitation de M. de Chanzy; nous leur donnâmes la main, & retournâmes au logis.



Le lendemain matin Madame de Chanzy se fit porter dans son hamack, Madame de Norsoy monta son cheval qui étoit devenu superbe par le repos qu'il avoit pris durant notre absence, & M. de Chanzy & moi les accompagnâmes à pied, attendu que nous n'avions qu'un cheval, & que par une politesse réciproque, nous ne le voulûmes monter ni l'un ni l'autre, ce qui ne fit pas de peine à Tiou Tiou, qui vint dessus à l'habitation.

Nous y passâmes huit à dix jours sans desirer n'y voir personne; nous nous occupions, M. de Chanzy & moi, à aller tous les matins à la chasse; les dames venoient aussi quelquefois avec nous jouir de l'agrément de la pêche, que nous faisions dans une petite riviere à l'extrémité du plus joli bois du monde, où elle se tenoient à l'ombre; le reste du tems se passoit à visiter & conduire les ouvrages de la sucrerie, à la table, au jeu, à la promenade & au lit; mais la satisfaction, l'aimable tranquillité & la douce aménité qui régnoient parmi nous, ne furent pas de longue durée, & ne tarderent point à être troublées par l'ha-



bitude de se voir sans cesse, d'être toujours ensemble, de n'avoir plus rien de nouveau à se dire, & enfin par une trop grande uniformité dans les plaisirs, ordinairement peu goûtés des jeunes gens, quand ils ne sont ni variés ni bruyans; nous nous aperçûmes d'un vuide affreux que l'amour seul n'étoit pas capable de remplir. Madame de Norsoy fut la première à m'en parler & à proposer, non de retourner à la ville, mais de voir nos voisins, & de nous communiquer davantage que nous n'avions fait jusqu'alors; mes sentimens étoient trop conformes aux siens, pour ne point les approuver. M. de Chanzy les appuya, & Madame sa mere, par complaisance, y acquiesça.

Nous nous déterminâmes donc en conséquence, à aller le jour d'après & les suivans, faire quelques visites, & entr'autres celle de Mademoiselle de Langady, qui étoit d'autant plus indispensable qu'elle ne pouvoit pas ignorer mon retour. Malgré toute ma tendresse pour Madame de Norsoy, je ne pouvois être insensible aux charmes de cette demoiselle, mon amour



propre se trouvoit si flatté de me favoir aimé d'elle , que je n'aurois pas tardé à lui rendre le tribut qu'elle méritoit , si je n'avois pas toujours eu sous les yeux Madame de Norfoÿ , qui ne m'abandonnoit pas un instant. Elle me fit toutes les amitiés imaginables , ne manqua pas de remettre sur le tapis l'article du défrichement , & me somma de ma parole. Je ne pus donc m'y refuser , je lui dressai sa requête , je l'accompagnai d'une lettre pour M. le Marquis de Champigny , & je lui conseillai d'aller elle-même la rendre à ce Général , après avoir vu auparavant M. de Prépont , à qui j'écrivis aussi , & fis écrire par Madame de Norfoÿ , pour le prier de se donner la peine de la présenter , & de se joindre à nous pour lui faire obtenir une grace , qui dans le fond , ne pouvoit préjudicier en rien. Elle profita du retour de la patache pour se rendre au fort S. Pierre , où elle vit M. de Prépont qui la conduisit au Fort-Royal chez M. le Général , qui après quelques petites difficultés qu'elle sçut applanir , lui accorda l'effet de sa demande ; elle retourna ensuite



au Fort S. Pierre, où elle n'eut pas de peine à faire signer cette concession à M. Panier d'Orgeville, & elle revint au bout de quinze jours nous faire ses remercimens.

Pendant près de quatre mois que je restai à l'habitation de M. de Chanzzy, nous ne fûmes que deux fois à Marie-Galante, y passer seulement quelques jours; nous demeurâmes le reste du tems à la campagne, où nous menâmes la vie du monde la plus agréable. Nous voyions souvent nos voisins; nous allions alternativement les uns chez les autres, & par ce moyen, nous trouvâmes le secret de prévenir l'ennui. Mais une lettre que je reçus de M. le Marquis de Champigny, mit fin à tous nos divertissemens; il me mandoit de ne pas différer d'un instant à me rendre au Fort-Royal, par la barque, dont le Patron me remettrait la lettre. Je la communiquai à Madame de Norfoyl, qui en fut très-allarmée; mais comme elle étoit fort raisonnable, je parvins facilement à calmer son affliction, en lui faisant entendre que ce seroit là ma dernière campagne, absolument nécessaire à notre



bien être, qu'ensuite nous ne nous quitterions plus.

Nous revinmes le même jour coucher à la ville, j'allai le lendemain matin faire mes adieux à M. de Poincy & prendre ses ordres; le jour d'après nous nous réitérâmes, ma chere Victoire & moi, toutes les protestations ordinaires entre deux amans qui vont se séparer pour quelque tems. Je m'embarquai, on appareilla, & nous portâmes le cap sur le Fort-Royal, où nous arrivâmes le surlendemain à huit heures du matin; nous mouillâmes dans le Port, je descendis à terre, & je me rendis au Gouvernement.

M. le Marquis de Champigny eut la bonté de m'informer qu'en conséquence des arrangemens pris entre la Cour de France & celle d'Angleterre, il avoit reçu une lettre du Ministre, qui lui enjoignoit d'ordonner l'évacuation de tous les François qui se trouveroient établis dans les Isles Caraïbes de Sainte-Lucie, de S. Vincent, & la Dominique; & qu'il attendoit incessamment au Fort-Royal une patache angloise qui devoit amener le Mylord Aubry, chargé à cet effet de



l'exécution des ordres de sa Cour ; il me dit aussi que de son côté , il avoit fait choix pour cette expédition du Major Général Karny , que M. de Prépont devoit conduire dans son Brigantin qu'il venoit de faire armer ; qu'il m'avoit mandé exprès pour être de ce voyage , qui n'auroit rien que d'agréable pour moi , & qu'à notre retour , il profiteroit de cet armement pour aller faire sa tournée à la Grenade qui , alors , dépendoit du Gouvernement Général ; & qu'après l'avoir reconduit au Fort-Royal , nous pourrions encore faire une campagne à Curaçao , Isle de la mer du nord , appartenante aux Hollandois , attendu qu'il n'y avoit pas d'apparence ( à cause que la saison seroit trop avancée ) que nous pussions aller faire la traite sur les côtes d'Espagne , & que M. de Prépont venoit d'écrire à ses Correspondans , afin qu'ils ne l'attendissent pas cette année ; ce Général m'ajouta que dans cet interval il espéroit recevoir des réponses aux lettres qu'il avoit écrites , ainsi que le consentement de mon oncle , pour conclure mon mariage avec Madame



de Norfoÿ , que j'eus soin d'instruire avant mon départ de tout ce qui s'étoit passé depuis que j'étois éloigné d'elle.

Il n'y avoit pas deux heures que j'étois arrivé, quand M. de Prépont vint au Fort ; dans l'entretien particulier que j'eus avec lui, il ne me parut pas fort content de la préférence que l'on lui donnoit sur d'autres pour cet armement , qui effectivement lui portoit un préjudice notable dans son commerce , & dérangeoit d'ailleurs ses autres affaires ; mais comme il avoit intérêt de ne pas rompre en visière à M. le Marquis de Champigny, il ne jugea pas à propos de se refuser aux desirs de ce Général.

Au bout de cinq à six jours, la patache angloise mouilla dans la rade du Fort-Royal. Le Mylord Aubry & tous les Officiers de ce vaisseau descendirent à terre , & vinrent rendre visite à M. le Général, qui pendant qu'ils restèrent dans cette Isle, les régala avec sa magnificence ordinaire. Ils nous donnerent aussi à dîner à leur bord, nous traitèrent très-bien, & avec le punch qu'ils nous firent boire,



[ 258 ]

ils prirent bien leur revanche du vin de Champagne que nous leur avions versé.

Lorsque notre Brigantin fut prêt, nous prîmes congé de M. le Général ; nous appareillâmes le 12 Mai 1730, sur les quatre heures après midi, & accompagnés de la patache angloise, nous fîmes voile pour le Fort Saint-Pierre, où nous devions d'abord nous rendre avant d'aller à S. Vincent, une des trois Isles Caraïbes dont j'ai déjà fait mention ci-devant.

*Fin de la seconde partie.*





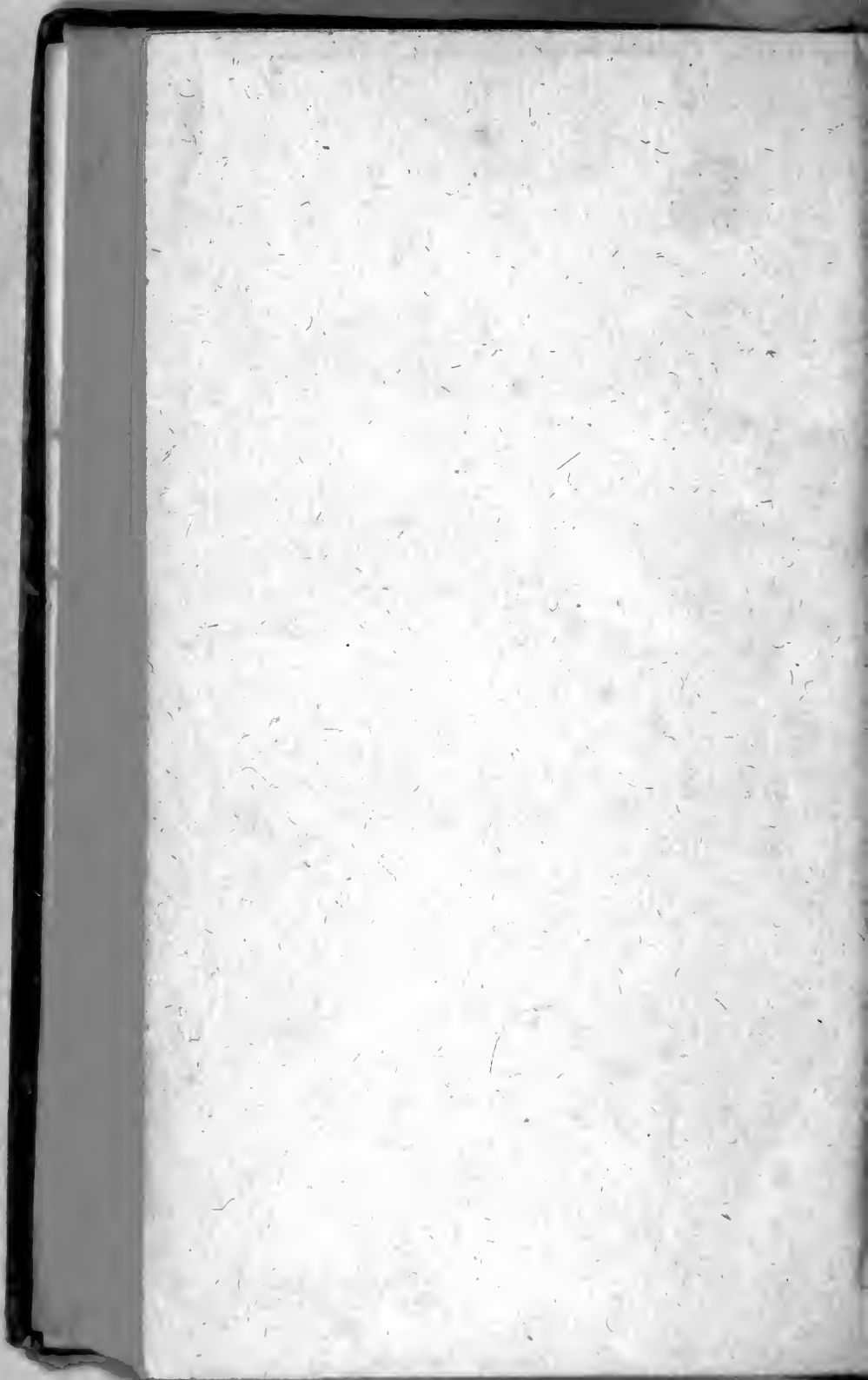














E769

C527v

pts. 1-2







